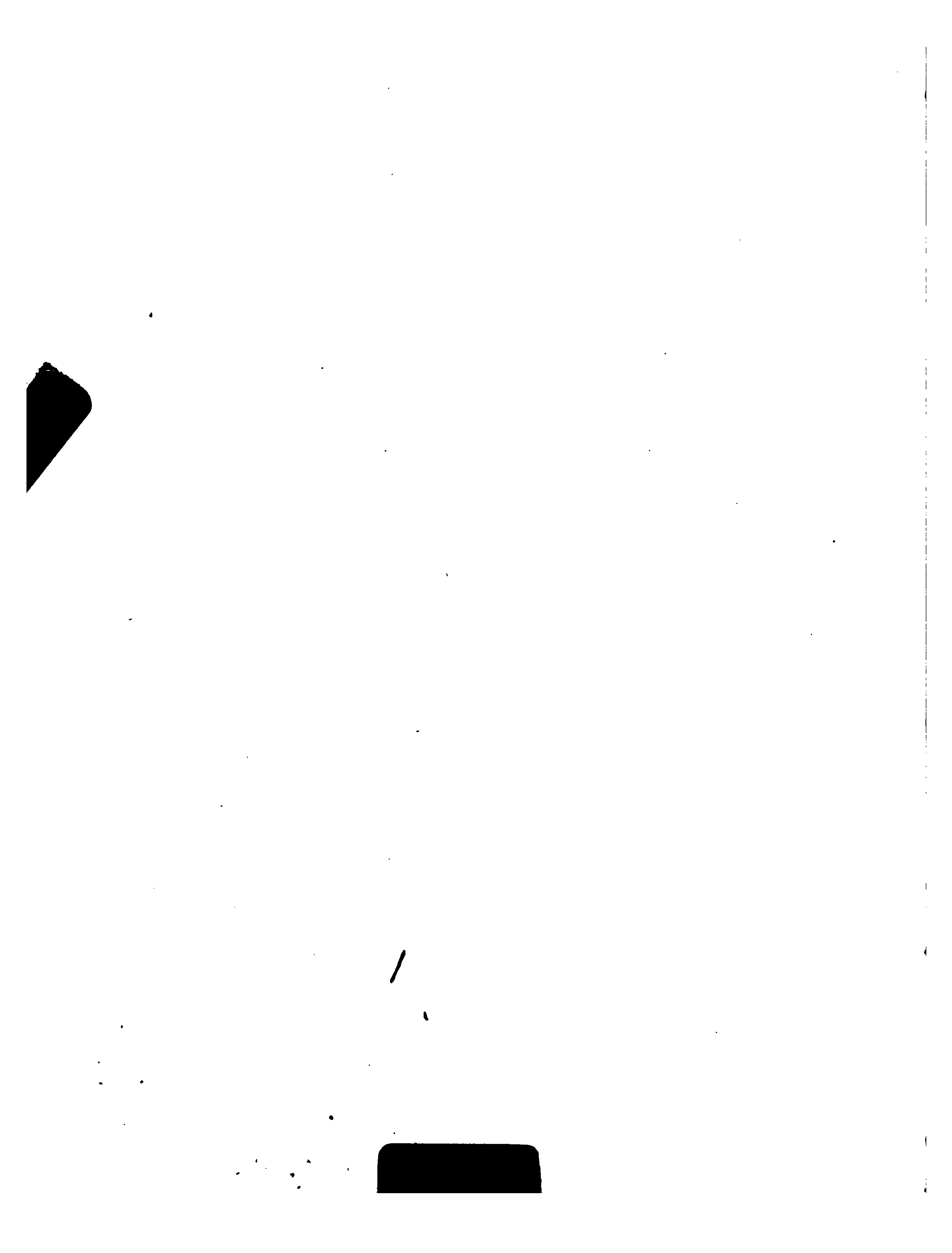


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 06728593 6




GALERIE DE LA PRESSE
DE LA
LITTERATURE ET DES BEAUX ARTS.
Directeur des Dessins CH. PHILIPON
LOUIS HUART
1ÈRE SERIE
ON SOUSCRIT A PARIS,
Au Bureau de la Publication Rue du hazard Richelieu 9.
Chez Aubert Galerie Vero-Dodat
Chez Susse, Place de la bourse

GALERIE DE LA PRESSE,

DE LA LITTÉRATURE ET DES BEAUX-ARTS.

PREMIÈRE SÉRIE.

IMPRIMERIE DE A. BELIN ET COMP., RUE SAINTE-ANNE, 55.

GALERIE

DE LA PRESSE,

DE LA LITTÉRATURE

ET DES BEAUX-ARTS.

DIRECTEUR DES DESSINS

M. Charles Philippon.

Rédacteur en chef

M. LOUIS HUART.

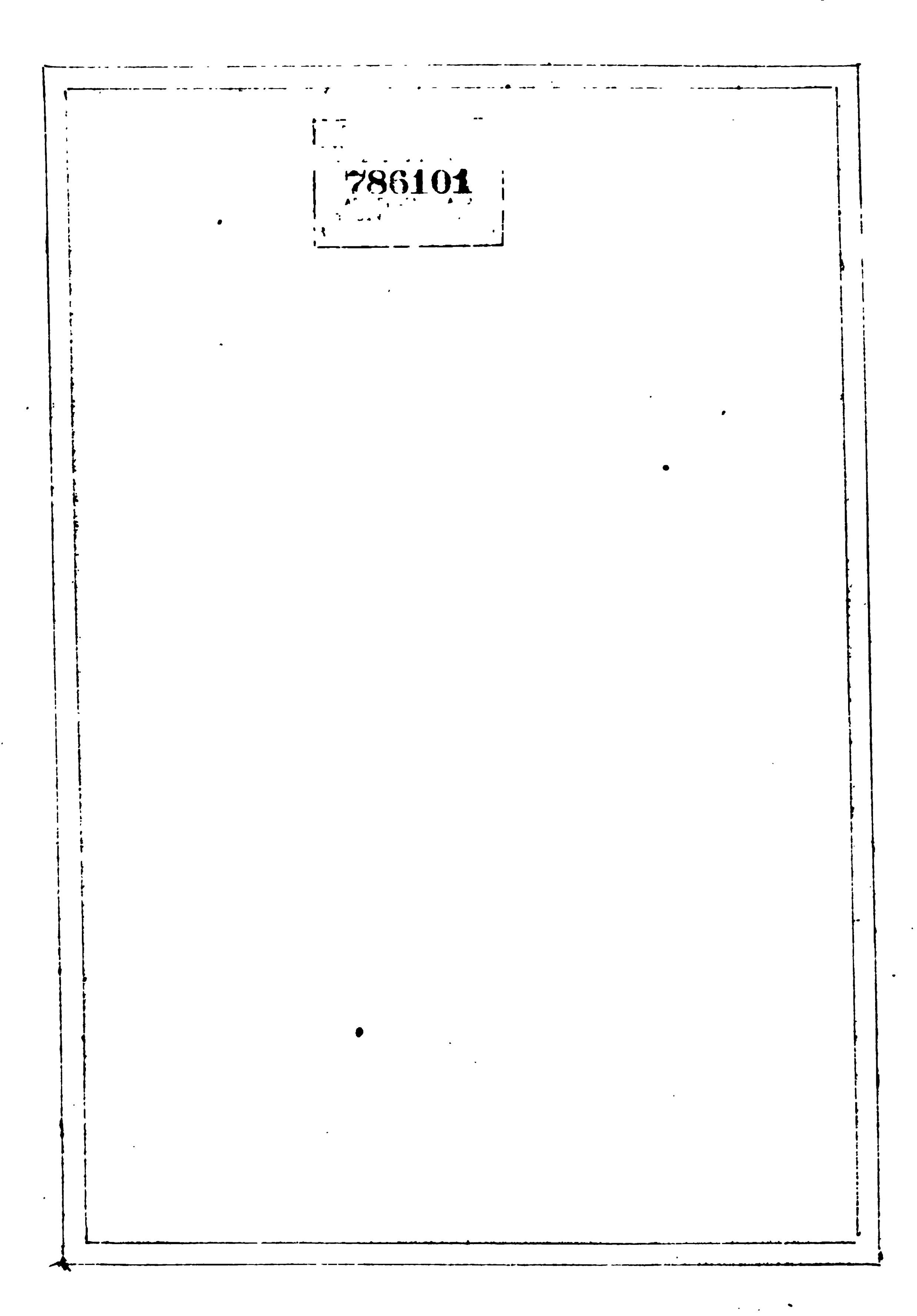


PARIS.

AU BUREAU DE LA PUBLICATION, RUE DU HAZARD RICHELIEU, 9,

Et chez AUBERT, passage Véro-Dodat.

M. DCCC. XXXIX.


786101

DANTAN JEUNE.

DANTAN (Jean-Pierre-Édouard), que plusieurs biographes ont fait naître à Rouen, est, bien que d'origine normande, né à Paris le 25 décembre 1800. Dantan, cet artiste d'un esprit si fin, si plaisant, si satirique, si éminemment parisien, ne pouvait pas naître ailleurs qu'à Paris.

Dantan commença bien jeune sa carrière d'artiste, car à l'âge de douze ans il sculptait des crucifix et des têtes d'anges dans l'atelier de son père qui fabriquait tous ces ornements en bois dont on décore d'ordinaire les chœurs des églises, et Dantan, dont la vocation se décelait déjà presque malgré lui, donna plus d'une fois une expression satanique à ces bons gros anges bouffis qui auraient dû représenter l'image de la béatitude céleste.

L'invasion étrangère qui eut lieu en 1813 et 1814 vint distraire le jeune artiste de ses travaux habituels, et Dantan, dont les bras étaient trop faibles encore pour porter un fusil, chercha cependant à payer aussi sa dette à la patrie : il entra dans une manufacture d'armes, et Dantan, qui jusqu'alors n'avait travaillé que dans les anges et dans les séraphins, se mit à travailler dans les bois de fusil, et il existe peut-être encore dans nos arsenaux plus d'un vieux fusil dont la crosse a été sculptée par le ciseau de Dantan.

Le retour des Bourbons délivra le jeune artiste de ses matérielles occupations; il suivit pendant quelque temps les classes du palais de l'Institut, et M. Bosio fut le premier maître de Dantan. — Mais un beau jour une idée de voyages vint traverser le cerveau du jeune sculpteur, et le voilà qui se met en route pour la Suisse, à pied, sans argent, sans passe-port et un sac vide sur le dos. — C'est dans cet équipage que Dantan traversa toute la Franche-Comté, craignant plus les gendarmes que les voleurs; et arrivé aux frontières de Suisse il ne put pénétrer dans ce pays qu'aidé de l'obligeance d'un contrebandier qui le fit passer en fraude comme un ballot de marchandise prohibée.

Lorsqu'il fut suffisamment rassasié de chalets, d'avalanches, de ranz des vaches, et de fromage de Neuchâtel, Dantan reprit son même équipage, et

revint à Paris, où le rappelait instamment le maire du sixième arrondissement qui le priait de venir choisir un numéro dans l'urne d'où sortent les conscrits.

Arrivé à Paris, Dantan eut le bon esprit de choisir un numéro qui le libéra du service militaire, et il se mit à étudier avec une nouvelle ardeur, sous la direction de M. Bosio. Malgré tous ses efforts, Dantan, moins heureux que son frère aîné, ne put obtenir le grand prix de Rome ; mais cela ne l'empêcha pas d'entreprendre ce nouveau voyage à ses propres frais, et vers l'année 1829 il partit pour l'Italie ; et c'est de Rome qu'il data les premiers ouvrages qui commencèrent sa réputation devenue si brillante depuis. Le buste du pape Pie VIII, qui offrait une rare ressemblance, ce cachet particulier des ouvrages de Dantan, attira surtout l'attention du public.

« C'est vers la fin de l'année 1830 que Dantan a commencé la spirituelle carrière dans laquelle il n'a pas rencontré de rivaux.

« Il était déjà un de nos jeunes sculpteurs les plus distingués, lorsque, par une de ces charges si communes dans les ateliers, il lui prit fantaisie de faire la caricature du peintre Lépaule, plaisanté si souvent par ses camarades à cause de sa petite taille et de ses grandes moustaches. — La tête frisée de Lépaule fut accolée au corps d'une petite souris, et vous savez quelle singulière figure cet assemblage a produit. — La charge eut le plus grand succès, et quelques jours après, dans les salons de la duchesse d'O....., on pria Dantan de faire aussi la charge de Ciceri, charge dont deux cents exemplaires furent retenus à l'avance par toutes les personnes présentes. — Une huitaine n'était pas écoulée que l'osseuse figure de Ciceri, portée par une brosse, fit son apparition au milieu d'un immense éclat de rire. — A compter de ce jour, cinquante artistes demandèrent leurs charges, et en peu de temps les vitraux de Susse furent garnis de toutes ces drôlatiques figures que vous connaissez.

« A cette époque aussi Dantan ne put se dispenser de reproduire, en plâtre, le profil de Bouginier, qui pendant quelques mois fut tracé sur toutes les murailles. — Grâce à Dantan, le nez de Bouginier fut connu même de l'Italie; car il fit alors un voyage à Rome en compagnie d'autres artistes, et lorsque des traînards restaient en arrière, afin d'indiquer le chemin qu'ils devaient prendre pour rejoindre la tête de la colonne, Dantan traçait des Bouginier sur les monuments de toutes les villes qu'il traversait. — A l'aide de cette indication, les retardataires reconnaissaient le chemin pris par leurs amis, et le nez de Bouginier servit de *jalons* tout le long de la route de Paris à Rome. »

Galerie de la Presse,
de la Littérature & des Beaux-Arts



Imp. AUBERT et Cie

DANTAN JEUNE

DANTAN.

Un peu de terre glaise, un petit morceau de bois en forme de cure-dent, et un petit grattoir en fer, voilà de quoi se compose tout le matériel de l'atelier de Dantan, ou plutôt tout l'*outillage* de l'atelier; car il ne faut pas vous y tromper, Dantan n'est plus aujourd'hui l'artiste de dix-huit ans qui voyageait en Suisse avec un sac sur le dos : Dantan depuis a voyagé en Angleterre, pays où on aime et surtout où l'on paie les arts et les artistes ; aujourd'hui le sculpteur est logé dans l'élégant quartier nommé la *Place d'Orléans*, et il connaît, il apprécie toutes les jouissances du *confortable*.

Outre son atelier de travail, dont les murs sont décorés de tous les objets d'arts qui se rencontrent d'ordinaire dans les ateliers des peintres et des sculpteurs, Dantan possède une grande salle qui mérite véritablement le nom de *Musée des Grotesques*. — C'est là que sont rassemblés tous les produits de la capricieuse et folle imagination de l'artiste. — Figurez-vous une salle entièrement garnie de toutes les charges produites par Dantan depuis six années. — Devant vous, à droite, à gauche, vous apparaissent les grimaçantes figures de tout ce qui porte un nom dans les lettres et dans les arts ; et comme les planches qui entourent l'atelier n'avaient plus de place pour les nouveaux venus, voici qu'une table supplémentaire a été dressée au milieu de l'appartement, et déjà cette table est envahie par une nouvelle armée de grotesques. — Il faudrait un autre Homère pour faire le dénombrement de ces bataillons, qui, alignés sur trois rangs, font le tour de la salle entière, et nous apparaissent aussi nombreux que les soldats du fier Agamemnon. — Dans le bizarre assemblage qui a réuni toutes ces têtes si variées, on trouve un pair d'Angleterre à côté d'Alcide Tousez ; — le fougueux Daniel O'Connell montre le poing à Frédéric-Robert-Macaire, qui le regarde d'un air stoïque, et nonchalamment appuyé sur sa canne ; — Ponchard semble demander son *la* à madame veuve Pochet, née Vernet, et fait semblant de chanter à l'aide de l'accompagnement de Figaro-Lablache, qui peut à peine toucher sa mandoline, tellement son ventre montagneux y apporte d'obstacle !

Du reste, vous pouvez juger de la collection de Dantan, en songeant que depuis six années il ne se passe pas quinze jours sans que quelque nouvel original vienne prendre place dans sa galerie. — Du reste, hâtons-nous de dire que les *charges* ne font pas négliger à Dantan des travaux plus sérieux. — Dès l'année 1831, Dantan avait obtenu une médaille d'or pour les bustes qu'il avait exposés au Salon, et depuis cette époque ses travaux deviennent plus remarquables chaque année ; — parmi ses bustes sérieux exécutés en marbre,

on distingue surtout ceux de Bellini, de Giuletta Grisi, de Scribe, celui de Jean Bart, commandé pour le Musée de la Marine; celui de Philippe d'Orléans, commandé pour le Musée de Versailles; et enfin la statue de Boïeldieu, qui a été coulée en bronze, et qui décore l'une des places de Rouen.

Dantan vient aussi d'exécuter en plâtre le modèle d'une fort belle statue représentant Lekain dans le rôle d'Orosmane; cette statue est destinée à être placée au bas du grand escalier du Théâtre-Français. Nous souhaitons fort que M. le ministre de l'intérieur accorde au plus vite à l'artiste le marbre nécessaire pour tailler maintenant sa statue; car le *Lekain* de Dantan sera le digne pendant de l'admirable *Talma* de David.

Il est très-probable que la majeure partie du public se fait une très-fausse idée du physique et du caractère de Dantan; les personnes qui ne le connaissent que d'après ses *charges* en général et d'après sa *charge* en particulier devaient se le représenter comme très-laid et très-jovial, et pourtant il n'en est rien; mais, par une bizarrerie qui du reste se rencontre bien fréquemment, et nous dirons même presque toujours chez tous les auteurs comiques, Dantan est très-*mélancolique!*

Nous allions oublier une chose importante dans la biographie de Dantan, c'est qu'à force de hautes et puissantes protections, et après quatre années de sollicitations et d'attente, il a été nommé..... triangle dans la musique de la deuxième légion de la garde nationale. — Cette même musique compte pour second triangle Adolphe Adam, pour premier chapeau chinois Levasseur, pour deuxième chapeau chinois Nourrit. — Lorsqu'après s'être livré à de nombreuses études sur ses pincettes, Dantan fut enfin admis au concours et l'emporta sur ses nombreux rivaux, ce fut un des plus beaux jours de sa vie. — Les musiciens de la garde nationale ne faisant de service que pendant le jour, Dantan qui, comme M. *Prudhomme*, *jouit d'une mauvaise santé*, s'est vu enfin délivré des factions, des patrouilles, et des nuits de corps-de-garde.

Si Dantan, placé à sa fenêtre, voit jamais passer dans la rue la deuxième légion ayant sa musique en tête, nous conseillons très-fort au malin caricaturiste de bien regarder le petit musicien tout maigre, tout pâle, tout sérieux, tout mélancolique, qui tapote sur son triangle avec le plus grand sang-froid du monde, et peut-être alors Dantan le sculpteur nous donnera-t-il une assez drôle de charge de Dantan le musicien.

L. H.

EUGÈNE BRIFFAULT.

Briffault (Eugène-Victor), né à Périgueux (Dordogne), le 31 décembre 1799, commença ses études à Paris, au lycée Napoléon, aujourd'hui collége Henri IV; il les acheva au lycée de Strasbourg. Destiné à la carrière du barreau, il fit son droit dans cette dernière ville; il plaida même, pendant plus de deux ans, devant les conseils de guerre de la division militaire, dont elle est le chef-lieu. Après un séjour de plusieurs années en Italie, il passa ses derniers examens et soutint sa thèse, pour obtenir le grade de licencié en droit, à Paris. Il fut admis, et se disposait à se présenter au barreau de la Cour royale de cette ville, lorsqu'une circonstance imprévue en décida autrement.

Dans le cours de l'année 1828, M. Magalon, que de bons ouvrages littéraires recommandent, et que les indignes persécutions dont il fut l'objet sous la restauration ont si tristement illustré, reconstitua *l'Album*, ce recueil qui avait été pour lui la cause de tant de souffrances. Eugène Briffault eut occasion de se lier avec M. Magalon; sa collaboration à l'*Album* fut proposée et acceptée. Un des premiers articles qu'il publia dans ce journal, et qui avait pour titre *Un Ami de la vertu,* fut incriminé par le parquet. Eugène Briffault alla lui-même se présenter à monsieur le procureur du roi comme auteur de cet article; il espérait que cette démarche sauverait M. Magalon, gérant de l'*Album;* il n'en fut point ainsi : l'acte d'accusation eut seulement deux personnes à poursuivre, au lieu d'une.

Cet article racontait l'assassinat de Kotzebue par l'étudiant Sand. On s'était borné au récit des faits tels que les raconte l'histoire contemporaine. Les gens du roi prétendirent que l'on trouvait dans ces lignes la prédication et la défense de l'assassinat politique.

Eugène Briffault, qui se défendit lui-même devant les deux juridictions, fut condamné à deux mois d'emprisonnement. Dès ce moment il se voua au

travail de la presse périodique. On peut dire qu'il y est entré par le guichet de la prison.

Il fit partie, peu de temps après, de la rédaction du *Corsaire*. Pendant plus de quatre ans il est resté attaché à cette feuille, dont il devint bientôt le principal rédacteur. Pendant les journées de juillet 1830, il ne cessa de s'occuper de la publication du *Corsaire*, qui placardait alors jusqu'à deux numéros par jour. On a dit que le tumulte qui avait eu lieu dans le jardin du Palais-Royal, au mois de juin 1830, lors de la fête donnée par le duc d'Orléans à Charles X et au roi de Naples, avait été la préface des journées de juillet : Eugène Briffault fut accusé d'avoir, dans cette soirée, exhorté la foule à la résistance, et d'avoir lui-même donné l'exemple de la rébellion, en s'opposant à l'arrestation de plusieurs citoyens que la garde royale voulait *empoigner*. Pour ces faits, il fut condamné à trois jours de prison.

Il travailla successivement au *Constitutionnel*, au *Courrier Français*, au *Charivari* et au *Siècle*. Il fut rédacteur en chef du *Figaro*, lors des deux premières renaissances de ce journal, après que, tombé dans les mains du ministère, il eut expiré par cession par-devant notaire.

Rédacteur du *Constitutionnel* pendant le procès des derniers ministres de Charles X, accusés devant la chambre des pairs, il rendit à cette assemblée un service signalé en l'avertissant à temps des tentatives faites par l'émeute, pour pénétrer dans l'enceinte du palais. On fut forcé de reconnaître que quelques minutes de plus suffisaient pour exposer la chambre des pairs au plus funeste événement, et pour souiller le peuple de Paris d'un attentat que son courage et sa loyauté eussent certainement désavoué plus tard.

Lors de la formation du Journal *la Presse*, Eugène Briffault, d'après les arrangements pris avec le *Figaro* qu'il dirigeait alors, fit partie de la rédaction de la nouvelle feuille, dont les principes étaient ceux d'une opposition ferme sans être passionnée. L'autorité venait de faire défense aux journaux du soir d'insérer le discours prononcé par Alibaud, devant la Cour des Pairs ; Briffault obtint du directeur de *la Presse* que ce discours fût inséré ; il rédigea même l'article, dans lequel on exposait les motifs de cette publication devenue nécessaire par l'abus de pouvoir que commettait la mesure qui prétendait l'interdire.

A la mort d'Armand Carrel, Eugène Briffault se sépara du journal *la Presse*. C'est ici qu'en dépit de l'ordre chronologique doit prendre place le fait principal de la vie de l'écrivain dont nous parlons.

Galerie de la Presse,

de la Littérature & des Beaux-Arts.



3 Chez AUBERT gal. Vero-Dodat

Imp. AUBERT et Cie

EUG. BRIFFAULT.

EUGÈNE BRIFFAULT.

Rédacteur du *Corsaire*, il avait le premier, en 1832, annoncé la grossesse de madame la duchesse de Berry. Quelques légitimistes regardèrent cette annonce comme une insulte; ils en demandèrent la réparation. Eugène Briffault, sans hésiter, les suivit sur le terrain, et fut frappé d'une balle qui lui cassa le bras droit. D'autres articles, écrits par lui, car malgré sa blessure il était parvenu à se servir de la main gauche, pour ne pas interrompre son travail, provoquèrent de nouvelles querelles. Armand Carrel avait vivement blâmé la promptitude avec laquelle Eugène Briffault avait ramassé le gant que lui avaient jeté les légitimistes; il prétendait, avec raison sans doute, que nul n'avait le désir, par un duel irréfléchi, d'engager tout un parti dans une suite de combats singuliers. Mais Armand Carrel oublia lui-même ces sages principes, et, voyant Eugène Briffault hors d'état d'accepter la nouvelle rencontre qu'on lui proposait, il se battit et fut blessé.

Eugène Briffault devait à lui-même, à ses opinions politiques, et à la mémoire d'un homme tel que fut Armand Carrel, de ne plus rien avoir de commun avec ceux qui l'avaient tué.

Aujourd'hui Eugène Briffault travaille au journal *le Temps*. Il y signe le feuilleton des théâtres. L'amnistie lui a fait entrevoir une ère de conciliation et de liberté progressive à laquelle il a désormais voué tous ses efforts.

Eugène Briffault, malgré son désir perpétuel d'entrer au barreau, semble s'être consacré tout entier aux travaux de la presse périodique, dont il a successivement traité toutes les parties. Excepté quelques articles dans *le livre des cent-et-un*, une brochure politique publiée, le lendemain même des journées de juillet, sous ce titre : « *A monsieur le duc d'Orléans, un citoyen de Paris,* » quelques feuilles d'une biographie de la Chambre des Pairs qui ne fut pas achevée, deux articles publiés dans *Paris révolutionnaire,* il n'a rien écrit hors des feuilles périodiques. Mais il est juste de dire que, depuis environ dix ans qu'il est au nombre des écrivains dont les travaux sont de chaque jour, il n'en est pas qui puisse revendiquer une part plus active, plus continue, plus variée et plus spirituelle que celle qu'il a accomplie.

Les articles d'Eugène Briffault se distinguent surtout par une qualité fort rare aujourd'hui, c'est-à-dire par de l'esprit sans prétention. On voit que les phrases ont coulé tout naturellement de la plume. — Eugène Briffault est entièrement de l'école des anciens et joyeux écrivains qui avaient pris Désaugiers pour modèle. Comme eux il s'inspire plus du champagne que des eaux froides

et indigestes de l'Hypocrène ou de Castalie, et il préfère de beaucoup la côte Saint-Jacques ou la côte Rôtie à la côte du Parnasse.

Quoique Eugène Briffault rédige toujours le feuilleton dramatique du *Temps*, et soit par conséquent obligé de suivre assidûment les représentations théâtrales, il habite actuellement Belleville. Il s'est logé aussi loin pour se livrer ainsi forcément à un exercice qui lui est ordonné par les médecins; car Briffault commence à être gagné de cette maladie qui depuis longtemps a envahi les jeunes premiers du théâtre du Gymnase, et qui s'attaque aujourd'hui à presque tous nos plus spirituels écrivains : c'est dire que Briffault prend un embonpoint immodéré, comme Jules Janin, comme Eugène Guinot, comme Étienne Bequet, comme M. de Balzac, ce qui prouve bien la fausseté des proverbes populaires.

Eugène Briffault, qui, depuis son entrée dans la carrière des lettres, n'a cessé de faire preuve de courage et d'esprit, prouve qu'il aurait été digne de porter le nom de son aïeul; car Eugène Briffault est, par sa mère, le petit-fils de Lagrange Chancel, le spirituel et courageux auteur qui, durant la régence, et au milieu de la corruption et de la lâcheté générale, osa seul poursuivre le *régent* de ses acerbes *Philippiques*.

L. H.



ALEXANDRE DUMAS.

Dumas (Alexandre), d'origine créole, est né le 24 juin 1803, à Villers-Cotterets, petite ville du département de l'Aisne ; et, par un hasard assez singulier, Alexandre Dumas, l'auteur le plus dramatique de notre époque, est né dans la chambre même où mourut Demoustiers, le langoureux auteur des *Lettres à Émilie*. — Alexandre Dumas, fils d'un des plus braves généraux du temps de la république, était bien jeune encore lorsqu'il perdit son père, et il ne reçut pour tout héritage qu'un nom illustre et sans tache. — La modique pension que l'état accorde aux veuves des militaires morts au service de la patrie pouvait à peine suffire aux premiers besoins de la veuve du général Dumas ; et dès qu'il eut atteint l'âge de vingt ans, Alexandre Dumas se mit en route pour Paris avec 53 francs dans sa poche.

Comme il arrive presque toujours, la plupart des généraux pour qui Alexandre Dumas avait des lettres de recommandation s'occupèrent fort peu du fils de leur ancien ami ; et il ne trouva d'appui que dans le général Foy, dont le noble caractère ne s'est jamais démenti dans aucune occasion. Grâce à la protection du général, et à la *belle écriture* du jeune solliciteur, Alexandre Dumas obtint une place de 1200 francs, en qualité de surnuméraire au secrétariat du duc d'Orléans. — Ces 1200 francs parurent alors une fortune au pauvre jeune homme, qui depuis n'a eu qu'à secouer sa plume pour en faire tomber de l'or.

Durant l'espace de trois années, Alexandre Dumas vécut de cette monotone existence de bureaucrate : forcé de travailler pendant douze heures par jour à ces fastidieuses occupations, la nuit seule lui appartenait ; et, grâce à ses travaux nocturnes, il refit complétement ses études, assez négligées dans sa jeunesse.

ALEXANDRE DUMAS.

Voici en quels termes Alexandre Dumas raconte lui-même comment il sentit se révéler en lui sa vocation dramatique :

« Cette vie intérieure, qui échappait à tous les regards, dura trois ans, sans amener aucun résultat visible, sans que je produisisse rien, sans que j'éprouvasse même le besoin de produire. Je suivais bien avec une certaine curiosité les œuvres théâtrales du temps dans leurs chutes ou dans leurs succès ; mais comme je ne sympathisais ni avec la construction dramatique, ni avec l'exécution dialoguée de ces sortes d'ouvrages, je me sentais seulement incapable de produire rien de pareil, sans deviner qu'il existât autre chose que cela, m'étonnant seulement de l'admiration que l'on partageait entre l'auteur et Talma, admiration qu'il me semblait que Talma avait le droit de revendiquer pour lui tout seul.

» Vers ce temps, les acteurs anglais arrivèrent à Paris. Je n'avais jamais lu une seule pièce du théâtre étranger. Ils annoncèrent *Hamlet :* je ne connaissais que celui de Ducis : j'allai voir celui de Shakspeare.

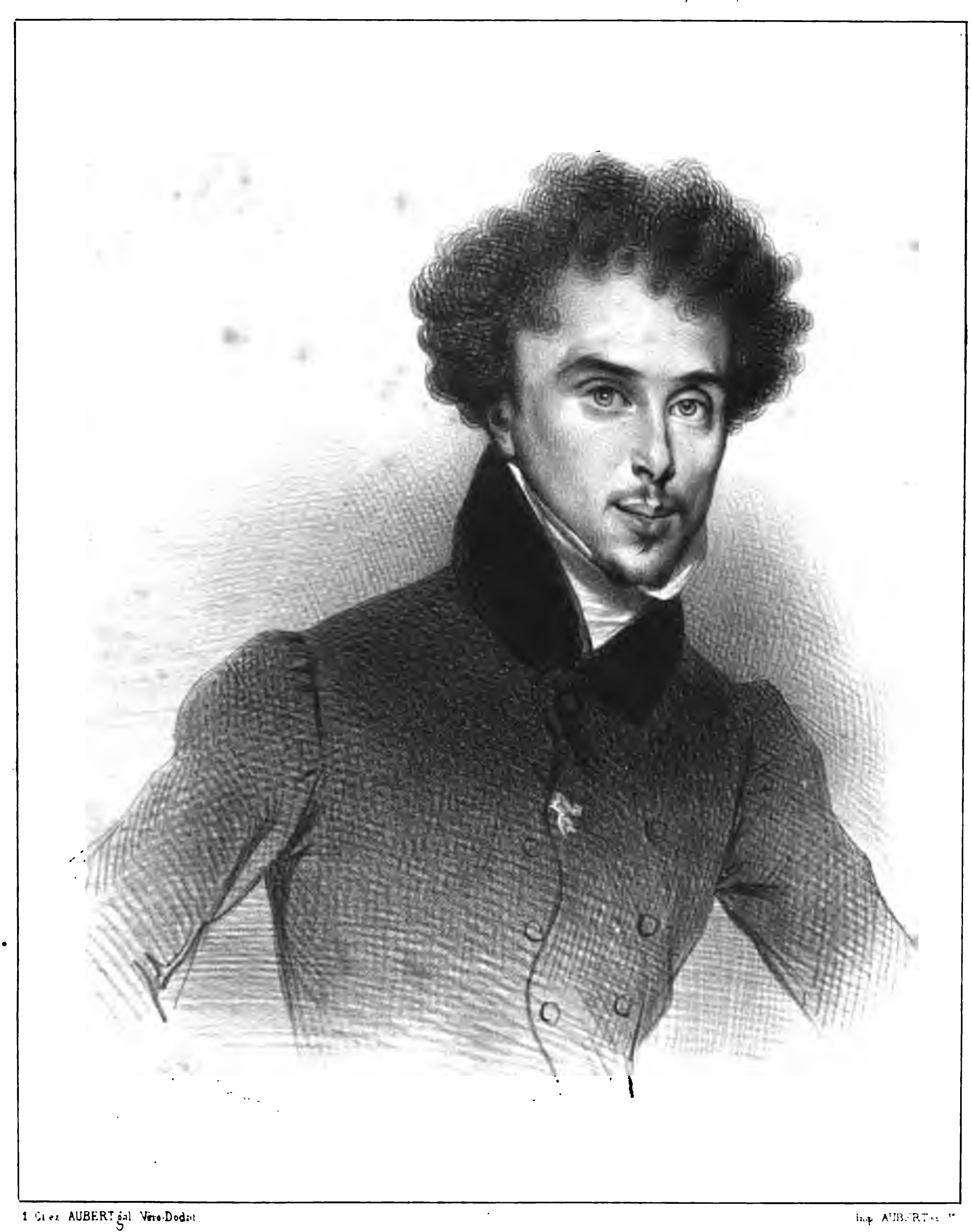
» Supposez un aveugle-né auquel on rend la vue, qui découvre un monde tout entier, dont il n'avait aucune idée; supposez Adam s'éveillant après sa création, et trouvant sous ses pieds la terre émaillée, sur sa tête le ciel flamboyant, autour de lui des arbres à fruits d'or ; dans le lointain un fleuve, un beau et large fleuve d'argent ; à ses côtés, la femme, belle, chaste et nue ; et vous aurez une idée de l'Éden enchanté dont cette représentation m'ouvrit la porte.

» Oh ! c'était donc cela que je cherchais, qui me manquait, qui me devait venir ! C'étaient ces hommes de théâtre oubliant qu'ils sont sur un théâtre ; c'était cette vie factice, rentrant dans la vie positive, à force d'art ; c'était cette réalité de la parole et des gestes, faisant des acteurs des créatures de Dieu, avec leurs vices, leurs vertus, leurs passions, leurs faiblesses, et non pas des héros guindés, impassibles, déclamateurs et sentencieux. — O Shakspeare ! merci. — O Kemble et Smithson ! merci; merci à mon dieu ! merci à mes anges de poésie ! »

Quelques mois après, le 1er février 1829, jour de la première représentation de *Henri III et sa cour*, Alexandre Dumas apprit par les applaudissements unanimes du public qu'il ne s'était pas trompé sur sa vocation. Du reste, avant d'obtenir les honneurs de la représentation, le jeune auteur fut obligé de passer par toutes ces cruelles épreuves qui sont réservées à tous ceux qui débutent dans la carrière dramatique. — Avant d'avoir écrit *Henri III*, Alexandre

Galerie de la Presse,

de la Littérature & des Beaux-Arts.



1 Chez AUBERT gal. Véro-Dodat. — Imp. AUBERT et Cie

ALEXANDRE DUMAS.

Dumas avait présenté au comité de lecture du Théâtre-Français le drame de *Christine à Fontainebleau*, et cette pièce, reçue à *correction*, languissait depuis quelque temps dans les cartons poudreux du secrétariat, sans avoir grande chance de voir le jour, lorsque Dumas alla faire une dernière tentative auprès de Picard, l'auteur de la *Petite Ville*. Feu Picard, après avoir pris lecture du manuscrit d'Alexandre Dumas, lui conseilla très-fort de ne plus se mêler de composer des drames, et de retourner copier des lettres au secrétariat du Palais-Royal ! Le bon Picard ne devina pas plus Alexandre Dumas que Corneille n'avait deviné Racine.

Tout le monde se rappelle l'immense succès qu'obtint *Henri III*, et l'on peut juger de la joie du pauvre jeune homme qui hier encore n'était qu'un simple commis à 1200 fr., et qui venait de se trouver placé tout à coup à la tête des auteurs dramatiques de l'époque. — Alexandre Dumas donna successivement *Charles VII et ses grands Vassaux*, *Christine*, *Antony*, *Richard d'Arlington*, *Thérésa*, *Angèle*, et toutes ces pièces obtinrent un succès à peu près égal. L'auteur fut merveilleusement compris par Mme Dorval, par Frédéric et Bocage.

Alexandre Dumas ne s'est pas borné au drame : il est peu de genres que son talent n'ait essayés, et souvent avec beaucoup de succès. Il a donné aux Français *le Mari de la Veuve*, petite pièce fort spirituellement intriguée ; aux Variétés, *Kean*, drame-vaudeville en cinq actes ; il n'est pas jusqu'à l'Opéra-Comique qui n'ait compté Alexandre Dumas au nombre de ses auteurs ; et si *Piquillo* n'a pas obtenu un très-grand succès, du moins on ne peut nier qu'on n'y rencontre des vers très-jolis, et qui par conséquent sont presque déplacés dans un livret d'opéra comique. — Enfin tout récemment Alexandre Dumas vient encore de tenter une voie nouvelle, et, laissant de côté le moyen âge, l'auteur de *Henri III* est remonté jusqu'aux temps antiques, et s'est mis à faire du drame romain en prenant pour héros l'empereur Caligula.

Les ouvrages publiés par Alexandre Dumas romancier sont : *Isabeau de Bavière*, *les Souvenirs d'Antony*, *Gaule et France*, et les *Impressions de voyage*. — C'est ce dernier ouvrage qui a obtenu le plus de succès. — Du reste, Alexandre Dumas semble affectionner beaucoup les voyages ; et l'on n'a pas oublié sans doute qu'il y a trois ans il forma une société par actions qui devait subvenir aux frais d'un grand voyage sur la Méditerranée ; mais cette publication n'eut pour suite que d'alimenter de plaisanteries tous les petits journaux pendant deux ou trois mois. — Nous ne mentionnons pas *la Tour de Nesle* au nombre des ouvrages appartenant en propre à Alexandre Dumas, parce que son nom

ne figura jamais sur l'affiche; mais les longues discussions qu'a soulevées la paternité de ce drame ont cependant prouvé que Dumas avait largement contribué à la collaboration de cette pièce, et pouvait revendiquer une bonne part de son immense succès.

Du reste, pour bien faire connaître Alexandre Dumas, nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à M. Romand le portrait suivant, qu'il en a tracé dans un article inséré en 1834 dans la *Revue des deux Mondes :*

« M. Dumas est une des plus curieuses expressions de l'époque actuelle. Passionné par tempérament, rusé par instinct, courageux par vanité, bon de cœur, faible de raison, imprévoyant de caractère, c'est tout Antony pour l'amour, c'est presque Richard pour l'ambition; ce ne sera jamais Sentinelli pour la vengeance. Superstitieux quand il pense, religieux quand il écrit, sceptique quand il parle, Nègre d'origine et Français de naissance, il est léger même dans ses plus fougueuses ardeurs; son sang est une lave, sa pensée une étincelle : l'être le moins logicien qui soit, le plus anti-musical que je connaisse, menteur en sa qualité de poëte, avide en sa qualité d'artiste, généreux parce qu'il est artiste et poëte : trop libéral en amitié, trop despote en amour; vain comme femme, ferme comme homme, égoïste comme Dieu! franc avec indiscrétion, obligeant sans discernement, oublieux jusqu'à l'insouciance, vagabond de corps et d'âme, cosmopolite par goût, patriote d'opinion, riche en illusion et en caprice, pauvre de sagesse et d'expérience; gai d'esprit, médisant de langage, spirituel d'à-propos; Don Juan la nuit, Alcibiade le jour; véritable Protée échappant à tous et à lui-même; aussi aimable par ses défauts que par ses qualités; plus séduisant par ses vices que par ses vertus : voilà Dumas tel qu'on l'aime, tel qu'il est, ou du moins tel qu'il me paraît en ce moment : car, obligé de l'évoquer pour le peindre, je n'ose affirmer qu'en face du fantôme qui pose devant moi je ne sois pas sous quelque charme magique ou sous quelque magnétique influence. »

L. H.

MÉLESVILLE.

Mélesville (Honoré Duveyrier), né à Paris, le 13 novembre 1788, est le fils aîné de l'un des plus célèbres avocats du parlement de Paris, M. le baron Duveyrier, l'élève et l'ami de Gerbier, plus tard membre du tribunat, et enfin premier président de la cour impériale de Montpellier, depuis 1808 jusqu'en 1815, époque de la restauration.

Mélesville, dont le véritable nom est Duveyrier, fut destiné par sa famille à suivre l'honorable carrière parcourue par son père; le jeune Duveyrier, qui devait devenir par la suite un de nos plus célèbres et de nos plus gais vaudevillistes, endossa la robe noire à Montpellier, et en 1809 prêta serment d'avocat devant la cour royale, présidée par son père le baron Duveyrier. — Le jeune avocat Duveyrier, ou plutôt *Mélesville,* puisque le public ne le connaît aujourd'hui que sous ce nom, se fit remarquer dès son début au barreau, et il plaida plusieurs causes avec beaucoup de succès.

Quelque temps après, Duveyrier-Mélesville fut successivement substitut au tribunal de première instance, puis substitut du procureur général, toujours à Montpellier, où il exerça ses fonctions durant un espace de cinq à six ans; et il s'en acquitta de telle sorte, que le duc de Massa, grand-juge, ministre de la justice, et le prince archi-chancelier, lui annoncèrent qu'il serait procureur général à trente ans. — Les événements en ordonnèrent autrement, et bouleversèrent bientôt une carrière qui s'ouvrait si belle devant le jeune Duveyrier. A la seconde restauration, le duc d'Angoulême destitua brusquement M. Duveyrier père de la première présidence, uniquement parce que c'était un homme ami de La Fayette, et fonctionnaire public du temps de l'*usurpateur*. — Duveyrier-Mélesville, dont l'âme se révolta contre une pareille injustice, embrassa avec une noble chaleur la cause de son père; et, se hâtant de donner lui-même sa démission, il quitta la cour royale de Montpellier

pour venir retrouver à Paris sa famille, ses amis et une indépendance qu'il avait si souvent rêvée.

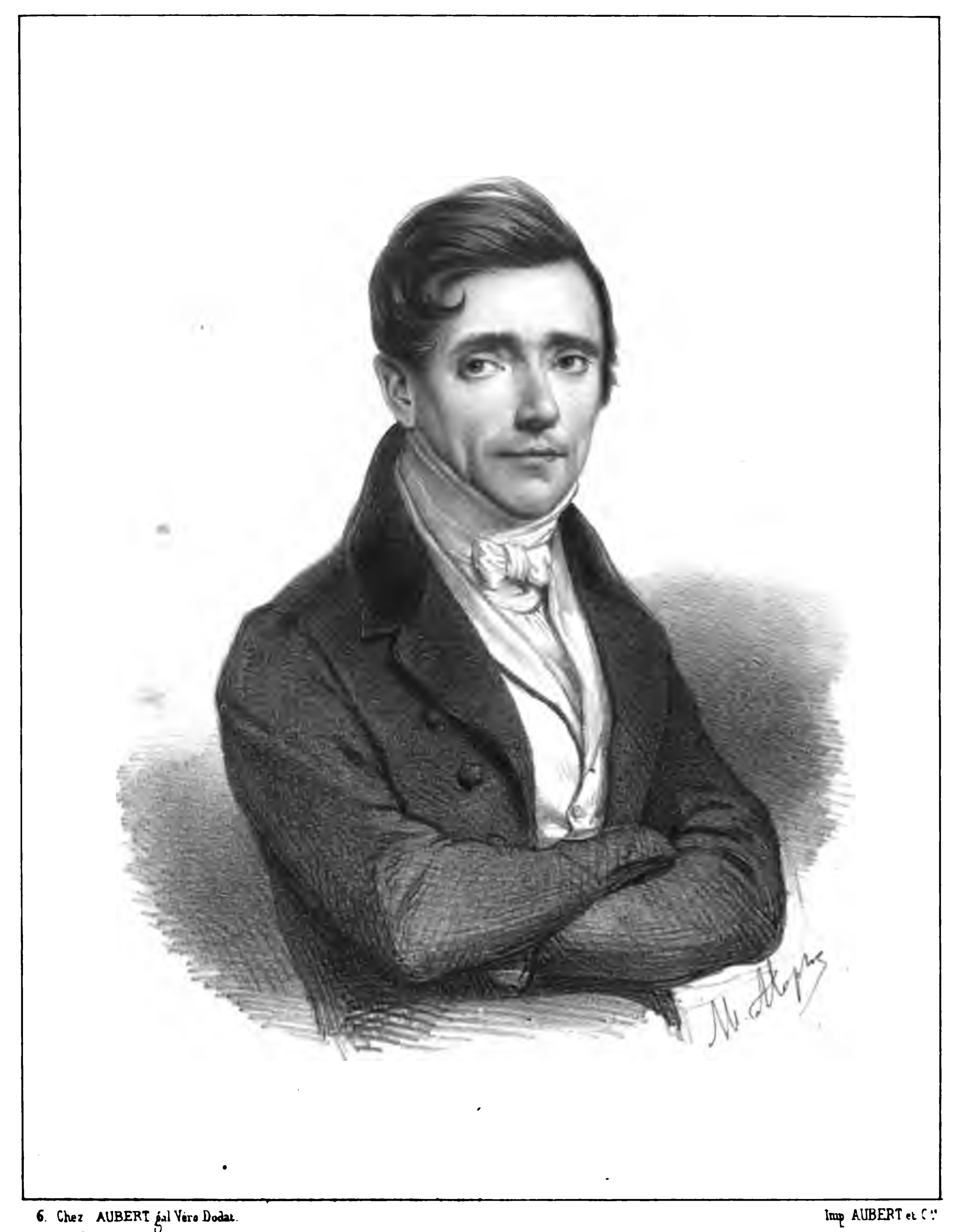
C'est de cette époque que date l'entrée de Mélesville dans la carrière des lettres. — La vocation théâtrale s'était déjà révélée chez le grave substitut de la cour impériale, mais il avait toujours soigneusement caché l'auteur sous la robe rouge du magistrat. — Dès l'année 1811, il avait composé et fait représenter sur le théâtre de l'Odéon la petite comédie de *l'Oncle rival,* dont le succès ne s'est jamais démenti, et qui depuis vingt-sept ans est restée au répertoire; mais Duveyrier avait donné cette pièce sous le nom de sa mère. — En 1815, le théâtre devint pour l'ex-magistrat une ressource presque indispensable, et, moitié par nécessité, moitié par vocation, il se livra avec ardeur aux travaux dramatiques, à défaut de la carrière honorable qui lui était fermée désormais. — Cependant Duveyrier n'osa pas se proclamer publiquement auteur dramatique, de crainte de blesser les espérances de son père, qui pensait toujours que son fils finirait par rentrer dans la magistrature : c'est alors que, par un *mezzo termine,* Duveyrier l'auteur prit pour nom de guerre le nom de *Mélesville,* qui avait appartenu à un de ses parents maternels; et depuis lors ce nom de Mélesville a seul été proclamé dans les théâtres, et a seul figuré sur les affiches.

Depuis la fin de 1815 jusqu'à ce jour, Mélesville a composé seul ou en société tout près de *deux cents pièces;* c'est, après Scribe, l'auteur le plus fécond, et nous pouvons même ajouter le plus heureux; car ces deux cents pièces ont presque toutes obtenu de fort beaux succès, et il n'en est pas une où l'on ne soit certain de rencontrer beaucoup d'esprit, et d'esprit de bonne société et de bon goût. — C'est surtout dans son charmant répertoire du Gymnase (nous parlons du beau temps du Gymnase) que Mélesville a fait preuve de talent; et dans ces vaudevilles qui peuvent être mis au rang des petits chefs-d'œuvre du genre, l'auteur a prouvé qu'homme du monde lui-même, pour peindre tous ces petits détails des salons de la Chaussée-d'Antin, il n'avait pas été réduit *à regarder par le trou de la serrure,* comme feu le petit Poinsinet, lorsqu'il voulait décrire les mœurs de salons où il n'était pas admis.

La liste seule des ouvrages dus à la plume féconde de Mélesville suffirait pour envahir les pages destinées à sa biographie : aussi faut-il nous contenter de rappeler à la mémoire de nos lecteurs quelques-unes des principales pièces données par l'auteur aux différents théâtres de Paris. — Mélesville, comme presque tous les auteurs, débuta par le *boulevard du crime,* et fit représenter sur

Galerie de la Presse.

de la Littérature & des Beaux-Arts



6. Chez AUBERT gal Véro Dodat. Imp AUBERT et Cie

MELESVILLE.

les théâtres de mélodrames, *Aben Hamet, le Songe, le Château de Paluzzi, le Tournoi, le Bourgmestre de Saardam, les Frères invisibles*, etc., etc. Tous ces ouvrages attirèrent la foule au boulevard du Temple.

Plus tard, la liaison intime qui s'établit entre Mélesville et Scribe l'associa à un grand nombre de ces brillants succès dont ce dernier fut toujours si prodigue; et ces deux auteurs ont composé en collaboration plus de *soixante* pièces, soit pour les différents théâtres de vaudevilles, soit pour l'Opéra-Comique, et même pour le Théâtre-Français.

Après avoir renoncé au mélodrame, Mélesville donna successivement :

AU VAUDEVILLE :

— *Le petit Dragon, Frontin mari garçon, Jérôme, la Demoiselle de boutique, Catherine ou la Croix d'or, Elle est Folle*, etc.

AUX VARIÉTÉS :

— *La Neige, Tony, le Précepteur dans l'embarras, la Coalition, l'Espionne russe, l'Étudiant et la Grande Dame*, etc., etc.

AUX NOUVEAUTÉS :

— *Le Mariage impossible, la Maison du Rempart, Antoine*, etc., etc.

AU GYMNASE :

— *Le Secrétaire et le Cuisinier, Rodolphe, la Petite Sœur, le Parrain, la Demoiselle à marier, Louise, la Seconde Année, Philippe, le Bouffon du prince, les Vieux Péchés, Michel Perrin*, etc., etc.

AU PALAIS-ROYAL :

— *Le Philtre Champenois, l'Enfance de Louis XII, le Dernier Chapitre, Suzanne*, etc., etc.

A LA PORTE-SAINT-MARTIN :

— *La Chambre Ardente, la Berline de l'Émigré*, etc.

A L'OPÉRA-COMIQUE :

— *Leicester, le Concert à la Cour, Léocadie, Zampa, le Chalet, Sarah*, etc.

AU THÉATRE-FRANÇAIS :

— *Valérie, la Marquise de Senneterre.*

On voit que la carrière de Mélesville a été déjà bien laborieusement remplie, et ce chiffre énorme de *deux cents pièces* promet de s'accroître encore d'une

manière prodigieuse; car cet auteur est actuellement dans toute la force de son talent, et il travaille avec une facilité et une activité vraiment remarquables. — C'est surtout pour les grands théâtres que Mélesville destine actuellement ses ouvrages; et le succès tout récent de *la Marquise de Senneterre* fait bien augurer du nouvel avenir qui s'ouvre devant lui.

Duveyrier-Mélesville est frère de Charles Duveyrier, qui promet aussi de devenir un de nos auteurs dramatiques les plus distingués; et les deux pièces de *Michel Perrin* et la *Marquise de Senneterre* sont dues à la collaboration fraternelle de Mélesville et Charles Duveyrier.

Mélesville, l'un des fondateurs de l'association des auteurs dramatiques, est l'un des membres les plus zélés de cette institution; et ses fonctions de *trésorier* le mettent à même de secourir plus d'un confrère que la vieillesse ou des malheurs immérités réduisent à une misère d'autant plus cruelle qu'elle est obligée de se cacher. — De nos jours du moins, les secours accordés aux auteurs malheureux par leurs riches confrères n'ont rien de déshonorant, et nous ne sommes plus au temps où les littérateurs, oubliant toute dignité, se mettaient aux gages des seigneurs de la cour, n'avaient pas honte de mendier quelques pistoles à l'aide d'épîtres louangeuses, et ne rougissaient pas de recevoir chaque année un vêtement neuf à l'époque où le grand seigneur faisait renouveler la livrée de ses laquais.

Mélesville était doublement poussé par sa vocation vers le théâtre, car, outre son talent d'auteur, il possède aussi un talent fort distingué comme acteur; il a joué plusieurs fois sur des théâtres de société et avec le plus grand succès.

L. H.

ALPHONSE KARR.

Karr (Alphonse) est né en 1808. Les études qu'il fit au collége Bourbon furent consciencieuses, et à vingt ans il rendait du haut de la chaire les utiles leçons qu'il en avait reçues. Il dirigea la classe de cinquième en qualité de professeur suppléant à ce même collége Bourbon, où quelques-uns de ses disciples devaient encore se souvenir d'avoir été ses camarades. Mais l'université, cette mère souvent bien dure pour ses enfants, ne pouvait retenir longtemps dans son sein le jeune homme qui voyait au fond de tout horizon se dessiner la poésie. Alphonse Karr dépouilla la robe de professeur et courut devant lui, où l'appelaient les vagues instincts d'une liberté presque sauvage. Qui l'eût vu dans son vaste jardin de Montmartre, courbant les peupliers, alignant les tilleuls, semant les fleurs dans le gazon de ses bois, n'eût su donner à ces ébats naïfs et insoucieux d'autre nom que celui de poétique paresse. Et certes, avec des plaines mesurées à la vigueur de ses jambes exercées, avec une rivière profonde et large, avec un chien moins beau que son chien *Freyschutz*, Alphonse Karr sera toujours heureux. Il n'est pas vrai que le calme du bonheur tue l'inspiration et endorme les facultés des poëtes, car à cette époque le nôtre versifiait assidûment et savait à peine qu'il existât de la prose. « Tout ce que j'écrivis alors, pourrait-il dire, revêtait la forme d'un vers. » Il fallut pour le tirer de sa léthargie orientale que la prose elle-même vînt un jour frapper à sa porte et lui expliquer sa valeur par le système monétaire. Karr s'était bercé de cette chimère que peut-être il réaliserait avec ses poésies un revenu annuel de douze cents francs, et qu'alors, donnant des vers pour recevoir du bien-être, il arriverait à tirer intérêt de sa félicité présente. Il envoya dans ce but une pièce de vers à M. Bouin qui rédigeait alors le *Figaro*. M. Bouin lui écrivit ces mots bien remarquables ici, puisqu'ils sont la préface véritable de la vie littéraire d'Alphonse Karr : « Monsieur, vos vers sont fort beaux, mais pour vingt-cinq mille francs je n'en mettrais

pas un dans le *Figaro :* faites de la prose. » Vingt-cinq mille francs c'était quinze ans de cette existence que se promettait le poëte. Il voulut vivre et envoya de la prose.

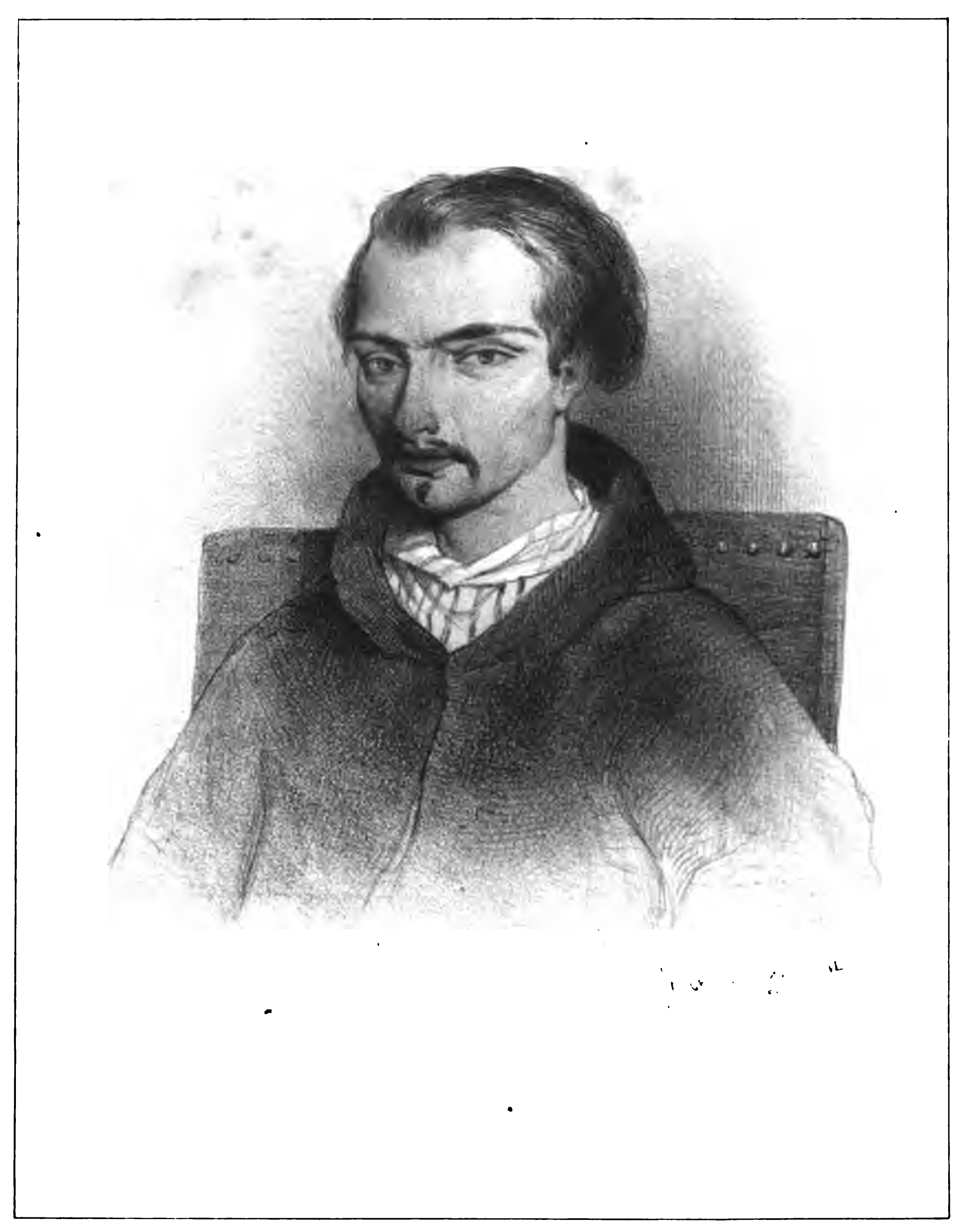
C'est de ce jour peut-être que le livre *Sous les Tilleuls* devint un livre et prit le chemin d'une boutique d'éditeur. Il était d'abord écrit en vers et divisé en autant de chapitres qu'il s'était joué de scènes gracieuses, épanoui de riches pensées, dans l'âme d'Alphonse Karr. On apprécia vivement alors cet ouvrage nouveau par sa marche hardie, fort par le style et la couleur, entraînant par la verve, et franchement original ; mais comme cette œuvre n'est pas commune, elle provoqua bien des critiques. — L'attaque du livre allait droit à l'auteur; l'auteur descendit dans la lice pour se défendre.

Cette prose presque abhorrée, tout à fait étrangère, va donc devenir une arme brillante et dangereuse aux mains du poëte désillusionné. Que dis-je ! il oubliera sa poésie, laissera les champs tout ensemencés, et n'aura plus souci que des vers d'autrui. Critique juste, mais impitoyable, frondeur audacieux, persécuteur ardent, il fatigue au grand combat de la presse les cent voix qui se sont liguées contre la sienne, et il conquiert la paix dans le plus dangereux tumulte.

Rentré chez lui pour soigner ses fleurs, pour épurer sa pensée à l'air embaumé de son parterre, pour rafraîchir son front au froid contact des flots, Alphonse Karr, qui s'était marié fort jeune, trouva sinon la trahison, du moins l'inimitié froide qui s'était glissée auprès du foyer. Un autre y eût succombé, pour lui ce fut une occasion de retremper son caractère peut-être mal aguerri contre la piqûre du détail domestique. Nous pourrions presque assurer que *le Chemin le plus court* n'est pas un roman, mais une histoire. Dans cette dernière hypothèse on doit trouver l'auteur assez vengé.

La guerre que soutint longtemps Alphonse Karr devait changer de terrain et tomber dans la politique : il faut donc examiner cet écrivain dans cette nouvelle carrière, où il dut s'étonner lui-même d'avoir pénétré. Mais on ne l'y trouvera pas moins digne de l'examen. Il n'est point d'un esprit vulgaire de suppléer à la science par des principes raisonnés, à la routine par le calcul, à l'entêtement exigé dans l'homme politique, par une circonspection judicieuse et pleine de tact. Alphonse Karr jusqu'en 1830 n'avait pas plus songé qu'il y eût de la politique, qu'il ne songeait à la prose. Vous pourrez l'entendre avouer naïvement et jurer sur son honneur qu'il ignorait absolument quel roi régnait alors en France, et pourquoi la chambre s'appelait une chambre.

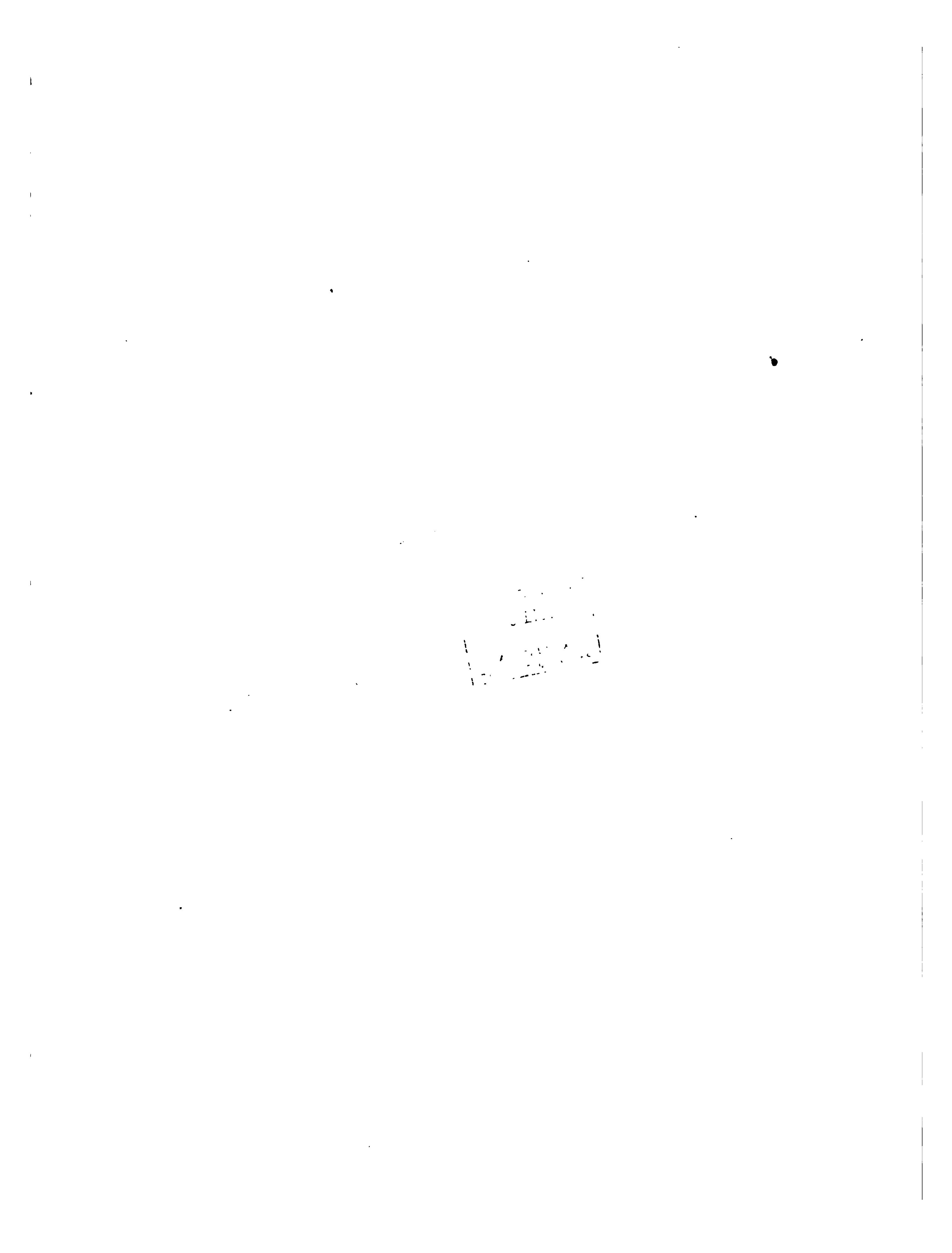
Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux Arts.



Chez AUBERT gal. Vero-Dodat

Imp. AUBERT et Cie

ALPHONSE KARR



Tant que la politique fut une question de sang répandu sur le champ de bataille, il la comprit, s'y mêla ; mais depuis, il n'y ramassa pas de dépouilles, parce qu'il n'en avait pas laissé. Le combat terminé, il oublia. L'homme politique avait duré trois jours ; le poëte négligent et inexpérimenté se rejeta dans les rêves ; mais l'espérance lui vint vite ; il appela à son aide, quand il le fallut, ce moteur intelligent et invariable dont peu de gens savent manier la force, je veux dire une ferme sagacité. Il fit de la politique à son tour, et la plaça sous la protection de ce calembour philosophique dont il est l'auteur, De tous les *sens* attribués à l'homme, le plus précieux est assurément le *sens* commun.

Cette politique que l'on retrouve tous les matins dans le *Figaro* est sévère, redoutable, et présente peu de côtés faibles. Elle ne réclame pas non plus l'indulgence. Nul principe n'est plus invariable, plus absolu ; l'amour-propre qui s'y rattache est de telle nature qu'il ne saurait faire de concessions. Rois et tribuns, plébéiens et sénateurs, défilent humblement devant cette politique simple qui jamais ne fait grâce à celui qui a manqué. C'est la ligne droite qui heurte nécessairement les angles de la courbe divaguante. Quiconque est conséquent en tout point doit souvent paraître paradoxal.

Alphonse Karr écrivit d'abord au *Figaro;* il fut ensuite un des collaborateurs de l'*Entr'acte* et du *Corsaire*. Plus tard il fut chargé pour la *Presse* et le *Siècle* de feuilletons qui lui firent honneur, dans un genre plus sérieux. Il est maintenant rédacteur en chef du *Figaro*.

Son premier ouvrage, nous l'avons dit, est un roman en deux volumes, *Sous les Tilleuls,* qui fut suivi à peu de distance d'*Une Heure trop tard*. Ce titre original eût seul fait la fortune du livre. *Fa Dièze,* qui vint ensuite, est une idée piquante comme un conte d'Hoffmam ; les détails y sont plus fins à proportion que la trame est moins serrée. L'auteur est un homme chez qui la désillusion est au moins aussi poétique, aussi vivace que les plus riantes chimères. *Vendredi soir* est un recueil de nouvelles et de contes, dont la réputation s'était faite d'avance dans les journaux et les revues, où presque tous avaient été insérés.

Enfin *le Chemin le plus court,* ce roman-histoire, dont nous avons dit quelques mots, termine jusqu'à ce jour la série des ouvrages d'Alphonse Karr. Ces deux volumes passent généralement pour sa meilleure inspiration. Il apporta un talent plus mûr dans un sujet parfaitement naturel et vrai ; le livre obtint un succès dont quelques ennemis ont voulu faire un scandale. Alphonse Karr promet depuis longtemps *Freyschutz,* qui serait la biographie ou le panégyrique

de son ami de Terre-Neuve; mais nous sommes fondés à croire que l'ouvrage ne paraîtra pas. On annonce encore l'*Ile des Saules*, qui a plus de chances de voir le jour.

Alphonse Karr n'est pas toujours un roi de feuilleton, un Minos hebdomadaire dont l'arrêt menace. Une dame qui le rencontra dans un salon le reconnut pour ce brave batelier qui passait les habitants de Creteil sans danger et sans éclaboussures aux petits gouffres de la Marne, cette mauvaise rivière, et la dame lui paya les dix centimes qu'elle lui devait bien réellement. Alphonse Karr porte quelquefois à sa boutonnière une petite médaille qui pourrait figurer une croix de juillet si elle n'était ronde et n'indiquait que le sieur Karr sauva un jour la vie, au péril de la sienne, à un soldat qui se noyait. Même hors une existence d'homme de lettres, ce trait peut figurer parmi les plus beaux titres de gloire.

Enfin Alphonse Karr peut être appelé le chef de deux écoles fort nettement établies dans la littérature moderne. Je veux dire, le paradoxe en matière de proverbes, et la psychologie des fleurs. Chacun se rappelle ses chapitres contre l'*amitié* du lézard pour l'homme, et son épisode de l'oncle d'Amérique, le premier oncle littéraire qui ait emprunté de l'argent à son neveu. On n'a pas oublié non plus la *Flore des bords du Rhin* et ses charmantes classifications végétales. Plus d'un homme de lettres, séduit par le prestige de noms harmonieux, a cru pouvoir sans danger assigner une patrie quelconque aux camélias et faire éclore dans des pages in-8° certaines fleurs qui n'existèrent jamais. Ce qui est nombre, cadence et poésie chez de tels écrivain, est science positive et complète chez Alphonse Karr. On prétend qu'il se pique d'être un botaniste éprouvé, un fleuriste habile. Au reste, nous donnons pour certain que, peu soucieux d'une célébrité que l'homme de lettres achète si cher, Alphonse Karr se vante fréquemment d'avoir donné son nom à un dahlia, à un œillet et à une rose.

A. M.

GEORGE SAND.

La critique s'est mille fois occupée des œuvres, de la puissance de pensée et de poésie, des tendances philosophiques, des doctrines religieuses et morales de George Sand; mais la presse n'a jamais publié sa biographie, qui pourtant, sous ce mystérieux travestissement, et sous le masque transparent du pseudonyme, est assez piquante et assez curieuse, ce nous semble.

Mme Aurore Dupin, comtesse Dudevant, dite George Sand, est la petite-fille de M. Dupin, ancien fermier-général. Son père mourut glorieusement au champ d'honneur, jeune encore, et dans le grade élevé qu'il avait conquis par son courage. Orpheline toute jeune et fort jolie, surtout d'une figure éminemment distinguée, Mlle Aurore Dupin fut mariée en 1822 à M. Dudevant, sous le régime dotal. Sa fortune était de 500,000 francs. Les premières années du mariage furent heureuses et calmes. Jusqu'en 1825, rien ne troubla le bonheur, la tranquillité de cette union; aucun nuage jaloux n'obscurcit cette lune de miel de trois ans, cette lune de miel dont la lueur était faible et peu rayonnante sans doute, mais du moins douce et limpide.

Mais ce bonheur paisible, cette vie pâle et monotone, cette vie sans flammes et sans éclairs, ne pouvaient longtemps suffire à l'âme orageuse et passionnée de la femme dont le génie bouillonnait sourdement comme la lave ardente mais encore cachée du volcan. L'aigle meurt quand on veut l'emprisonner : ce qu'il lui faut, c'est l'air, le ciel, les grands espaces, les monts escarpés, la liberté, surtout la liberté dans son vol immense!

Mme Dudevant aimait avec passion, avec l'instinct de sa gloire future, l'art, la poésie, la philosophie, la science, la littérature, tous ces champs vastes et

fertiles ouverts à l'intelligence humaine, et dont les nobles moissons nourrissent l'âme et la pensée. M. Dudevant, au contraire, avait les goûts, les habitudes et le laisser-aller d'un gentilhomme campagnard, qui cultive en paix son domaine. C'était un homme marchant tranquillement et pas à pas dans l'obscur et trop prosaïque sentier de la vie commune. Mme Dudevant souffrit longtemps, et longtemps garda dans son sein le secret de ses souffrances et de ses déchirements de cœur. Mais enfin cet homme, qui ne pouvait ni l'aimer ni la comprendre, lui devint insupportable. Combien, dans la vie intérieure, dans la vie domestique, combien de George Sand — moins le génie! Et le monde appelle cela des *unions assorties !*

Malheureuse avec son âme ardente et incomprise, continuellement froissée dans sa vie intime, dans ses relations du monde et même dans ses affections de mère, un beau jour Mme Dudevant se révolte avec énergie contre le mariage, prend son vol et suit la vocation que lui indique son génie baptisé par la souffrance. Le poëte, à dater de ce jour, va se révéler avec éclat, avec splendeur.

Indiana paraît : la femme qui voulait décidément en finir, même avec son nom d'épouse, choisit et transforme le nom obscur d'un jeune *ami et collaborateur,* s'en empare, le taille à sa façon et l'adopte, non pour se cacher, mais pour abriter son œuvre sous ce voile pseudonyme. Maintenant entre tous les noms contemporains qui brillent avec éclat et qui ont acquis une haute et incontestable célébrité, le nom de George Sand est assurément un des plus illustres et des plus glorieux!

Nous n'avons point à apprécier ici les œuvres de George Sand, ni même à exprimer nos sympathies et notre admiration pour son magnifique talent : nous ne voulons seulement que vous les nommer, que vous les citer, vous les rappeler par leurs titres désormais consacrés, ces œuvres si remarquables, ces œuvres qui font époque et monument dans notre littérature moderne, afin de vous indiquer et de vous signaler à suivre la marche et le développement du génie et les transformations successives de la pensée de George Sand, depuis *Lélia,* le symbole du scepticisme de la société actuelle, jusqu'à ces admirables *Lettres à Marcie,* pleines de ferveur évangélique et de sainte résignation, d'une résignation toute chrétienne!

Voici cette liste : *Indiana* d'abord et sa ravissante sœur, *Valentine; Lélia,* le poëme sublime et la grande femme incomprise; *Jacques,* l'homme sombre et fier entraîné au suicide par la trahison; *Leone Leoni,* un récit rapide, une vie

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts.



7 Chez AUBERT gal Véro Dodat. Imp AUBERT et Cie

GEORGES SAND.

de femme sous la fascination d'un homme beau de génie mais livré au mal; *le Secrétaire intime; André,* livre simple et frais, modeste et gracieux comme une des fleurs de sa douce Geneviève, une des plus délicieuses femmes que George Sand ait peintes; puis *Simon,* puis *Maufrat,* récits pleins de charme et d'intérêt; enfin ses *Lettres d'un Voyageur,* livre de grande et flottante poésie.

Dans plusieurs nouvelles, destinées à la *Revue des Deux-Mondes,* ce recueil de la haute littérature en France, George Sand a semé, comme dans ses livres, beaucoup de poésie et de passion, de style et de pensée. Nous citerons spécialement *la Marquise, Lavinia, Metella, Aldo-le-Rimeur,* cet admirable petit drame à la Don Juan, *la dernière Aldini.* George Sand est un des plus actifs collaborateurs de la *Revue des Deux-Mondes,* et ses articles, roman, critique, poésie ou philosophie, sont assurément les plus remarquables parmi toutes ces pages d'élite dues à la plume de nos meilleurs écrivains de l'époque.

Quand M. de la Mennais, voulant sans doute ressusciter et suivre *l'Avenir* foudroyé par le pape, prit la direction du *Monde,* George Sand voulut s'associer à l'œuvre de l'illustre écrivain breton, et c'est dans le *Monde* qu'ont été publiées ses admirables *Lettres à Marcie. — Le Monde,* abandonné par M. de la Mennais, fut bientôt abandonné de ses lecteurs et cessa de paraître; mais pour cela George Sand n'a pas cessé d'être fidèle à M. de la Mennais, car un de ses derniers articles de controverse tout recemment publié dans la *Revue des Deux-Mondes* défend avec énergie, avec puissance, avec chaleur, les doctrines radicales de son ancien collaborateur au *Monde!*

Pour échapper aux retours et aux instances de son mari, qui voulait reconquérir sa femme, ou du moins revendiquer sa fortune, George Sand fit, en 1833, un voyage en Italie. Combien cette terre de soleil et de poésie, de ruines et de souvenirs, dut impressionner son ardente et vive imagination! Comme Venise, Rome, Naples, Florence, durent paraître au poëte de ravissantes maîtresses au sourire enchanteur, quoique empreint de mélancolie! Un de nos jeunes poëtes, Alfred de Musset, accompagna George Sand en qualité de *secrétaire intime.* Depuis ce pèlerinage poétique, l'Italie respire dans le style magique de l'auteur de *Lélia* avec toutes ses brises de parfums, avec tous les rayons dorés et toutes les joies de son ciel voluptueux!

En adoptant un nom d'homme, George Sand s'est fait aussi une existence d'homme, s'est habillé en homme, vivant en toute insouciance et toute liberté sa vie nouvelle, usant toutefois largement et même avec inconstante humeur des droits d'empire et de conquête que lui donnent son heureux privilége de

femme et le prestige éblouissant du génie ! Aimant à s'entendre appeler de son nom de George, fumant la cigarette en véritable dandy, lançant des mots spirituels, de vives et piquantes paroles entre deux nuages de fumée, le plus souvent vêtue comme nous, avec les plus beaux cheveux noirs qui se puissent voir, retombant en boucles ondoyantes sur le collet de velours de sa redingote, se mêlant gaiement et en libre et franc camarade aux artistes et aux poëtes, George Sand, qui est la sœur de génie de lord Byron, George Sand eût été son frère de plaisir, et le joyeux et insouciant compagnon de sa vie folle, mobile et vagabonde !

A. D.



PAUL DELAROCHE.

Delaroche (Paul), peintre, né à Paris, en 1797, est le second fils d'un commissionnaire au Mont-de-Piété, homme d'une probité peu commune, appréciateur très-distingué en matière d'objets d'art. L'enfance et l'adolescence de Delaroche n'offrent aucune particularité digne de remarque. Admis d'assez bonne heure à faire partie de l'atelier de Gros, il développa assez promptement les germes de talents dont les impressions, ressenties et recueillies par lui sous l'influence de son père, lui avaient dès longtemps révélé l'existence. C'était de lui que Gros disait un jour en parlant à Gérard : « Voilà un gaillard » qui saura faire son chemin ; il n'ira pas mourir à l'hôpital ; » et à Charles X, en jouant sur les mots, à propos du tableau de la *Prise du Trocadéro :* « Sire, » je ne sais s'il y a *du génie* dans cette jeune tête ; mais il y a du savoir faire, » et Votre Majesté aidant, Delaroche fera sa brèche. »

Delaroche s'était d'abord appliqué à peindre le paysage ; mais une femme dont il désirait consacrer les charmes par son talent naissant lui inspira, dit-on, le désir d'étudier la figure, et il ne suivit pas à demi cette nouvelle direction. Ses progrès y furent si rapides, que l'amour qui l'avait si heureusement inspiré était encore presque aussi ardent lorsqu'il se sentit en état de lui consacrer sa première page d'histoire. Mais nous nous garderons bien de fouiller plus avant dans sa vie privée et de l'y suivre plus loin. Bornons-nous à dire que M. Delaroche est celui de tous les peintres actuels qui réussit le mieux à fixer l'attention du public, et dont les ouvrages, gravés et lithographiés, ont le débit le plus considérable. Ce n'est pas ici le lieu de faire sur cet article une appréciation esthétique dont la critique a seule le privilége, et qui n'entre pas dans le plan d'une courte et succincte notice biographique telle que celles

de la *Galerie de la Presse*. Nous n'avons pas d'ailleurs la prétention d'imposer notre opinion ; nous voulons seulement esquisser les principaux traits biographiques des personnages que nous choisissons. Nous dirons cependant que Delaroche doit encore plus sa réputation à la connaissance parfaite de son public, à l'habileté de son travail et à l'adresse de sa composition qu'à une très-haute portée artistique. Telle est du moins notre opinion personnelle et celle d'un très-grand nombre d'artistes ; mais il s'en faut qu'elle soit adoptée par tout le monde, et Delaroche a de nombreux et chauds admirateurs, même parmi ses confrères.

Les principaux ouvrages de ce peintre jusqu'à ce jour sont :

1822. *Joas arraché du milieu des morts par Josabeth;*
— Un *Christ descendu de la croix.*

1824. *Jeanne d'Arc interrogée dans son cachot par le cardinal de Winchester;*
(Gravé à la manière noire par REYNOLDS.)
— *Saint Vincent de Paule prêchant pour les enfants trouvés;*
(Gravé au burin par PRÉVOST.)
— *Saint Sébastien secouru par Irène;*
— *Philippo Lippi* (qui, chargé de peindre une Vierge pour un couvent, devient éperdûment amoureux d'une religieuse qui lui servait de modèle);

1826. La *Mort d'Augustin Carrache;*
— *Le Prétendant secouru par miss Macdonald;*
(Gravé à la manière noire par REYNOLDS.)
— Une *Scène de la Saint-Barthélemy* et l'*Enlèvement du jeune Caumont;*
(Gravés au burin par PRUDHOMME.)
— La *Mort de la reine Élisabeth;*
— Un *portrait en pied du Dauphin,* qui a servi de modèle pour une tapisserie des Gobelins.

1827. La *Prise du Trocadéro*, qui le mit tout à fait en évidence, malgré la supériorité de sa *Jeanne d'Arc* et de son *Saint Vincent de Paule.*
— La *Mort du président Duranti;*
— Un *plafond pour le Musée Charles X.*

Galerie de la Presse,

de la Littérature & des Beaux Arts.



5. Chez AUBERT, gal. Vero Dodat — Lith. AUBERT et Cie

PAUL DELAROCHE.

1831. *Les Enfants d'Édouard;*

(Gravés et lithographiés par plusieurs artistes, et dont la popularité a encore été accrue par la tragédie de Casimir Delavigne.)

— *Le cardinal de Richelieu sur le Rhône, avec Cinq-Mars et de Thou ;*

— *Le cardinal Mazarin mourant;*

(Tableaux de genre historique, faisant pendants, et gravés par Prévost.)

— Un *portrait de mademoiselle Sontag,* dans le rôle d'*Anna;*

— *Une lecture* (tableau de genre).

1832. *Cromwel et Charles Ier.*

(Ouvrage lithographié, gravé, copié par un grand nombre d'artistes, et, malgré la froide horreur du sujet, aussi populaire que les *Enfants d'Édouard.*)

1834. Le *Supplice de Jane Gray;*

(Tableau dont la popularité n'a d'égale que celle des *Enfants d'Édouard.* Cependant, il n'a pas encore été gravé; mais, en revanche, il a inspiré les lithographes et les faiseurs de romance plus qu'aucun tableau moderne.)

— *Sainte Amélie;*

(Petit pastiche ascétique allemand, reproduit avec une admirable finesse par le burin de Mercury.)

— *Galilée étudiant* (petit tableau de genre).

1835. L'*Assassinat du duc de Guise au château de Blois* (tableau de genre historique).

1837. *Charles Ier insulté par les soldats au corps-de-garde;*

— *Strafford sortant de la prison pour aller au supplice et béni sur l'escalier par l'archevêque de Cantorbéry;*

— Une *Sainte Cécile.*

Delaroche, d'abord chargé des peintures de l'église de la Madeleine, a refusé de s'en charger si l'œuvre entière ne lui était pas abandonnée, et nous

ne pouvons qu'approuver cette résolution. Son compétiteur Ziégler en a jugé autrement, à ce qu'il paraît.

Du reste, Delaroche a maintenant son monument à consacrer par la peinture, et le palais des Beaux-Arts, cette grande œuvre architectonique de Duban, est aujourd'hui le sanctuaire où se recueille Delaroche.

Des études sévères et de plus en plus mûries par la réflexion font bien augurer des nouveaux travaux de cet artiste, et tout porte à croire que ces peintures, plus naïvement et moins coquettement traitées, seront dignes du monument dont elles doivent être le complément artistique.

M. R.



ARNAL.

Arnal (Étienne) est né à Paris, le 31 décembre 1798; il a eu par conséquent trente-neuf ans le 31 décembre dernier, et les Parisiens peuvent encore espérer de rire pendant bien longtemps, si l'amusant acteur du Vaudeville a, comme nous le souhaitons vivement, une existence aussi longue que Brunet, Potier, Tiercelin, et autres illustrations du genre comique.

Durant les premières années de sa jeunesse, dix ou douze ans après avoir été sevré pourtant, Arnal fut employé à l'*hôtel des Monnaies*, au comptoir des pièces de cinq francs. — Là, ce jeune apprenti financier pesait les pièces qui devaient circuler dans toute l'étendue du royaume de France; mais malheureusement Arnal ne pouvait pas les mettre lui-même en circulation, et cela le contrariait très-fort; aussi, dès l'année 1812, et au premier roulement du tambour qui fit lever cette immense armée qui allait trouver un tombeau dans les neiges de la Russie, Arnal quitta sans regrets les monceaux d'argent au milieu desquels il vivait; et, à peine âgé de quatorze ans, il entra dans le régiment de ces jeunes soldats, ou plutôt de ces enfants qu'on appelait *pupilles de la garde.* — Le guerrier Arnal passa successivement aux 12e, 13e et 14e régiments des tirailleurs de la *jeune garde,* et les spectateurs qui voient aujourd'hui l'acteur de la rue de Chartres jouer avec un comique si parfait, un naturel si délicieux, les rôles de *poltrons,* ne se doutent guère quel homme était Arnal du temps qu'il portait l'uniforme; car, à cette époque, Arnal était la plus mauvaise tête du régiment, le sabreur le plus fini et le *bourreau des crânes* des *tirailleurs de la jeune garde!* — Que le public se rassure pourtant, et qu'on n'aille pas s'imaginer que l'Arnal de 1838 est un buveur de sang, et qu'il va tous les matins chercher querelle aux spectateurs qui n'ont pas ri assez franchement à la représentation de la veille: les années ont singulièrement modifié le caractère de l'Arnal de 1815, et à ce propos même nous allons citer une anecdote entièrement *inédite* et que nous tenons de la source la plus certaine.

Lors de l'invasion étrangère, Arnal faisait partie du corps d'armée qui défendait Paris, et le jour où l'on se battit au pont de Neuilly, le tirailleur de la garde ne manqua pas de tirailler sur tous les Prussiens et les Russes qui venaient à portée de son fusil. — Malheureusement un jeune ami d'Arnal voyait le feu pour la première fois; c'était un enrôlé nullement volontaire, qui, à

mesure que les balles sifflaient avec plus de force, se trouvait moins à son aise. — En vain Arnal exhortait son camarade en lui disant qu'il était *Frrrrançais!* qu'il fallait se montrer *Frrrrançais!* — Le jeune Français de quinze ans pleurait, criait, et voulait se sauver auprès de sa mère. — Arnal, voyant cela, se mit d'une colère furieuse, et, pour encourager son frère d'armes, il tira son sabre et promit de le lui passer au travers du corps s'il reculait d'un pas. — Malgré cette promesse faite de bonne amitié, le jeune apprenti héros profita du moment où Arnal était occupé à viser un grand cosaque pour se sauver à toutes jambes. — Le lendemain, Arnal, plus furieux que jamais, courut chez la mère de son ami, espérant y trouver le fugitif, et voulant lui tenir sa promesse de la veille, mais heureusement il ne rencontra pas ce pauvre jeune homme, et l'affaire en resta là.

Quinze ans plus tard, les coups de fusil retentirent de nouveau dans Paris : on était au mois de juillet 1830. — Arnal, à cette époque, n'était plus tirailleur dans la jeune garde; il était premier comique au théâtre du Vaudeville, et non-seulement il avait quinze ans de plus, mais encore quinze mille francs de plus à manger par an : aussi le premier comique du Vaudeville ne songea-t-il pas le moins du monde à se jeter au milieu des combattants, et, quoiqu'il demeurât tout près du Louvre, il laissa les *Suisses* parfaitement en repos. — Bien plus, le 29 juillet, lorsque la fusillade devint si meurtrière, Arnal, voyant quelques balles venir frapper sa fenêtre, eut un moment d'inquiétude et chercha dans tout son logement l'endroit où il serait le plus en sûreté. — L'acteur était bien tranquillement réfugié dans le fond de sa cuisine, lorsqu'il entend le bruit des crosses de fusil qui enfoncent la porte de son logement : c'étaient des combattants qui venaient s'installer aux fenêtres de la maison pour mieux tirer sur les Suisses du Louvre. — Arnal laisse tirer les héros de Juillet et ne se montre nullement aux fenêtres. En vain les combattants lui offrent un fusil, il le refuse très-poliment, et il s'apprête à retourner dans sa cuisine, lorsqu'un des plus enragés tirailleurs l'arrête par le bras et lui dit qu'il faut se battre contre les ennemis du peuple, sinon qu'on le traitera lui-même en ennemi du peuple. — Arnal, menacé de se voir ainsi passer une lame au travers du corps, ajuste bien ses lunettes sur le nez et regarde fixement son interlocuteur dont il lui semblait reconnaître vaguement la voix. —A peine Arnal a-t-il levé les yeux qu'il reconnaît, qui?—Son ancien voisin du pont de Neuilly, le jeune guerrier à qui il devait toujours une lame de sabre!—Au bout de quinze ans, les rôles étaient

Galerie de la Presse,
de la Littérature & des Beaux-Arts.



Chez AUBERT gal Véro-Dodat — Imp. AUBERT et Cie

ARNAL

totalement changés ; aussi je vous laisse à penser si les deux anciens amis partirent d'un éclat de rire ! — Quand on a ri, on est désarmé. Aussi, le 30 juillet, le nouveau et l'ancien braves dînèrent ensemble et ne se firent nullement avaler de lames de sabre.

En 1815, Arnal quitta le service militaire ; il obtint un congé de réforme, attendu qu'il jouissait d'une très-mauvaise vue ; et nous transcrivons les vers suivants, dans lesquels Arnal raconte comment il rentra dans ses foyers. Ces vers, *inédits,* sont extraits d'une *Épître à Bouffé,* à laquelle Arnal travaille en ce moment.

Sentant avec douleur notre gloire flétrie
Et craquer sous mes pas le sol de la patrie ;
Vaincu, découragé, ne recevant toujours
Pour mes menus plaisirs qu'un sou tous les cinq jours,
Je sus prendre un parti : j'obtins en bonne forme
Mon congé de soldat ; je quittai l'uniforme,
Et le front soucieux, peu chargé de lauriers,
Je revins sans orgueil dans mes humbles foyers !

La mère d'Arnal était loin d'être dans l'aisance ; aussi le jeune soldat se vit-il obligé d'entrer dans l'atelier d'un fabricant de boutons, nommé *Hesse;* et, bien qu'Arnal fût très-novice dans sa nouvelle profession, son maître l'accueillit avec bonté et l'encouragea dans ses travaux. Le dimanche, au lieu d'aller à la guinguette avec tous ses compagnons d'atelier, Arnal suivait les représentations dramatiques données par des amateurs au théâtre du vieux père Doyen, et de spectateur Arnal devint bientôt acteur. Chose singulière ! et qui prouve bien que les vocations ne se révèlent pas toujours très-bien, le genre qu'Arnal affectionnait le plus était le *genre tragique;* et plus d'une fois l'artiste brunisseur de boutons fit rire le public dans le rôle sentimental du général français de la *Veuve du Malabar,* et dans Fayel de *Gabrielle de Vergy.*

L'effet par moi produit dans les rôles tragiques
Semblait me destiner à l'emploi des comiques.

. . . .

Un jour que je rêvais au plan qu'il fallait suivre,
A l'emploi qui pourrait me donner de quoi vivre,
Il vint à ma mémoire un bravo de Doyen.
Eh ! ne puis-je donc pas me faire comédien ?
M'écriai-je ; après tout, qu'on me blâme, qu'importe !
Je n'ai pas de talent, mais la paie est plus forte
Pour un mauvais acteur que pour un bon soldat.

D'ailleurs, me reste-t-il le choix d'un autre état?
Non. — Après cela dit, je cours au domicile
Du directeur Brunet ; l'accès en est facile.
Il consent aussitôt à m'entendre, à me voir.
Là j'expose en tremblant mes projets, mon espoir.
Le bon homme à mes vœux s'empresse de souscrire.
Mon air un peu niais, je crois, le fit sourire,
Je vous reçois, dit-il d'un ton des plus moqueurs;
Dès demain vous pourrez débuter dans les *chœurs !*

Arnal débuta donc au théâtre des Variétés; mais il y obtint peu de succès : car, lorsqu'il sortit des chœurs, on lui confia des rôles d'*amoureux,* ce qui n'allait nullement à son genre de talent. Arnal quitta les Variétés en 1827, et entra au théâtre du Vaudeville. C'est de cette époque que date la réputation de cet excellent acteur, qui, comme Vernet, comme Bouffé, n'a imité personne, et peut revendiquer l'honneur d'avoir *créé un genre.*

Il n'est pas nécessaire, je pense, de transcrire tous les rôles qui ont été joués avec tant de succès par Arnal; il n'est personne qui n'ait applaudi *Renaudin de Caen* et *Mademoiselle Marguerite, M. Galochard* et *le Mari de la Dame de chœurs, Harnali* et *Lustucru.* Arnal n'a qu'à paraître pour que toute la salle parte d'un éclat de rire, et, dès qu'il ouvre la bouche, les spectateurs se roulent sur les banquettes. Il est impossible d'être comique avec plus de naturel, d'être niais avec plus d'esprit.

Arnal, comme presque tous les auteurs et les acteurs comiques, et comme nous l'avons déjà mentionné dans la biographie de *Dantan,* est d'un caractère mélancolique; du reste, c'est un homme d'esprit, qui se plaît au milieu des livres et qui cultive lui-même la poésie. A tous ses titres de gloire, Arnal joint celui d'être *fourrier* dans une compagnie de chasseurs de la 2e légion, et le fourrier Arnal doit ses galons à une cause assez originale pour être racontée. Arnal n'a nullement reçu son grade en souvenir de ses exploits de tirailleur de la jeune garde. Un jour, ou plutôt une nuit, Arnal, simple chasseur, était de faction au poste de la mairie, et, enfoncé dans sa guérite, le factionnaire regardait les étoiles ou les pavés, composait des vers ou additionnait le mémoire de sa blanchisseuse, mais à coup sûr ne s'inquiétait que fort peu des personnes qui passaient auprès de sa guérite, et s'en inquiétait si peu même, que la *ronde major* entra au poste sans que le factionnaire eût crié : *Qui vive?* Cette faute grave fit reconnaître qu'Arnal était un très-mauvais soldat... On le nomma sous-officier à l'unanimité.

L. H.

LES FRÈRES COGNIARD.

Nous ne pensons pas que l'on puisse trouver dans toute l'histoire de la littérature ou des arts un second exemple d'une union aussi étroite, aussi constante que celle qui s'offre de nos jours dans la personne des deux vaudevillistes connus du public sous l'unique nom des *frères Cogniard*. Bien souvent déjà il est arrivé que des frères ont cultivé le même genre et se sont aidés de leurs conseils, bien souvent des auteurs se sont associés et ont apposé leur nom en tête du même ouvrage : *Brueïs* et *Palaprat, Waflard* et *Fulgence, Barthélemy* et *Méry*, et vingt autres encore que nous pourrions citer, se sont rendus célèbres par leur communauté littéraire; mais jamais cette association n'avait été aussi intime et aussi complète que celle qui règne entre les deux frères Cogniard, qui ont été baptisés depuis longtemps du surnom de *jumeaux siamois du vaudeville*. Du reste, les deux frères ne se réunissent pas seulement pour écrire leurs vaudevilles, et cette union n'a pas pour but d'exploiter leur esprit, comme dans une maison en commandite, sous la raison sociale *Cogniard frères;* cette réunion provient de la rare et sincère amitié qui a uni les deux frères dès leur plus tendre enfance. Jamais ils ne se sont séparés; toute leur existence s'est, pour ainsi dire, écoulée au bras l'un de l'autre, et leur double biographie ne forme qu'une même histoire.

Pour la première fois peut-être, nous allons écrire séparément les noms des deux frères, mais la date de leur naissance l'exige; car la nature s'est trompée, en ce qu'elle ne les a pas fait naître le même jour : le ciel les avait destinés à être jumeaux.

Charles-Théodore Cogniard est né à Paris, le 30 avril 1806; Jean-Hippolyte Cogniard est né dans la même ville, le 29 novembre 1807. Devenus orphelins de très-bonne heure, les deux frères se reportèrent réciproquement toute la

tendresse qu'ils ne pouvaient plus vouer à leurs parents, et cet isolement dans lequel ils se trouvèrent dès leur première jeunesse n'a sans doute pas peu contribué à développer encore l'amitié qui les unissait déjà. Quoique le patrimoine des deux frères fût assez modeste, ils en employèrent la plus grande partie à faire de bonnes études, et, voulant avant tout choisir une profession indépendante, ils se mirent à suivre tous deux des cours de médecine et de chirurgie. Du reste, il est à remarquer que presque tous les vaudevillistes ont pris leurs degrés aux écoles de droit ou de médecine. Après quelques années passées dans les hôpitaux civils, l'un des frères Cogniard tomba gravement malade, et la Faculté ordonna un voyage en Italie, dont le chaud climat pouvait seul rétablir une santé profondément altérée. Les deux frères quittèrent donc Paris en 1828, et se mirent en route pour Naples, où ils restèrent durant deux ans.

C'est de leur séjour à Naples que date la vocation théâtrale des frères Cogniard. Vivant au milieu de cette colonie d'artistes qui se trouve toujours réunie sous ce beau ciel, une existence médicale parut alors bien sérieuse et bien triste aux apprentis médecins, et, de retour à Paris, l'exemple de leurs amis, docteurs et mourant de faim en attendant une clientèle, leur parut triste à suivre. Cependant il fallait songer à l'avenir; car les études et le voyage en Italie avaient dévoré presque tout leur faible patrimoine, et alors les deux frères essayèrent de demander à la littérature ce que la médecine ne semblait pas devoir leur accorder; et ils se mirent à composer des vaudevilles.

Ici nous laissons parler les frères Cogniard eux-mêmes. Voici à peu près en quels termes ils nous racontaient leur début littéraire.

« Longtemps nous frappâmes à la porte de tous les théâtres, longtemps nous fûmes repoussés. D'autres se seraient découragés peut-être; mais nous étions deux, nous nous consolions mutuellement, et avec courage nous nous remettions au travail. Nous nous disions qu'avec une volonté ferme et de la conscience, nous devions un jour arriver au but. Malgré nos travaux littéraires, nous n'avions pas abandonné nos études médicales. Le vaudeville marchait de front avec la clinique et les opérations; le drame se bâtissait à l'amphithéâtre, en disséquant de pauvres diables morts sous nos yeux. Cependant les ressources s'épuisaient. Messieurs les directeurs, en nous renvoyant nos ouvrages, nous écrivaient des lettres charmantes, dans lesquelles on nous accordait de l'esprit, de l'imagination, mais pas de lecture. Nous

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts.



9. Chez AUBERT gal. Véro Dodat — Imp. AUBERT et Cie

LES FRÈRES COGNIARD.

avions résolu de marcher seuls, sans le secours de collaborateurs en renom, sans autre appui que notre espérance, notre union et notre travail. Le découragement cependant commençait à s'emparer de nous, lorsque nous allâmes frapper à la porte d'un petit théâtre qui venait de s'ouvrir sous le titre des *Folies-Dramatiques*. Nous y portâmes une pièce à spectacle, en trois actes, intitulée *la Cocarde tricolore*. Nous attendîmes avec anxiété la réponse du directeur. Cette réponse arriva enfin... Nous étions reçus! Nous allions voir représenter une pièce de nous, de nous seuls! Il est impossible de peindre cette première joie, ce premier bonheur. Tous les plus beaux succès à venir ne peuvent se comparer à cette première émotion. Fatigues, ennuis, peines, déboires, tout fut oublié! En quinze jours, la pièce fut apprise et jouée (en mars 1831). Elle obtint un succès inespéré! »

A partir de *la Cocarde tricolore,* qui fut jouée près de deux cents fois et qui enrichit singulièrement la caisse des Folies-Dramatiques, les frères Cogniard, qui avaient enfin franchi ce premier pas, si difficile à faire dans la carrière dramatique, ne marchèrent plus désormais que de succès en succès, et s'élancèrent presque aussitôt sur des scènes plus élevées. Aujourd'hui, cette heureuse et spirituelle association fraternelle a déjà produit *cinquante-trois* ouvrages, qui presque tous ont obtenu de très-brillants succès. Nous allons citer seulement les principaux titres de ces pièces.

Aux Folies-Dramatiques. — *La Cocarde tricolore, la Courte-Paille, les Chauffeurs, la Fille de l'Air.*

Au Cirque-Olympique. — *Murviédro, ou l'Anneau de la Fiancée.*

A l'Ambigu-Comique. — *Le Royaume des Femmes.*

Aux Nouveautés. — *Les deux Divorces.*

Au Vaudeville. — *Le For-l'Évêque.*

Au Gymnase. — *Pauvre Jacques!*

Au Palais-Royal. — *Titi-le-Talocheur, le Conseil de Discipline, Bruno-le-Fileur, l'Ile de la Folie, Bobêche et Galimafré.*

Les ouvrages des frères Cogniard se distinguent surtout par des détails spirituels, et par une verve, un *en train* remarquables; de plus, ces auteurs

reproduisent avec beaucoup de bonheur les tableaux de mœurs populaires, et ils les reproduisent avec une grande finesse et une grande vérité d'observation. Du reste, chose assez bizarre, ces auteurs, qui réussissent surtout dans les vaudevilles gais et grivois mêmes, ne composent ces pièces qu'avec une sorte de répugnance et d'ennui, et pour obéir au goût du public. Le genre que les frères Cogniard affectionnent et qu'ils écrivent avec un goût véritable est le mélodrame bien noir, bien larmoyant; aussi ne manquent-ils jamais, quand ils le peuvent, de glisser un petit rôle sentimental dans leurs vaudevilles les plus bouffons; ils tâchent même de glisser ce rôle sans que le public s'en aperçoive trop, et cela uniquement pour leur propre satisfaction.

Les frères Cogniard ont été pendant quelques mois directeurs des Folies-Dramatiques, conjointement avec M. Mourier. Leur présence n'a pas peu contribué à y amener une prospérité que bien des théâtres royaux envient au petit théâtre du boulevard du Temple. Mais, depuis près d'un an, les deux frères se sont retirés de cette entreprise, non toutefois sans lui laisser, à titre d'adieu, une pièce qui à elle seule a amené plus de 80,000 fr. dans la caisse de l'administration; nous voulons parler de *la Fille de l'Air,* dont le succès n'est pas encore épuisé au bout de *cent-quarante* représentations. Aujourd'hui, les frères Cogniard donnent tout leur temps à la littérature, et d'après les progrès qu'accuse chacun de leurs ouvrages, nous ne serions pas étonnés de voir briller bientôt au Théâtre-Français les jeunes auteurs qui ont modestement débuté aux Folies-Dramatiques.

Depuis longtemps, le public a reconnu beaucoup d'esprit aux frères Cogniard; mais les auteurs leurs confrères apprécient dans les deux frères une autre qualité non moins recommandable, c'est-à-dire beaucoup de conscience et de bonne foi littéraire, chose assez rare à une époque où l'on compte aussi dans la littérature des *Robert Macaire* et des *barons de Wormspire!*

L. H.

L'ABBÉ DE LAMENNAIS.

Lamennais (l'abbé Félicité de) est né à Saint-Malo, en 1782, dans la même rue où était né treize ans auparavant l'illustre auteur des *Martyrs*. La famille Lamennais appartenait à la haute bourgeoisie des négociants de Saint-Malo anoblis par lettres-patentes de Louis XIV, à l'occasion de la construction des remparts de Saint-Malo, pour laquelle les armateurs de la ville prêtèrent douze millions au monarque, et lui en firent don, lorsqu'il eut épuisé le trésor en luxe monumental et en guerres ruineuses. Aujourd'hui que M. de Lamennais s'est fait démocrate, nous le voyons signer sans la particule, et nous supprimons la particule au bas de son portrait.

Ses parents étaient d'honnêtes et assez riches négociants-armateurs, très-estimés dans la province, et une de ses sœurs s'est alliée à la famille du plus riche et en même temps du plus honorable des négociants-armateurs de Saint-Malo.

Parvenu à l'âge de l'adolescence précisément au moment où éclata la révolution française, Félicité de Lamennais, enfant mutin et obstiné, qui avait appris à lire et à écrire sans autre maître qu'une vieille gouvernante patiente et indulgente comme une mère (car son maître d'école n'avait pu rien obtenir de lui), resta dans la maison de son père au lieu d'aller se heurter, dans sa sauvage indépendance, contre les scolastiques exigences des professeurs et contre la règle, toujours à charge, d'une institution. Cette nécessité des circonstances fut pour le jeune Lamennais un bonheur dont il apprécia dès lors tout le prix. Aimant la solitude, fuyant le monde et peu communicatif avec le commun de ses camarades d'enfance, il dérobait quelques livres dans la bibliothèque, malheureusement bien pauvre, de son père, qui vivait de chiffres et passait la moitié de son temps à bord de ses navires ou dans les

entrepôts de ses cargaisons. Ayant perdu de très-bonne heure sa mère, femme d'une piété et d'un mérite éminents, il tomba aux mains d'un oncle athée, qui se chargea de suppléer ainsi M. de Lamennais, absorbé alors dans la liquidation de ses affaires, à la suite de pertes considérables. Le jeune Lamennais, souvent enfermé dans le cabinet de son oncle, y faisait des lectures sérieuses et soutenues. Il avait trouvé le moyen de puiser dans la collection des livres dangereux qu'on voulait lui soustraire, et il est peu d'auteurs qu'il n'ait lus et médités dès l'âge de douze à treize ans. Ce fut à cette époque qu'il apprit seul et sans maître le latin, en lisant tout d'abord Tacite et Horace, une traduction en regard et un dictionnaire à la main.

Toutes les lectures qu'il avait faites, fécondées encore par les conversations athées de son oncle, avaient exercé son intelligence sur un chaos philosophique dont son esprit actif et sa rare sagacité, autant que son caractère ardent et tranché, lui firent bientôt sentir la nécessité de se dégager, pour chercher, d'un point de vue quelconque, un horizon quelconque. Il est dans la nature des âmes fortes et élevées de secouer toujours l'indifférence et le doute et de tracer nettement leur sillon. Le jeune de Lamennais le sentit et le comprit de bonne heure.

Après deux ou trois années d'une existence assez éventée, dont il éprouvait le besoin pour ouvrir son cœur à la vie sociale, et où il faillit plus d'une fois se compromettre par ses petits airs méprisants, qui semblaient alors de la fatuité, et par ce ton tranchant et ces paroles âpres et cassantes qui ont fait le malheur de son existence, M. de Lamennais se replongea tout entier dans ses graves et sérieuses études. Avec ces travaux repris après un temps d'arrêt et quelque expérience de la vie et des hommes, il se sentit touché par la main de Dieu; la foi s'alluma vive et ardente en lui, et, animé encore par les conseils si tendres de son vertueux frère Jean-Marie, qui se destinait dès lors à l'état ecclésiastique, il fit, avec une piété touchante, sa première communion à l'âge de vingt-deux ans.

La fortune de son père se trouvant réduite à un très-mince revenu, il donna vers cet âge des leçons de mathématiques dans sa ville natale, en même temps qu'il préparait ses *Réflexions sur l'état de l'Église en France*, qui parurent en 1808, et fixèrent dès lors l'attention sur lui, la police impériale aidant. Peu de temps après, il se retira avec son frère dans leur domaine de La Chesnaie, entre Dinan et Rennes, et ils y firent ensemble le livre sur l'*Institution des évêques*, qui parut en 1812. Ce livre, curieux et précieux, est assez rare, et

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts.



10. Chez AUBERT gal Véro-Dodat. Imp. AUBERT & Cie

LAMENNAIS

serait très-recherché aujourd'hui, si l'on ne publiait les œuvres complètes de l'auteur.

L'esprit de l'ouvrage est complètement ultramontain : il tend à prouver, contre l'opinion des de Pradt, des Grégoire et du janséniste oratorien Tabaraud, que la nomination des évêques a été de tous temps et doit être toujours soumise en dernier ressort à la confirmation du pape.

Vers cette époque aussi, M. de Lamennais fit paraître sa traduction simple et naïve de *Louis de Blois*. Il avait alors trente-deux ans. Comme on peut le voir, il n'est pas de ceux dont le génie ne se manifeste qu'après l'adolescence ou au déclin de la première jeunesse.

En 1814, c'est-à-dire avec la restauration, Félicité de Lamennais vint, peu généreusement, il faut en convenir, donner son coup de pied au lion terrassé, en fulminant, il est vrai, contre le maintien de l'Université sur les bases détestables jetées par l'empereur, mais avec des récriminations envenimées et injustes contre l'*homme altéré de crimes*.

Au retour de l'empereur M. de Lamennais crut prudent d'émigrer et passa à Londres, avec une lettre de recommandation pour l'auteur de la vie des Justes (le vénérable abbé Carron), qui tenait près de là une pension pour les jeunes émigrés. Après avoir vainement tenté d'obtenir une misérable place de précepteur chez ladi Serningham, sœur de lord Stafford, qui lui trouva *des habits trop râpés et un air trop bête*, il revint chez l'abbé Carron, d'où il ne sortit que pour revenir avec lui en France après la seconde restauration. Entré au séminaire de Saint-Sulpice, il ne put y supporter la règle et revint avec l'abbé Carron au couvent des Feuillantines. L'année suivante (1816), il fut ordonné prêtre dans l'église de Dol, en Bretagne. De retour aux Feuillantines de Paris, il y termina son premier volume de *l'Essai sur l'Indifférence en matière de religion*, qui fut publié en 1817 et lui fit une réputation si éclatante. Cet ouvrage, son plus beau titre de gloire, était le complément de la première partie de cette existence orageuse, qui depuis a suivi une ligne si diamétralement opposée à ses prémisses. M. de Châteaubriand dans le *Génie du Christianisme* avait relevé pour les classes plus frivoles le piédestal du christianisme; M. de Lamennais l'a réhabilité pour tous les hommes sérieux et pour les philosophes. Mais il n'y a ramené qu'en sapant les bases factices du philosophisme..... Il serait trop long de faire ici l'appréciation raisonnée de ses ouvrages. Disons seulement que M. de Lamennais, qui avait été jusqu'en 1829 *ultramontain* et *absolutiste*, est aujourd'hui bien *plus que gallican* et *janséniste*,

car il a rompu tout lien de dépendance avec ses supérieurs ecclésiastiques et parle même souvent le langage des Calvinistes philosophes de Genève; bien plus que républicain et démocrate, car il n'est pas de tribun qui ait plus ardemment écrit pour le peuple, et il l'appelle incessamment et à haute voix à une régénération par des révolutions successives, au nom toutefois, disons-le aussi, d'une charité et d'une modération chrétiennes dont il a surtout fait montre dans son dernier ouvrage.

Pour arriver où il en est aujourd'hui, Lamennais après avoir publié, en 1824, la IIe partie de son *Essai sur l'Indifférence,* qui s'est vendu à plus de quarante mille exemplaires, a travaillé successivement au *Conservateur* avec MM. de Chateaubriand, de Bonald, Fiévée, de Villèle, Castelbajac, etc.; puis au *Drapeau Blanc,* puis au *Mémorial catholique,* puis enfin il a traversé les luttes de *l'Avenir,* journal catholique républicain; et, arrêté par le pape dans cette publication, il a écrit, il y a quatre ans, les *Paroles d'un croyant,* qui lui ont valu une fulminante, mais paternelle interdiction; puis les *Affaires de Rome, factum* incomplet, où l'ardente ambition déçue de l'homme et l'intolérance systématique du prêtre ont trop envenimé la plume de l'écrivain, qui jette en se retirant l'anathème à la cour de Rome et au catholicisme romain! *Le Livre du peuple,* venu ensuite, et publié à la fin de 1837, est le correctif nécessaire, mais le pâle reflet des *Paroles d'un croyant* et des *Affaires de Rome.* S'il est bien vrai que M. de Lamennais ait refusé de répondre, lors de son dernier voyage, aux interpellations du souverain pontife, et nous le tirons d'une source respectable, il serait curieux de voir une réponse aux *Affaires de Rome.* Quoi qu'il en soit, M. de Lamennais est, à nos yeux, dans la position la plus fausse. Mais d'un homme de cette portée il faut toujours attendre, comme une péroraison, les dernières paroles, pour le bien juger. Disons toutefois qu'il n'a pas réussi encore à gagner la confiance du peuple et des républicains, qu'il a perdu celle du clergé et des royalistes absolus ou constitutionnels. Il en a fait la triste expérience en voyant crouler le journal *le Monde,* dont il avait pris la rédaction en chef en 1837, et qui est mort au bout de quelques mois avec quelques centaines d'abonnés seulement, malgré les affiches et placards répandus à profusion de toutes parts.

M. R.

FROMENTAL HALÉVY.

Halévy (Jacques-Fromental) est né à Paris vers la fin de l'année 1800. De même que Meyer-Beer, Halévy est d'origine israélite, et son père, M. Élie Halévy, est l'un des *hébraïsans* les plus distingués de notre époque. Dès son enfance, Halévy fut destiné à la carrière musicale : sa famille, accédant à sa vocation qui se manifestait déjà, le plaça, fort jeune encore, au Conservatoire, et à l'âge de *treize ans* Halévy était déjà *répétiteur* dans l'une des classes de cet établissement. — On voit que rarement une vocation se révéla plus promptement, et il est à remarquer aussi que, contre la règle presque invariable, la famille du futur compositeur, au lieu de contrarier ses goûts, les seconda de tout son pouvoir, et l'avenir s'est chargé de justifier toutes les espérances que l'on avait conçues d'abord.

Halévy eut pour professeur dans la composition musicale le directeur actuel du Conservatoire, l'illustre Chérubini, qui a transmis à bon nombre d'élèves ses savantes traditions : les leçons du maître ne tardèrent pas à porter leur fruit, car, à peine âgé de dix-neuf ans, Halévy obtint le grand prix au concours, et partit pour Rome afin d'y perfectionner son éducation musicale.

Le jeune lauréat, à la suite de ce premier succès, travailla longtemps dans le silence et sans rien produire au grand jour; — de 1819 à 1827 près de huit années s'écoulèrent sans qu'Halévy se décidât à publier quelque chose. Enfin il fit son entrée dans le monde musical par la porte de l'Opéra-Comique et à l'aide de l'inévitable partition en un acte, suivant la coutume de tous les lauréats passés, présents et futurs : heureux encore ceux à qui le théâtre confie ce pauvre petit acte ! car ce n'est pas sans trembler que l'auteur des paroles remet le manuscrit au pauvre jeune compositeur bien inconnu, et le directeur a grand

soin de choisir un poëme qui n'entraîne aucun frais de mise en scène; car le directeur, qui est financier avant d'être artiste, calcule très-bien qu'une éducation dramatique est souvent ruineuse; rarement les coups d'essai sont des coups de maître! — En 1828, Halévy fit donc modestement son début par une petite pièce en un acte, ayant pour titre *l'Artisan.* Cette partition, sans faire une grande sensation dans le monde musical, obtint un succès fort raisonnable pour un débutant.

L'année suivante, eut lieu aux *Italiens* la première représentation de *Clari* : on se rappelle encore le succès qu'obtint cette pièce, dont le rôle principal était si admirablement rempli par madame Malibran; ce fut même plus qu'un succès, ce fut un double triomphe et pour la cantatrice et pour le jeune compositeur. — En 1829, la spirituelle musique du *Dilettante d'Avignon* attira longtemps la foule à la salle Ventadour, et les représentations de cet ouvrage ne furent suspendues que par suite de la fermeture du théâtre de l'Opéra-Comique, qui plus tard se transporta dans la salle des *Nouveautés*, place de la Bourse.

Bientôt après Halévy donna successivement au *Grand-Opéra* le ballet de *Manon Lescot,* et l'opéra-ballet de la *Tentation;* puis, à l'Opéra-Comique, la *Langue musicale,* et *Ludovic.* — La partition de ce dernier opéra avait été laissée inachevée par *Hérold*, et ce n'était pas sans une certaine frayeur qu'Halévy accepta la difficile mission de terminer l'ouvrage de ce grand musicien dont les arts pleurent encore la perte; mais Halévy justifia la confiance qu'on avait eue en son talent : dans les deux actes de *Ludovic* il est impossible de reconnaître les morceaux composés par *Hérold* et par *Halévy,* et c'est là un des plus beaux éloges que l'on puisse faire du talent de l'auteur de *Guido*.

L'année 1835 a marqué brillamment dans la carrière d'Halévy; car à la même époque *la Juive* et *l'Éclair* obtinrent ces deux brillants succès qui ont placé désormais Halévy au rang de nos plus célèbres compositeurs. — Enfin tout récemment encore *Guido et Ginevra* vient d'obtenir un succès au moins égal à celui de la *Juive.* — La première représentation de *Guido* est un événement musical qui restera longtemps gravé dans la mémoire des dilettanti : non-seulement on était impatient de savoir si l'auteur de la *Juive* se maintiendrait à la hauteur de cette belle partition, mais on désirait non moins vivement juger de l'effet qu'allait produire Duprez dans un rôle nouveau écrit spécialement pour lui. —L'acteur et le compositeur ont obtenu les mêmes applaudissements, et *Guido* va jouir de cette popularité déjà répandue dans toute l'Europe sur les mélodies de la *Muette,* de la *Juive,* de *Robert-le-Diable,* et des *Huguenots.*

Galerie de la Presse,
de la Littérature & des Beaux-Arts.



Chez AUBERT gal Vero-dodat — Imp AUBERT et Cie

F. HALÉVY.

FROMENTAL HALÉVY.

Halévy, élève de Chérubini, montre dans toutes ses partitions qu'il a su profiter des leçons de son savant professeur; car dans la musique d'Halévy c'est surtout la science qui domine, et quelques critiques lui font même un reproche de manquer de *mélodie* et d'inspiration. —Cependant il faut avouer que la charmante partition de l'*Éclair* n'est pas empreinte de ce défaut, et si l'orchestration est bien soignée, comme dans tous les ouvrages d'Halévy, le chant lui-même est bien loin d'être négligé et ne manque certes pas de mélodie. — Puis, d'ailleurs, c'est une espèce de tour de force musical que d'avoir fait un opéra en trois actes sans avoir employé la ressource des *Chœurs*.

La romance que l'on trouve dans *Guido et Ginevra* est aussi destinée à devenir célèbre, et le motif, d'une suavité remarquable, est ramené plusieurs fois et avec beaucoup de charmes dans tout le cours de l'opéra.

Les mêmes critiques font un grand reproche à Halévy de composer difficilement et de n'arriver à d'heureux résultats qu'à force de veilles et de travaux. — Ce reproche nous semble au moins singulier; car, comme l'a dit un autre grand critique, *le temps ne fait rien à l'affaire!* — D'ailleurs on se tromperait grandement si l'on s'imaginait que tous les airs *faciles* ont été faits *facilement*. — Adolphe Adam lui-même, dont la musique porte par excellence le cachet de la verve et de l'inspiration, se donne quelquefois bien de la peine pour écrire le morceau qui, grâce à sa mélodie, deviendra, en peu de jours, populaire dans toute la France; et, pour citer un exemple pris dans la littérature, nous rappellerons que rien ne mettait plus en colère le bon Andrieux que lorsqu'on lui faisait compliment sur ses jolis vers en lui disant qu'il avait dû les composer bien facilement, tant ils avaient de charme et de naturel. — Facilement! s'écriait Andrieux, facilement! mais vous ne savez donc pas que j'ai sué sang et eau pour faire ces vers-là, vous ne savez pas ce qu'ils me coûtent: facilement! on voit bien que vous n'êtes pas poëte!

La science musicale que l'on trouve dans les partitions d'Halévy est cause que cette musique n'est pas comprise par la masse du public dès les premières auditions : *la Juive* ne fut véritablement appréciée qu'après dix ou quinze représentations, et il est probable qu'il en sera de même de *Guido et Ginevra*. L'éducation musicale n'est pas encore assez avancée en France pour qu'il en soit autrement; il n'en est pas de même en Allemagne, où la musique sérieuse a de plus fervents admirateurs. — La dernière partition de Chérubini, *Ali-Baba*, ne fut que médiocrement comprise du public parisien, et cette froideur même fut cause que la pièce n'eut qu'un petit nombre de représentations, tandis qu'à

Berlin cette même partition obtint de suite le plus grand succès. — A l'Opéra-Comique, le *Duc de Guise* d'Onslow ne fut représenté qu'une douzaine de fois, tandis que de l'autre côté du Rhin cette pièce fournira probablement une longue carrière.

Halévy, qui depuis trois ans travaillait en silence, se propose cette année de renouveler le double succès qu'il obtint en 1835; car à peine *Guido* vient-il d'être applaudi, que déjà le compositeur a fait recevoir au théâtre de la place de la Bourse un opéra comique en trois actes, dont on parle déjà avec beaucoup d'éloges.

Halévy, après le succès de la *Juive*, reçut la décoration de la Légion-d'Honneur, et de plus il est membre de l'Institut et professeur de composition au Conservatoire. L. H.



ADOLPHE ADAM.

Adam (Adolphe), fils du célèbre professeur de piano de ce nom, est né à Paris, le 24 juillet 1804. Son père ne le destinait nullement à la musique qu'il n'étudia jamais sérieusement dans son enfance. Adolphe Adam fit ses études dans diverses pensions, puis enfin au Lycée Napoléon, où il obtint assez de succès jusqu'en quatrième; mais arrivé dans cette classe il se lia d'amitié avec *Eugène Sue,* devenu l'un de nos romanciers les plus à la mode, et cette intimité fut fatale aux progrès des deux écoliers, car il se manifesta chez eux une singulière passion, celle d'élever des *Cochons d'Inde!* Dès ce moment le grec et le latin furent très-négligés. Le père d'Adolphe Adam voyant l'inaptitude du jeune collégien pour les études sérieuses, consentit, sur la demande de son fils, à lui donner un maître de musique : la culture du latin et du grec, de la musique et des cochons d'Inde était très-difficile à mener de front; il fallait nécessairement que l'une de ces choses fût sacrifiée, et le sacrifice tomba sur le latin et le grec.

Adolphe Adam qui était externe au Lycée Bourbon, n'avait pas beaucoup de peine à se soustraire au peu de surveillance que l'on exerçait sur lui, et au lieu de se rendre au collége, il allait passer toutes ses journées chez une jeune grisette du quartier, qui devait trouver son locataire fort peu aimable, car il passait tout son temps à griffonner sur du papier réglé. — Ce fut de la sorte que le collégien fit sa seconde et sa rhétorique, et MM. Planche et Pierrot, professeurs au Lycée Bourbon, durent prendre pour le nom d'un être imaginaire, celui qu'ils voyaient inscrit comme appartenant à un de leurs élèves.

Après avoir ainsi étudié la musique pendant quelque temps, Adolphe Adam arriva à improviser assez facilement, et cela lui donna l'idée d'aller toucher de l'orgue dans plusieurs églises de Paris, où il exécutait des *fugues* brillantes de son invention au moment de l'offrande et de la sortie de la messe. — Sur l'entrefaite on vint à ouvrir une classe d'orgue au Conservatoire, et Adolphe Adam y fut envoyé par son père : mais ce nouveau genre d'étude contraria singulièrement l'élève qui jusqu'alors n'avait fait qu'improviser, et qui ne savait pas lire la musique; — et lorsqu'à son entrée dans la classe le professeur le plaça devant une fugue d'Haendel, il ne put pas en exécuter une note. Or il arriva

qu'à cette même époque, Halévy, qui était répétiteur de solfége au Conservatoire, vint prier Adam de faire sa classe pendant qu'il concourrait à l'Institut. Adam sans se faire prier accepta ces fonctions, et se mit à enseigner aux autres ce qu'il ne savait pas lui-même. — Son merveilleux instinct musical lui faisait deviner ce qui était écrit, et les élèves qu'il faisait solfier ne se doutaient guère que leur professeur n'était pas en état de déchiffrer quatre mesures.

Peu de temps après, Adam entra dans la classe de composition de Boïeldieu, et dès-lors le goût du travail s'empara entièrement de lui; il y eut une révolution complète dans son caractère, et ce ne fut pas seulement sur la musique que se portèrent ses travaux, il refit entièrement ses études, qu'avait si fort compromises cette malheureuse passion des *cochons d'Inde*. — Adolphe Adam se plaît à convenir qu'il doit tous ses succès à son illustre maître, qui le tira de l'ornière dans laquelle ne se traînent que trop souvent les élèves du Conservatoire.

Adolphe Adam concourut à l'Institut, mais il n'obtint qu'un deuxième second grand prix; l'amour-propre du maître fut plus froissé que celui de l'élève, et Boïeldieu ne voulut pas qu'il se représentât une seconde fois au concours. — Adolphe Adam, se consola assez facilement de ce petit échec, ce n'était pas Rome qui était le sujet de ses rêves de chaque nuit, c'était le théâtre! Mais quelle chance avait de parvenir au théâtre le pauvre petit musicien bien inconnu, quand les *Grands Prix* eux-mêmes ont tant de peine à obtenir un petit poëme en un acte?

Adolphe Adam, pour parvenir à ce théâtre but de tous ses désirs, se fit recevoir à l'orchestre du Gymnase pour y jouer du triangle et des timballes, sans appointements, uniquement pour se trouver dans un théâtre, et faire connaissance avec des gens de théâtre. — La persévérance du jeune triangle ne tarda pas à porter son fruit, et trois auteurs qui alors débutaient aussi, MM. Dupeuty, de Leuven et Langlé eurent confiance dans le talent du petit compositeur, et lui confièrent la musique *d'un Couplet*, qui devait être chanté par Bernard Léon dans un vaudeville intitulé *Pierre* et *Marie*. Ce fut là le début de l'auteur du *Chalet* et *du Postillon de Lonjumeau;* le vaudeville n'eut qu'un faible succès, mais ce petit morceau fut tellement remarqué que dès lors Adolphe Adam n'eut plus que l'embarras du choix pour composer des airs dans tous les vaudevilles qu'on lui apportait. — Du reste, par une bizarrerie assez singulière, le sujet de *Pierre* et *Marie,* ce début d'Adolphe Adam est absolument le même que celui du *Chalet*, qui douze ans plus tard devait obtenir un si grand succès. — Plusieurs de ces airs composés pour les vaudevilles

Galerie de la Presse,
de la Littérature & des Beaux-Arts



15. Chez AUBERT gal. Véro-dodat — Imp. AUBERT et Cie

ADOLPHE ADAM.

sont devenus populaires, tels sont ceux du *Hussard de Felsheim,* de *Caleb*, de *la Batelière,* de *M. Botte,* de *Guillaume Tell*, de *Valentine*, etc., etc.

Le premier auteur qui confia un poëme d'opéra comique au jeune compositeur, est M. de Saint-George, qui depuis s'est associé si souvent aux succès d'Adolphe Adam. Le titre de la pièce était *Pierre et Catherine*, et quoique le sujet fût assez sérieux, l'opéra n'en obtint pas moins cent représentations; — succès magnifique surtout pour un débutant. —Après cette pièce, vint *Danilowa,* qui n'obtint pas moins d'applaudissements, mais malheureusement la fermeture du théâtre en interrompit les représentations.

Adolphe Adam fit ensuite représenter, à peu de distance, *Trois jours en une heure*, *Joséphine, le Morceau d'ensemble,* et le *Grand prix,* toujours au théâtre de l'Opéra-Comique; puis les émeutes et le choléra ayant rendu le séjour de Paris peu favorable aux musiciens, Adolphe Adam alla en Angleterre où il fit jouer plusieurs ouvrages au théâtre de *Covent-Garden*, et au *Kings'Theatre;* le ballet de *Faust* obtint surtout un grand succès.

L'Opéra-Comique ayant transporté son domicile place de la Bourse, Adam revint en France et fit représenter l'opéra intitulé *le Proscrit :* la réussite ne répondit pas à l'attente du compositeur, et cependant aujourd'hui encore, même après les immenses succès du *Chalet* et du *Postillon*, Adam regarde *le Proscrit* comme son meilleur ouvrage, et c'est son opéra de prédilection. —Peut-être le public s'est-il trompé, ou peut-être aussi *Adolphe Adam* en agit-il envers son pauvre *Proscrit* comme les pères qui chérissent le plus tendrement, entre tous leurs enfants, celui qui est le plus débile et qui ne peut vivre pendant quelque temps qu'à force de tendresse et de soins.

Peu de mois après, Adolphe Adam donna un petit opéra qui obtint un succès fou. — C'était *une Bonne fortune,* qu'on a joué plus de cent fois, et dont les représentations ne furent interrompues que par la retraite de *Ferréol* qui y était d'un comique excellent. — La même année, on joua *le Chalet* dont la délicieuse musique est devenue populaire dans toute la France; — puis vinrent *Micheline,* la *Marquise,* la *Fille du Danube* (au grand opéra), et enfin le célèbre *Postillon de Lonjumeau* dont la vogue a égalé celle du *Pré aux clercs* et de la *Dame blanche.*

Depuis un an, Adolphe Adam n'a donné que le *Fidèle berger* dont le succès a été compromis à la première représentation par une cabale de confiseurs, mais dont la charmante partition a été depuis très-justement applaudie par le véritable public. — Adolphe Adam travaille en ce moment à une partition en

trois actes dont le principal rôle est destiné à madame Damoreau ; et nous espérons bien que cette pièce recommencera le succès du *Domino noir* qui a valu tant d'applaudissements à cette charmante cantatrice.

Adam, qui réussit surtout dans la musique légère et gracieuse, a prouvé que son talent savait se plier à tous les genres ; car il a composé aussi une messe en musique qui a été exécutée plusieurs fois à l'église Saint-Eustache, et qui a obtenu beaucoup de succès. — La partition de cette messe est gravée ainsi que tous les autres ouvrages de l'auteur.

On a souvent reproché à Adolphe Adam d'abuser de la prodigieuse facilité qu'il possède, et pourtant si Adam compose vite, ce n'est pas cependant aussi facilement qu'on le pense généralement. — Il a d'abord beaucoup de peine à se mettre en verve, et s'il compose beaucoup, c'est qu'une fois qu'il est inspiré il ne s'arrête plus dans son travail ; il reste alors à son piano nuit et jour : — quand il doit livrer un opéra important, il reste quelquefois trois ou quatre mois sans sortir de chez lui, et alors ses amis peuvent le croire mort ou à cent lieues de Paris.

On voit qu'Adam est bien corrigé aujourd'hui de sa paresse d'écolier, et pourtant il a encore conservé une des passions de son enfance, et, s'il ne se livre plus à l'éducation des *cochons d'Inde,* en revanche il raffole toujours des *chats*. — On trouve des pattes de lièvre attachées par une ficelle à tous les meubles du mobilier d'Adolphe Adam ; ce sont les objets d'amusements de *Panaga,* de *Tout-laid* et de leur nombreuse famille. — La chute qui a le plus affligé l'auteur du *Postillon de Lonjumeau* est celle qu'a faite un pauvre *Angora* qui par suite d'une affaire d'honneur était tombé du haut d'une gouttière dans la rue de Louvois. — Adolphe Adam en a gardé le lit pendant huit jours. — Une autre passion d'Adolphe Adam, quoiqu'il n'en convienne pas, c'est d'aimer *les lunettes*, et d'en avoir toujours sur le nez ; — du reste pour que ses lunettes ne lui gênent pas la vue, Adam a toujours grand soin de les placer tout-à-fait sur l'extrémité de son nez, et de la sorte il regarde par-dessus les verres.

Non moins spirituel écrivain qu'habile compositeur, Adolphe Adam a écrit plusieurs très-jolies *Nouvelles* dans différents journaux ; l'auteur devrait les réunir en un volume qui bien certainement obtiendrait beaucoup de succès.

Adam n'est pas encore de l'Institut, mais il est probable que sa nomination ne tardera pas longtemps ; le compositeur du *Chalet* et du *Postillon* doit nécessairement aller occuper le premier fauteuil qui deviendra vacant entre Auber et Halévy.

L. H.

PAUL DE KOCK.

Kock (Charles-Paul de) est né à Passy en 1796. —Paul de Kock, d'origine hollandaise, est le seul membre de sa famille qui soit né en France, et son frère, le général de Kock, est actuellement ministre de l'intérieur en Hollande. — Le public sans doute était loin de soupçonner l'origine néerlandaise du plus populaire, du plus gai de tous les romanciers français; car Paul de Kock n'a rien conservé du caractère flegmatique des Hollandais.

Fils d'un banquier, Paul de Kock fut destiné par sa famille à suivre aussi la carrière commerciale; et, à l'âge de quatorze ans, il entra en qualité de commis dans la maison de banque *Scherer et Finguerlin*, qui était jadis établie sur le boulevard des Italiens, et dans l'emplacement qu'occupe actuellement le *café de Paris*. — L'apprenti négociant resta dans cette maison jusqu'à l'âge de dix-neuf ans; mais les chiffres ne convenaient guère au jeune homme, qui s'arrêtait au milieu d'une addition pour rêver déjà aux plaisantes infortunes de M. Dupont ou aux aventures d'André le Savoyard. Agé à peine de dix-sept ans, Paul de Kock se mit à écrire son premier roman ayant pour titre *l'Enfant de ma femme*. — Ce roman, comme tous les ouvrages des débutants littéraires, fut imprimé aux frais du jeune auteur, qui avait fait bien des économies pour permettre à ce pauvre enfant de faire son apparition dans le monde; et encore son vêtement était-il des plus modestes; il était humblement enveloppé d'une couverture de papier commun, que le *satinage* ne rehaussait nullement.

Quoiqu'il ne manquât pas de comique dans ce premier roman, qui se rapprochait beaucoup de l'école de Pigault-Lebrun, alors fort en vogue, le succès pourtant ne fut pas très-productif; car l'auteur ne fit pas ses frais, et ne put pas trouver un libraire qui voulût se risquer à éditer un second roman ayant pour titre *Georgette*. — Voyant que les libraires étaient inabordables,

Paul de Kock se mit à composer des mélodrames pour le boulevard du Temple, et son premier ouvrage, représenté avec quelque succès, fut *Mme de Valnoir*, dont le sujet était tiré d'un roman de Ducray-Duminil.

Cinq années s'écoulèrent, pendant lesquelles la pauvre *Georgette* dormit au milieu de la poussière, au fond d'un vieux tiroir : de temps en temps pourtant le jeune auteur tirait le manuscrit de sa noire prison, et regardait son ouvrage avec des entrailles de père. — Un beau jour enfin, Paul de Kock résolut de tenter un dernier effort, et prenant *Georgette* sous son bras, il alla la présenter à M. Barba, libraire au Palais-Royal. — Barba, tout en faisant des compliments à l'auteur, se souciait peu d'éditer l'ouvrage du jeune auteur qui n'avait pas encore *un nom*, et l'adressa à un confrère, qui plus audacieux consentit à risquer les frais de l'édition. — Cette fois le succès de l'ouvrage fut complet : dès lors les rôles furent complétement intervertis, et ce furent les libraires qui se mirent à courir après Paul de Kock. — Il n'est pas nécessaire, je pense, de parler longuement des ouvrages de Paul de Kock, l'immense popularité qu'ont acquise ses œuvres nous dispensent de tout détail à ce sujet, car il n'est pas un de nos lecteurs qui ne connaisse comme nous la liste des ouvrages de ce fécond romancier. De tous les auteurs modernes, Paul de Kock est celui dont les romans se vendent à un plus grand nombre d'exemplaires, et, chose assez bizarre, le succès obtenu par ces romans est encore plus grand peut-être en Allemagne et en Angleterre qu'en France. — Les étrangers aiment par-dessus tout cette franche gaieté, qui règne dans toutes les pages de Paul de Kock, et l'esprit d'observation et les détails de mœurs parisiennes, que l'on rencontre dans ses romans, leur plaisent bien plus que toutes les longues dissertations psychologiques de nos autres romanciers à la mode. — Règle générale et sans exception, lorsqu'un Anglais apprend la langue française, le premier ouvrage qu'il lit est un roman de Paul de Kock. — On nous assure même que, lors d'un voyage en Italie, l'auteur de *M. Dupont* ayant été présenté au Pape, la seule question que lui ait faite le saint Père, en apprenant qu'il avait devant lui un voyageur français, est celle-ci : « Vous êtes Français, monsieur, ah ! très-bien ! avez-vous lu les romans de Paul de Kock?

Il est un reproche que l'on adresse souvent aux romans de Paul de Kock, c'est d'être d'une gaieté qui approche de la licence ; et pourtant cette gaieté qui effarouche quelques esprits rigides ou fort susceptibles est bien loin d'être aussi dangereuse pour les mœurs que plus d'un ouvrage où des principes bien autrement corrupteurs sont développés, ou plutôt déguisés avec un style bril-

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts.



14 chez AUBERT gal. vero dodat — Imp. AUBERT & Cie

PAUL DE KOCK.

lant; et nous sommes bien certain qu'*Antony*, par exemple, a causé plus de désordre dans la société que tous les romans de Paul de Kock réunis.

Les ouvrages de Paul de Kock, dont la lecture est si facile, sont aussi écrits le plus facilement du monde. Depuis longtemps l'auteur a passé un traité avec son libraire, d'après lequel il s'engage à livrer chaque année un roman en deux volumes in-8°; et Paul de Kock n'a pas encore été en retard une seule fois. Ce n'est pas faute de paresse cependant, car Paul de Kock est bien le romancier le plus flâneur qui existe au monde; et il n'est jamais plus heureux que, lorsqu'enveloppé de sa robe de chambre et coiffé de son bonnet grec, il peut rester une journée entière à la fenêtre de sa maison, située boulevard Saint-Martin ; et là, immobile comme un Turc qui fume sa pipe, il regarde passer, pendant douze heures de suite, les omnibus et les cabriolets, les bonnes d'enfants et les tourlourous, les marchands de coco et les actrices de l'Ambigu ! Puis un beau matin arrive de chez le libraire Barba un commis qui vient demander à l'auteur le roman de l'année ; et Paul de Kock, qui ne pensait pas plus au roman qu'à aller se jeter dans le canal Saint-Martin, prie le commis de revenir chercher le premier volume dans quinze jours. — Effectivement, au bout de la quinzaine douze chapitres sont déjà terminés ; Paul de Kock les a écrits au courant de la plume, sans savoir à la première page ce qu'il mettra à la seconde, ni à la seconde ce qu'il mettra à la troisième ; et il arrive ainsi à la fin de la main de papier blanc qui se trouvait sur sa table. — Voilà le premier volume terminé. — Au bout d'une autre quinzaine le second volume est achevé de la même façon, et voilà Paul de Kock parfaitement heureux, et parfaitement paresseux pour onze mois entiers! — On voit qu'il y a loin de Paul de Kock à M. de Balzac, qui rature la même phrase dix-sept fois : le chantre des grisettes a l'imagination autrement vive et fertile que le chantre des femmes de trente à cinquante ans !

Du reste, Paul de Kock, qui décrit si fidèlement et si spirituellement les mœurs du bourgeois de Paris, est lui-même un parfait bourgeois de Paris qui adore l'Ambigu et la Gaieté, le boulevard du Temple et le bois de Romainville. — Pendant l'hiver, Paul de Kock habite son logement du boulevard Saint-Martin, et, dès qu'arrive le printemps, il va se réfugier à Belleville où il s'imagine être à la campagne, et là, le grand bonheur du campagnard-citadin est d'aller à la chasse aux petits oiseaux, qu'il atteint quelquefois de son plomb meurtrier. — Les moineaux du bois de Romainville n'ont pas d'ennemi plus acharné que Paul de Kock, et quand les malheureuses victimes sont tombées du haut du

chêne ou du peuplier, le chasseur rentre au logis, et déposant le fusil, il change de profession et devient *empailleur*. — Paul de Kock s'est ainsi formé un cabinet d'histoire naturelle composé de toutes les volatilles des environs de Paris, et dans la partie des fauvettes et des moineaux francs, il pourrait tenir tête à Buffon lui-même !

Paul de Kock, dont la verve est loin d'être épuisée, a déjà écrit rien qu'en romans près de cent volumes in-12. — Voici les titres des principaux : — *Georgette, Frère Jacques, Mon voisin Raymond, M. Dupont, Sœur Anne, André le Savoyard, Jean, la Laitière de Montfermeil, la Maison blanche, Madeleine, Ni jamais, ni toujours, Un Tourlourou*, etc., etc. Outre ces nombreux romans, Paul de Kock a aussi composé un grand nombre de pièces de théâtre ; — il a même arrangé pour la scène la plupart de ses romans, et le public n'a pas oublié les beaux succès obtenus au VAUDEVILLE par *Un de plus, le Mari, la Femme et l'Amant*, et tout récemment encore par *le Tourlourou*. — Au PALAIS-ROYAL, Paul de Kock a donné *le Commis et la Grisette, le Bon Enfant*. — Aux FOLIES-DRAMATIQUES, *l'Agnès de Belleville* et *la Bouquetière des Champs-Élysées*. — Enfin Paul de Kock a aussi composé des opéras-comiques dont la plupart ont obtenu un grand nombre de représentations ; tels sont *le Philosophe en voyage, les Enfans de maître Pierre, une Nuit au château, les Infidèles* et *le Muletier*.

Paul de Kock doit incessamment livrer au libraire Barba son roman de 1838, mais nous n'en dirons pas le titre, attendu que l'auteur lui-même ne se doute probablement guère à l'heure qu'il est du sujet du roman qu'il va se mettre à écrire dans une quinzaine de jours, et qui sera terminé d'ici à six semaines, ce qui ne l'empêchera pas d'obtenir un aussi grand succès que les cent volumes précédents.

L. H.

MÉRY.

Méry (Joseph) est né à Marseille en 1802. Cette ville, qui pendant si longtemps livrée aux seules spéculations mercantiles semblait avoir perdu entièrement la teinte de son origine phocéenne, reprend aujourd'hui le rang que lui avaient assigné jadis ses fondateurs; et depuis le commencement de ce siècle, un grand nombre de nos littérateurs et de nos artistes les plus distingués ont vu le jour dans cette belle cité, dont les murs se baignent dans les flots de la Méditerranée. — Et parmi ces noms devenus célèbres, le nom de Méry n'est pas celui qui brille du moins vif éclat.

Méry passa toute sa jeunesse dans sa ville natale, et fut élevé au séminaire, comme presque tous les jeunes gens du Midi, et sans que sa famille le destinât à entrer dans les ordres. — A l'âge de quinze ans, Méry eut terminé ses études, et à sa sortie du séminaire il fit connaissance d'un autre jeune homme, ou plutôt d'un autre enfant, car il n'avait non plus que quinze ans; et dès ce moment commença une association poétique qui devait produire tant de travaux applaudis du public. — Bien qu'il soit difficile de séparer dans cette notice les deux noms de Barthélemy et Méry, qui sont restés si longtemps inséparables, nous allons cependant essayer de les isoler, puisque l'alliance littéraire qui les avait réunis est rompue depuis plusieurs années.

C'est en 1820 que Méry fit son début littéraire : jusqu'alors il avait bien confié le fruit de ses veilles à quelques amis discrets, mais ce fut alors seulement qu'il risqua ses travaux au grand jour de la publicité; et ce fut *le Phocéen*, journal dirigé par Alphonse Rabbe, qui reçut le premier les essais poétiques de l'auteur de *la Villéliade* et de *Napoléon en Égypte*.

En 1824 Méry se rendit à Paris, et publia, dès son arrivée, *l'Épître à Sidi Mahmoud*, qui fonda la haute satire de l'époque. — On se rappelle l'immense succès qu'obtint cette pièce qui sortait entièrement du genre bâtard mis à la

mode par la poésie du temps de l'Empire; et mettant à part tout ce que l'à-propos politique pouvait encore donner de piquant à cette satire, aujourd'hui que ces passions et ces haines si vivaces alors sont entièrement éteintes, on ne peut nier le beau talent littéraire dont se montre empreinte cette poésie chaude, colorée, méridionale. — Peu de temps après parut l'*Épître à M. de Villèle*, qui obtint six éditions.

Barthélemy s'étant aussi rendu à Paris vers cette époque, alors commença la célèbre association poétique qui pendant six années harcela le ministère. *Les Jésuites, Rome à Paris, le Congrès des ministres, la Soirée chez Peyronnet, la Censure, la Peyronnéide, la Corbiéréide*, et surtout la fameuse *Villéliade*, qui fut tirée à soixante mille exemplaires, obtinrent un succès qui n'avait eu aucun autre exemple dans toute l'histoire de la littérature.

Le ministère métis de M. de Martignac, ministère dont on ne pouvait dire ni bien ni mal, fit tomber des mains des poëtes les traits piquants qu'ils décochaient chaque jour; et dans cet interrègne de la satire, Méry et Barthélemy s'occupèrent d'un poëme national auquel ils avaient déjà longtemps rêvé en silence. L'empereur, qui, durant tout le temps de sa puissance, eut de si tristes poëtes pour célébrer sa gloire, trouva enfin deux chantres qui lui élevèrent un monument digne de lui; et, grâce à l'admirable poëme de *Napoléon en Égypte*, l'Achille français a aussi son *Iliade*.

Le Fils de l'Homme, Waterloo, et le chant de victoire intitulé *Insurrection*, et composé quelques heures après la victoire de juillet, sont les derniers ouvrages composés en communauté officielle par Barthélemy et Méry. Cependant Méry n'est pas resté complétement étranger à plusieurs travaux auxquels le nom seul de Barthélemy a été attaché. A l'époque où parurent les premiers numéros de la satire hebdomadaire intitulée *Némésis*, Méry était à Marseille; mais Barthélemy étant tombé malade, il revint en toute hâte pour l'aider dans une entreprise aussi fatigante, et qui exigeait tant de régularité dans la publication. Du reste, Méry, dans cette collaboration tout amicale, ne traitait que les sujets les plus littéraires, et il s'éloignait autant que possible de tout fiel politique. Pour donner une idée de la merveilleuse facilité que possède Méry pour la versification, il nous suffira de dire qu'un samedi Barthélemy l'ayant prévenu qu'une indisposition l'empêchait de faire la *Némésis* qui devait paraître le lendemain, Méry se mit au travail à six heures du soir au bureau même de l'imprimerie, et le lendemain matin à sept heures *Némésis* était distribuée dans tout Paris. Cette satire avait été imprimée à mesure que les

Galerie de la Presse.
de la Littérature et des Beaux-Arts.



15. Chez AUBERT gal. Véro-dodat.

Imp. AUBERT & Cie

MÉRY.

vers étaient dictés par l'improvisateur; et, loin de se ressentir de la hâte du travail, elle est une des plus belles de tout le recueil, et a pour titre : *le Palais-Royal en hiver*.

De 1830 à 1837 Méry a publié le *Bonnet vert,* roman qui a obtenu beaucoup de succès ; puis deux volumes ayant pour titre *Scènes de la vie italienne,* où sont rassemblés les principaux épisodes de ses voyages en Italie. Presque tous les souvenirs de ces voyages se rattachent à la famille de Napoléon. Le poëte qui avait célébré si dignement l'expédition en Égypte ne pouvait manquer de recevoir une flatteuse hospitalité chez tous les membres de la famille impériale, à Florence et à Rome ; et Méry, qui passa quatre mois entiers auprès de la mère de Napoléon, reçut les dernières confidences de cette illustre femme, qui, alors aveugle et paralytique, ne vivait plus que par le souvenir du passé, et ne semblait se ranimer qu'en parlant de son fils, de Napoléon ! Du reste, cette hospitalité intime accordée à Méry était une distinction d'autant plus grande que la reine-mère ne recevait pas même les visites des princes qui passaient à Rome. Elle vivait dans la solitude la plus absolue ; et Méry fut le seul voyageur pour qui ce rigoureux interdit fut levé. Lorsque cette noble femme mourut, Méry ne fut pas ingrat à sa mémoire ; et ce fut lui qui rédigea les articles nécrologiques qui furent publiés dans presque tous les journaux de Paris.

Il est un épisode du voyage à Florence que Méry n'a pas raconté dans son ouvrage, et pourtant ce fut un des plus beaux souvenirs de toute son existence. Au moment de partir de Florence, le prince de Montfort dit au voyageur qu'il s'estimerait heureux de lui rendre un jour quelque service, et qu'il pouvait lui demander tout ce qu'il voudrait, bien certain de l'obtenir. Méry demanda alors au prince une faveur qu'il avait jusque-là refusée à tout le monde, même à ses enfants, celle de tirer hors du fourreau l'épée que portait Napoléon à la bataille de Marengo, et qui, ayant été donnée au roi de Naples le soir même de cette célèbre journée, n'avait pas été tirée depuis ce moment. Le prince de Montfort ne rétracta pas sa parole, et Méry eut le bonheur de faire briller pour une seule fois au soleil de Florence la vaillante épée qui avait fait de l'Italie une province française.

Méry qui a écrit tant de vers et si vite et si bien, a cédé depuis quelques années à cette paresse qui est si souvent familière aux poëtes, et les nombreux amis de sa poésie si brillante pourraient lui demander compte des journées qu'il passe à jouer aux échecs avec MM. de Labourdonnais, de Jouy, et autres amateurs du club de la rue de Ménars. Méry est l'un des plus célèbres joueurs

d'échecs de tout Paris, et il a même fondé un journal intitulé *Palamède*, qui est destiné à tenir tous les amateurs du monde au courant des fameuses parties qui sont souvent engagées entre la France et l'Angleterre.

Cependant Méry ne reste pas entièrement inactif, et il consacre le temps que lui laisse l'intervalle de ses parties d'échecs, à écrire quelques vers d'une épopée à laquelle il travaille déjà depuis plusieurs années; ce long poëme a pour titre *Jeanne d'Arc*, et vengera dignement l'héroïne de Vaucouleurs des plaisanteries Voltairiennes. Nous craignons seulement que les batailles livrées par le joueur Méry sur l'échiquier ne viennent distraire encore bien longtemps le poëte Méry des batailles qu'il livre aux Anglais dans ses vers.

L. H.



EUGÈNE GUINOT.

Dans notre dernière livraison, en écrivant la biographie de Méry, le poëte marseillais, nous parlions du grand nombre de littérateurs et d'artistes qui, depuis le commencement de ce siècle, ont pris naissance à Marseille; et voici que le nom de cette même ville se retrouve encore sous notre plume, car Eugène Guinot est aussi né à Marseille, le 8 avril 1807.

Eugène Guinot, qui est aujourd'hui un de nos littérateurs dont le nom soit le plus en vogue auprès du public, est une preuve bien grande que la réputation ne se règle pas sur le nombre des volumes; car, depuis qu'il écrit, Eugène Guinot n'a publié qu'un seul petit volume; et encore est-ce à Marseille, lors de ses débuts littéraires. Les journaux, qui ont pris tant de développements depuis quelques années, ont seuls reçu les travaux de Guinot; et il est juste de dire que peu d'écrivains ont rédigé un aussi grand nombre de feuilletons spirituels, et même de feuilletons embrassant tous les genres, tels que nouvelles, critique littéraire, esquisses de mœurs et critique théâtrale. Depuis 1835, époque à laquelle Eugène Guinot a débuté dans la littérature parisienne, il ne s'est pas écoulé peut-être une seule semaine sans qu'il n'ait fait paraître deux ou trois feuilletons; et ces travaux si multipliés nous mettent même dans un grand embarras en ce moment, où nous sommes forcés d'écrire la notice biographique d'un homme qui, tout jeune encore, est occupé chaque jour à travailler pendant huit ou dix heures, et qui, pendant qu'il invente tant de caractères différents, et qu'il retrace tant d'intrigues, n'a pas pris le temps

d'être le héros d'une seule aventure tant soit peu romanesque pour son propre compte.

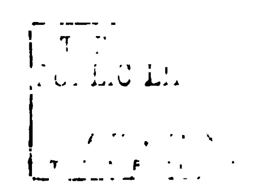
Du reste, il en est ainsi de la plupart des littérateurs. Le public se trompe étrangement lorsqu'il s'imagine que ces messieurs n'ont qu'à se souvenir pour retracer une foule d'événements extraordinaires; et on pourrait presque parier à coup sûr que l'auteur qui a écrit les mélodrames les plus noirs et les plus terribles est un homme du caractère le plus doux, le plus pacifique, et qui, tout en donnant de nombreux coups de poignard dans ses drames, ne pourrait saigner un innocent poulet sans tomber en faiblesse. Nous avons déjà eu occasion de mentionner le contraste qui existe dans le caractère des auteurs et le genre de leurs ouvrages : ainsi, nous avons déjà parlé de Dantan, qui est plus mélancolique qu'on ne le suppose; d'Arnal, qui n'est bouffon que de huit heures du soir à minuit; et de Paul de Kock, qui est le mari le plus rangé de tout son arrondissement, et qui peut-être a oublié depuis longtemps le chemin de l'île Saint-Denis, où il va faire manger tant de matelottes à tous les mauvais sujets de ses romans.

Eugène Guinot, dont toute la jeunesse s'est jusqu'à présent écoulée dans le travail et au milieu des livres, n'a eu jusqu'ici que l'existence la plus simple et la moins accidentée que l'on puisse imaginer, et nous aurons tout dit lorsque nous aurons appris au public qu'il a fait ses études au collége Sainte-Barbe, cette pépinière d'où sont sortis tant de vaudevillistes et de journalistes; et qu'après avoir fait son droit à Paris et à Aix, il a débuté dans la littérature par quelques feuilletons insérés dans le *Sémaphore de Marseille*. Mais la publicité d'un journal de province étant toujours fort restreinte, les véritables débuts d'Eugène Guinot doivent dater seulement de 1835, époque à laquelle il se rendit à Paris, et publia dans la *Revue de Paris* un article intitulé *la Rente viagère*. Cet article, qui fournit le sujet de plusieurs vaudevilles joués avec succès, révéla de suite le talent d'Eugène Guinot; et, à partir de ce moment, ses articles furent très-recherchés dans différentes feuilles politiques et littéraires. C'est surtout à la *Revue de Paris* et au *Courrier français* que Guinot a donné le plus grand nombre d'articles; et à la *Revue de Paris* il signa plusieurs de ses nouvelles du pseudonyme de Paul Vermond. En même temps qu'Eugène Guinot écrivait au *Courrier français* le feuilleton hebdomadaire de critique littéraire et le feuilleton de mœurs parisiennes paraissant le dimanche; il rédigeait encore le feuilleton théâtral du *Messager*, sans compter les nombreux articles qu'il donnait au *Ver-Vert*. On voit que si, dans le court espace de trois années,

Revue de la Mode,
de la Littérature et des Beaux-Arts.



EUGÈNE GUINOT



EUGÈNE GUINOT.

Eugène Guinot s'est fait un beau nom littéraire, du moins sa plume n'est pas demeurée oisive un seul jour, et on doit avouer que ce n'est pas une facile besogne que de montrer ainsi de l'esprit chaque jour et à heure fixe, et il faut que l'imagination ait bien des ressources pour suffire à tant de travaux multipliés.

Depuis quelques mois, Eugène Guinot a cédé le feuilleton dramatique du *Messager* à un autre Marseillais d'esprit, M. Taxile Delord, pour écrire au *Siècle* le feuilleton hebdomadaire qui a pour titre *revue de Paris;* et cette fois Eugène Guinot-Paul Vermond a pris un troisième nom qui a sympathisé de suite avec les abonnés quasi-républicains du *Siècle;* et c'est Pierre Durand qui a emprunté à Eugène Guinot la plume qui donne des détails spirituels sur tous ces petits événements qui, dans le courant de la semaine, défraient la conversation de tous les salons de Paris.

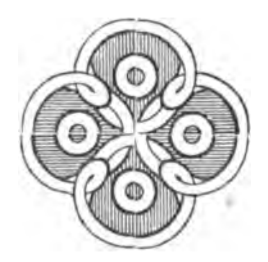
Le public n'a pas oublié sans doute la série d'articles publiés dans le *Ver-Vert* sous le titre de la *Vie anecdotique du prince de Talleyrand;* ces révélations piquantes sont dues à Eugène Guinot qui avait fait la rencontre du prince de Talleyrand à Marseille en 1829, et le rédacteur est parvenu à les connaître, à l'aide de circonstances toutes particulières. On ne peut donc douter de leur entière véracité, à moins que M. de Talleyrand, cette fois, n'ait encore mis en pratique son axiome favori, à savoir : — que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

Eugène Guinot, dont les nombreux articles ont plus d'une fois fourni des sujets de vaudevilles, s'est pourtant décidé à exploiter aussi une nouvelle qu'il avait publiée dans la *Revue de Paris*; et *Suzanne,* la spirituelle muette, nous est apparue au théâtre du Palais-Royal sous les trais malins et gracieux de Mlle Déjazet. — Le vaudeville de *Suzanne* est une des plus jolies pièces du répertoire du Palais-Royal, et ce succès engagera sans doute Eugène Guinot à se piller toujours lui-même : de la sorte il y aura tout bénéfice pour lui et pour le public. Du reste, ce sera le meilleur moyen d'empêcher que les vaudevillistes qui ont l'habitude de vivre des idées des autres, ne mettent encore en pièce les nouvelles des auteurs qui prennent la peine d'inventer des sujets. — Ainsi comme *Suzanne* avait fourni le sujet de trois vaudevilles, Eugène Guinot a failli ne pas pouvoir faire jouer sa propre pièce, parce que d'autres auteurs avaient exploité son sujet avant lui; — et actuellement, pour une autre pièce tirée d'une nouvelle qu'il a donnée au *Courrier français,* il se trouve encore dans la même situation, le sujet a été pris par quatre vaudevillistes. — Aussi maintenant Eugène Guinot ne publie plus de nouvelles pouvant être exploitées

à la scène, qu'après en avoir fait lui-même son vaudeville; c'est du reste le parti que prennent la plupart des feuilletonistes et des romanciers, qui se sont lassés d'avoir des idées pour les autres.

Malgré toute notre bonne volonté, nous n'avons pu recueillir aucune anecdote particulière sur Eugène Guinot, qui, bien qu'il vive comme tout le monde, bien qu'il ne porte ni chevelure extraordinaire, ni chapeau fantastique, ni bottes incroyables, ni vêtements sans pareils, n'en prouve pas moins tous les matins qu'il est un homme de beaucoup d'esprit, et un de nos journalistes les plus distingués.

L. H.



HENRI BERTINI.

Il est des familles auxquelles semble attaché le privilége du talent, comme l'est à d'autres celui du nom et de la fortune. Celle de Bertini l'a depuis longtemps obtenu dans le monde musical.

Le père de Bertini, sorti d'une de ces excellentes écoles de musique qui multipliaient autrefois les conservatoires en France, est connu par différentes œuvres de musique religieuse, dont on a gardé le souvenir, bien qu'elles n'aient jamais été gravées. Le premier professeur de Henri Bertini fut son frère, qui lui-même était élève de Clementi. Aussi dans son enseignement fraternel lui transmit-il ces traditions pures et classiques qui distinguent aujourd'hui le talent de Bertini. Ses heureuses dispositions secondèrent singulièrement les soins que lui donnait son frère aîné. A douze ans le jeune Henri parcourait déjà la Hollande avec son père, pour se faire entendre dans des concerts, où son talent excitait une vive admiration : encouragé par ce succès, son père le conduisit successivement en Belgique et en Allemagne, où il ne fut pas moins bien accueilli. Ces applaudissements, loin de ralentir les études du jeune Bertini, ne firent qu'augmenter son ardeur; il travailla sous la direction de son père, pour compléter un talent qui lui promettait un si bel avenir; et ses voyages, en lui permettant de juger les différentes écoles de piano, servirent merveilleusement ses désirs. C'est seulement à son retour à Paris qu'il s'occupa de composition d'une manière spéciale. Toutes les qualités qu'il avait montrées jusque-là se développèrent encore dans ces nouvelles études : il y apporta le goût, la conscience qu'il mettait à son exécution; il comprit qu'il fallait également une base solide à son talent de

compositeur; et ce n'est qu'après une étude approfondie des ressources de l'harmonie qu'il publia ses premières œuvres. Après avoir ainsi complété par des travaux sérieux son heureuse organisation musicale, Bertini se décida enfin à venir demander à Paris une place parmi les artistes. Il avait depuis quelques années perdu son père, le compagnon de ses tournées musicales, et cette existence nomade, où il était si souvent isolé, lui déplaisait. Après un dernier voyage en Angleterre et en Écosse, il revint enfin à Paris en 1821, décidé à s'y fixer; il avait alors vingt-trois ans, et son talent était complétement développé. Mais ce ne fut cependant pas sans de nombreuses difficultés que Bertini obtint la place qu'il méritait. Exempt de charlatanisme, son talent de pianiste aussi bien que de compositeur avait besoin d'une appréciation grave, et ne pouvait appeler un succès de vogue, brillant mais fugitif, que le jeune artiste d'ailleurs estimait peu.

Bertini désirait un résultat moins incertain, et pour cela il ne manquait heureusement ni de courage ni de persévérance. Le nombre d'abord restreint de ses admirateurs s'augmenta chaque jour; son nom devint familier au public, et dès lors on suivit avec intérêt ses progrès, et ces publications successives qui établissaient sa réputation d'une manière solide. Le talent de Bertini révèle tout d'abord l'excellente méthode qui dirigea ses premiers pas dans la carrière musicale. Comme exécutant, il a un style large, il chante avec expression, et dit avec une extrême précision et une justesse parfaite les traits les plus difficiles. Sans dédaigner le brillant d'exécution que demande le piano, il recherche avant tout l'harmonie de l'ensemble. Ce procédé, qui, s'il n'est pas le plus attrayant pour la masse du public, est le plus sûr pour les amateurs véritables, convient surtout à la musique sérieuse, dont Bertini est un habile interprète. Ces solides qualités, qui sont les seules bases de l'enseignement, ont mis au premier rang Bertini comme professeur. Il a dans ses ouvrages donné de nombreux et excellents modèles de cette méthode, dont il tempère d'ailleurs la sévérité avec un goût parfait. Ce que nous avons dit de son exécution s'applique également à ses compositions. Il a adopté une forme grave, dont les mélodies et les accompagnements sont distribués avec une grande entente musicale, et dont l'harmonie est constamment pleine autant que facile. Le caractère sérieux dont il a marqué toute sa musique fait regretter que Bertini ne mette pas à profit cette profonde expérience de compositeur et son heureuse imagination, pour écrire un ouvrage de dimensions plus vastes que ceux qu'ils nous a déjà donnés. A peine âgé de quarante ans, Bertini a produit

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts.



16. chez AUBERT gal. véro-dodat. Imp. AUBERT et Cie

HENRY BERTINI.



de nombreux ouvrages, qui sont presque tous remarquables. Nous citerons surtout ses différentes suites d'études, dont la forme classique n'exclut pas le charme. Ce sont les meilleurs éléments que de nos jours on ait donnés pour l'enseignement du piano, et les élèves qui aspirent à un talent sérieux durent les étudier longuement.

Nous rappellerons encore ses trios pour piano, violon et violoncelle, une suite de setxuors que les artistes estiment à l'égal des meilleures productions de ce genre; un nonetto; morceaux qui ont été édités successivement à Paris, à Leipsick, à Bruxelles et à Vienne. Voilà quels sont les titres de la réputation de M. Bertini, et ils ont une valeur incontestable; aussi aimons-nous à le citer comme une de nos célébrités musicales les plus honorables.

Voici en quels termes un de nos meilleurs recueils musicaux, la *France Musicale,* a rendu compte de la dernière composition de Bertini, qui, au gré de ses nombreux admirateurs, ne se fait entendre que trop rarement dans les concerts publics.

« Henri Bertini s'est fait entendre dimanche dernier dans la seconde matinée des frères Tilman. Il a exécuté son sextuor en *mi* mineur, qui a été interrompu à diverses reprises par les acclamations du public; succès d'autant plus flatteur pour le compositeur et pour les exécutants, qu'un auditoire sévère est rarement entraîné à de pareilles manifestations. La première partie du sextuor offre une belle mélodie traitée avec les plus larges développements; le scherzo est vif et original comme un scherzo de Beethoven; le final est vigoureusement travaillé en style fugué. L'exécution a été parfaite.

» Henri Bertini produit un effet merveilleux par cela même qu'il ne sacrifie jamais rien à l'effet. Si un trait rapide, éblouissant, se présente naturellement, il ne le laisse point échapper; mais il ne le cherche pas. Il suit constamment son idée musicale; il la développe avec une fécondité inépuisable; l'exécution est pour lui un moyen et non un but; et c'est de ce principe même qu'il tire toute la puissance de son jeu plein de fougue et d'énergie.

» De tous nos grands pianistes, Henri Bertini est celui qui écrit le mieux la musique d'ensemble. Pour peu qu'on ait l'oreille exercée, on s'aperçoit de prime abord qu'il y a unité dans ses compositions, que tout y a été produit d'un seul jet. Dans ses beaux sextuors et dans son magnifique nonetto, il n'y a pas une mesure de remplissage. Toutes les parties sont obligées; toutes concourent nécessairement à l'effet général. »

Henri Bertini trouve toutes ses inspirations musicales dans les voyages qu'il

fait chaque année : c'est surtout vers la *grande Chartreuse*, au pied des Alpes, qu'il dirige souvent ses pas, et ses compositions se ressentent des impressions qu'il puise dans la contemplation de cette nature sauvage.

Bertini est né à Londres le 28 octobre 1798, pendant un court séjour que son père fit alors en Angleterre. Mais il ne faut pas oublier que son frère Auguste Bertini et que son père sont Français, et que nous pouvons revendiquer cette illustration musicale, dans un art qui prend chaque jour un nouveau développement en France.

L. M.



MADAME ANCELOT.

Nous étant adressé à madame Ancelot pour obtenir quelques renseignements sur ses débuts littéraires, nous avons reçu de cet auteur si distingué la lettre suivante, que nous nous empressons de reproduire. Nous sommes bien certain que nos lecteurs nous sauront bon gré de ne pas avoir défloré cette lettre spirituelle qui sera lue avec mille fois plus d'intérêt et de plaisir qu'une notice biographique écrite par toute autre plume.

Lundi 23 avril 1838.

« Je veux tenir ma promesse, monsieur, et ce n'est pas sans difficulté : parler de soi est toujours un plaisir, mais c'est peut-être seulement quand on le fait sans y penser. De notre temps il arrive aussi quelquefois que l'on crie soi-même à la renommée un nom qu'elle ne veut pas apprendre, et cela réussit à produire ce bruit qu'on prend pour la gloire ; mais les esprits timides comme le mien ont une grande peur de ce bruit-là.

» Je ne sais vraiment pas comment, avec le caractère timide que le ciel m'a donné, il est arrivé que j'aie pu faire dans ma vie des choses qui sont très-téméraires. J'ai mis des tableaux à l'exposition de peinture, il y a quelques années. et j'ai fait jouer quatre comédies au Théâtre-Français, tout cela avec mon nom. La bienveillance m'a toujours accueillie, et j'ai eu du bonheur partout ; mais du bonheur dont j'ai toujours eu plus de reconnaissance que d'orgueil, car je l'attribue plus à l'indulgence des autres qu'à mon mérite à moi.

» Il y a six ou sept ans, quand M. Ancelot se mit à faire des ouvrages pour des théâtres secondaires, je commençai à m'amuser à arranger avec lui quelques petites pièces : je travaillai bientôt à des pièces plus importantes, et j'en fis quelques-unes moi seule; mais, comme je ne cherchais que le plaisir d'exprimer mes idées, je craignais beaucoup de voir mon nom livré à la publicité, et je mettais autant de soin à le cacher qu'on en prend d'ordinaire ici pour le mettre en évidence. Depuis, cela est devenu impossible, et je n'ai eu qu'à me louer de la bonté qui a protégé un nom de femme; la presse ne m'a pas été hostile, et des hommes d'un grand talent m'ont été favorables; vous venez encore, monsieur, me montrer un intérêt plein de bienveillance; vous voyez que j'ai du bonheur.

» Je voudrais donc, pour vous satisfaire, vous donner quelques renseignements, vous dire des choses intéressantes sur moi; mais quand je regarde dans le passé, je ne trouve rien qui vaille la peine d'être dit. La vie des femmes est tout intérieure, et la mienne a été plus retirée que celle d'aucune autre; je n'ai vu le monde que comme un spectacle, et sans que ses vanités, ses agitations et ses idées aient pénétré dans mes impressions : ma vie n'est qu'une suite de pensées ou d'affections. Élevée à Dijon, où je suis née et où ma famille est ancienne et considérée, ma mère m'amena à douze ans achever mon éducation à Paris. J'ai étudié la peinture, parce que mon goût m'y portait : à l'âge de quinze ans, je peignais quelquefois sept ou huit heures par jour, composant de petits tableaux de genre; sachant de l'art tout ce qui ne s'apprend pas, mais ignorant beaucoup de ce que les maîtres enseignent. Depuis, j'ai écrit de même, par goût, par passion; mais toujours sans projet, sans calcul, aimant les lettres et les arts comme j'aime mes amis, pour eux-mêmes, pour le plaisir de m'en occuper et sans en rien attendre; aussi je n'ai jamais éprouvé de mécomptes, ni jamais ressenti d'envie contre personne. Ce que j'ai fait en peinture et en littérature m'a rendue plus indulgente pour les ouvrages des autres, plus enthousiaste de leurs talents, plus sympathique à leurs succès.

» Je m'aperçois encore, monsieur, que je vous parle seulement de ce qui est tout intérieur en moi, et je voudrais bien pourtant dire autre chose.

» Mais rien ne se présente à mon esprit; mon enfance s'est passée auprès de ma mère, ma jeunesse près de mon mari, et j'espère que ma vieillesse se passera près de lui et de ma fille : c'est la vie de toutes les femmes heureuses. La mienne se simplifie encore par la manière de passer mon temps : je ne puis supporter l'idée d'un voyage; la petite retraite, où j'ai eu eu l'honneur de vous

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts.



17. Chez AUBERT Gal. Vero Dodat — Imp. AUBERT & Cie

MADAME ANCELOT

recevoir, ma maisonnette de la rue de Joubert, renferme une bibliothèque de six mille volumes et des fleurs que je cultive avec soin; quelques amis, chers à mon cœur et dont l'esprit m'amuse, viennent m'y chercher; tout cela, monsieur, compose pour moi le seul bonheur que je désire. Sans doute les esprits *excentriques* de notre époque, qui voient le talent échevelé et le génie en désordre, prendront bien en pitié cette existence qu'ils trouveront *prosaïque*, mais que voulez-vous, je suis d'un pays où *Buffon* n'écrivait qu'après avoir mis des manchettes de dentelle, un habit brodé et une perruque artistement poudrée, et où *Bossuet* vivait comme tout le monde, tout en parlant mieux que personne! Je crois que si la vie paisible ne donne pas le génie, elle ne l'ôte pas non plus.

» Voilà, monsieur, le titre et l'époque des quatre comédies que j'ai fait paraître au Théâtre-Français depuis trois ans, et qu'on y joue encore :

» *Un Mariage raisonnable*, comédie en un acte, représentée le 4 novembre 1835.

» *Marie, ou Trois Époques*, comédie en trois actes, représentée le 11 octobre 1836.

» *Le Château de ma nièce*, comédie en un acte, représentée le 8 août 1837.

» *Isabelle, ou Deux Jours d'expérience*, comédie en trois actes, représentée le 14 mars 1838.

» C'est, monsieur, tout ce qu'il y a de singulier dans ma vie, car cela n'est arrivé à aucune autre femme, et pourtant n'a pas excité la malveillance des hommes.

» C'est peut-être qu'à notre époque, la possibilité se présentant pour tous les hommes de prendre part aux grands intérêts de la politique, ils sont plus disposés à encourager de faibles mains à tracer les petites observations de mœurs dont vivent les ouvrages littéraires, et plus insouciants des succès qui les suivent. Du reste, les femmes ne sont guère maltraitées que par les hommes médiocres, et trouvent toujours un appui dans les hommes supérieurs.

» Voici, monsieur, une bien longue lettre; faites-en tout ce que vous jugerez convenable, et croyez à tous mes sentiments d'estime et de considération.

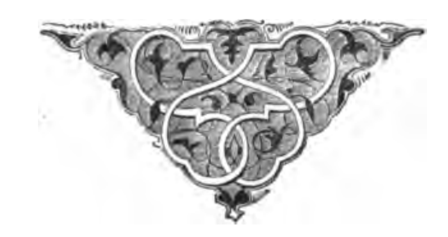
» VIRGINIE ANCELOT. »

Nous n'avons que bien peu de mots à ajouter à cette lettre, dans laquelle madame Ancelot nous a retracé, avec sa grâce habituelle, toute sa vie littéraire; il est une chose cependant que la modestie de l'auteur lui a fait passer sous silence,

mais qui est bien présente à la mémoire du public; nous voulons parler des beaux et légitimes succès qui ont accueilli toutes les productions de l'auteur de *Marie*. — Les pièces de madame Ancelot réunissent au plus haut degré les mérites que l'on rencontre d'ordinaire dans tous les ouvrages dus à des plumes féminines, c'est-à-dire beaucoup de finesse et d'esprit; et l'accueil flatteur que *Marie* et les autres pièces du même auteur ont reçu dans toutes les villes de province où elles ont été représentées prouve bien que le succès de ces charmantes comédies n'était pas dû seulement au talent si parfait de mademoiselle Mars. Cependant si tout récemment *Isabelle* n'a pas obtenu un aussi grand succès que *Marie*, c'est que malheureusement le principal rôle avait été confié au talent si contestable et si contesté de mademoiselle Plessis, qui chaque jour semble prendre à tâche de démentir les espérances données par des débuts vantés outre mesure.

Madame Ancelot ne cite, comme lui appartenant en propre, que les quatre comédies représentées au Théâtre-Français, et pourtant ses véritables débuts littéraires, sans la collaboration de son mari, remontent à un très-joli vaudeville représenté, il y a trois ou quatre ans, au théâtre de la rue de Chartres sous le titre de : *Reine, Cardinal et Page*. La pièce fut jouée sous le nom de M. Ancelot; mais des indiscrets de coulisses trahirent le secret de la comédie, et c'est à partir de cette époque que madame Ancelot surmonta sa frayeur et consentit à laisser paraître son nom sur l'affiche : depuis lors, les applaudissements du public ont dû dissiper entièrement les craintes du trop timide auteur.

L. H.



LERMINIER.

Lerminier (Jean-Louis-Eugène) est né à Paris, le 29 mars 1805, d'une très-honorable famille bourgeoise de Picardie. C'est à Strasbourg, notre ville allemande de France, qu'il passa une partie de son enfance, apprenant et parlant l'allemand comme une autre langue nationale, et se préparant ainsi, sans le savoir, ni le prévoir, à se mettre plus tard en rapport avec la science, la philosophie, la littérature, le mouvement intellectuel d'Outre-Rhin. Nous verrons que Lerminier a précisément publié un livre qui porte ce titre : *Au-delà du Rhin*.

Lerminier quitta Strasbourg, en regardant une dernière fois la flèche immense de sa cathédrale, qui est comme le phare de l'Allemagne, cette patrie de l'intelligence et de l'instinct philosophique, et revint à Paris faire *ses humanités* au collége Louis-le-Grand et au collége Bourbon; puis ses études de droit, sous les doctes professeurs de la Faculté. En 1827, Lerminier fut reçu docteur, et composa pour le doctorat une thèse de droit romain qui est un véritable et excellent livre sur la *Possession*. Dans cette thèse très-développée le *jeune Allemand* de Strasbourg exposait largement, et avec un remarquable esprit de critique, les doctrines de l'illustre Savigny de Berlin sur ce point si capital des lois romaines : *De possessione*. Cette dissertation eut un grand succès en Allemagne. Le futur professeur de l'*Histoire des législations comparées* perçait déjà dans ces pages de haute et sévère analyse.

Les nations rivales, l'Allemagne surtout, la patrie adoptive de M. Lerminier, parlent toujours et à tout propos, avec une sorte de dédain, de la frivolité de l'esprit et du génie français. Ce n'est pas là de la médisance; c'est de la calomnie. S'il est souvent frivole et léger, comme une nouvelle ou un conte philosophique, ce n'est pas à dire apparemment que l'esprit français soit incapable d'études fortes et sérieuses. Pour réfuter avec éclat cette calomnie trop accréditée, nous n'aurions seulement qu'à mettre en compte, pour notre temps, les travaux historiques des Thierry, des Guizot, des Ballanche, les travaux scientifiques des Cuvier, des Dulong, des Gay-Lussac, des Arago, et les travaux philosophiques des Lamennais, des Cousin, des Reynaud, des Jouffroy, enfin de M. Lerminier lui-même. — Dès sa thèse, Lerminier prit la voie sérieuse et s'engagea courageusement à travers les sentiers difficiles et escarpés de la science; depuis vous pouvez vous convaincre qu'il ne s'est point écarté de la route choisie.

LERMINIER.

Reçu docteur, Lerminier, en 1828, ouvrit un cours libre et gratuit aux portes mêmes de l'École de droit. La jeunesse studieuse de cette époque répondit à son appel et se rendit avec empressement aux leçons d'un condisciple qui ne craignait pas de s'instituer son professeur. Poser les principes philosophiques du droit, tracer le mouvement général de la jurisprudence européenne depuis le XIIe siècle, faire connaître, pour la première fois en France, l'esprit et la série des travaux allemands qui, depuis soixante ans, renouvelaient la jurisprudence, telles furent les hautes et graves questions abordées et traitées avec franchise par Lerminier; tels furent l'objet et le but de ses libres conférences; tels enfin furent ses préludes au cours d'histoire des législations comparées. Cet enseignement bénévole fut pour lui comme le marche-pied pour monter à la chaire si importante du Collége de France. Et maintenant encore, sous les voûtes de ces vastes salles remplies d'auditeurs empressés, le professeur titulaire, le collègue des Ampère, des Letronne, des Rossi, des Michelet ne se rappelle pas sans charme et sans émotion les premiers applaudissements qui, dans son enceinte étroite et retirée, saluèrent les premières improvisations du jeune docteur professant librement et sans autre mission que le désir d'instruire et l'instinct de sa vocation!

Vers la même époque, suivant toujours les mêmes études, Lerminier exposa, dans des articles insérés dans la *Revue française*, les deux histoires du droit, qui se partageaient l'attention des jurisconsultes allemands: — l'histoire du droit romain au moyen âge, par M. de Savigny, — l'histoire du droit de succession, par M. Gans.

En 1829, Lerminier publia les résultats de son premier enseignement dans un ouvrage intitulé : *Introduction générale à l'histoire du Droit*, 1 vol. Ce travail est une revue historique dont le fonds scientifique appartient principalement à la théorie et aux doctrines du kantisme, puisque maintenant Kant, kantisme et kantistes nous avons. Dans l'hiver de 1829 à 1830 le jeune professeur continua son enseignement libre et exposa l'histoire du droit romain pendant les trois cents premières années de la République; tâche immense et dans son ensemble et dans ses détails. Son auditoire bénévole ne l'abandonna pas.

Arriva la révolution de 1830 : cet événement tout chaud, tout fumant d'ivresse et de victoire, tout coloré d'illusions d'avenir et de régénération, parla vivement, comme une date glorieuse dans la vie d'un peuple, à l'imagination et à l'âme de Lerminier. Pensant qu'une révolution sociale c'est la philosophie jusque-là spéculative et prêcheuse qui se met à l'œuvre et qui résume ses rêves

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts.



19. Chez Aubert gal. Vero Dodat. Imp. AUBERT & Cie

F. LHERMINIER

et ses spéculations par de grandes réalités de réforme et d'intérêt public, Lerminier crut qu'il fallait travailler à mettre les théories politiques et philosophiques de niveau et d'accord avec les faits, avec les événements accomplis. C'est alors qu'il se réunit un instant, et avec une ardeur peut-être inconsidérée, à l'école saint-simonienne. Comme de nobles intelligences et des esprits éclairés d'ailleurs, comme Michel Chevalier, P. Leroux, Émile Péreire, Stéphane Flachat, Barrault et autres, le grave professeur de l'histoire et de l'étude du droit partagea quelque temps les illusions et les erreurs du saint-simonisme, — rêve éclatant de la philosophie moderne et de l'économie sociale, — mirage fantastique dont l'aspect lointain et vaporeux désaltérait au moins un instant les sens fatigués des tristes et douloureuses réalités de l'époque.

Dans le travail de cette école, dans la recherche audacieuse et large de tous les faits de l'histoire du genre humain pour en déduire une *forme sociale*, on s'efforça vainement d'unir et de concilier deux voies qui se présentaient aux investigateurs, la voie d'autorité et de foi, la voie de liberté et de raison. Du jour où il y eut duel dans le sein de la nouvelle église, les deux camps se séparèrent, et les hommes qui ne voulaient pas rompre avec la liberté et la raison, ni arriver, par la voie rapide des chemins de fer et par les extases apostoliques de M. Michel Chevalier, à un mépris du sens commun et de la liberté humaine, inouï même aux temps les plus barbares, ceux-là s'en allèrent chacun de leur côté. — Pour lui, Lerminier s'en alla en Italie oublier et Saint-Simon et les saints-simoniens, et se distraire des rêves vaporeux de l'avenir par les imposants souvenirs du passé!

Au retour, en mars 1831, Lerminier fut nommé professeur d'*Histoire générale et philosophique des législations comparées* au Collége de France. Cette chaire nouvelle et fort importante n'était pas une création isolée, une création spontanée et capricieuse; le gouvernement, au contraire, fonda en même temps, pour favoriser le développement des hautes études et des études sociales en particulier, une chaire d'*Économie politique* pour le savant J.-B. Say, et une chaire d'*Archéologie* pour l'illustre Champollion.

Le nouveau professeur d'*Histoire des législations comparées* ouvrit son cours et débuta. Ce fut de l'enthousiasme à ses débuts. On faisait queue au Collége de France pour ses premières leçons, comme depuis aux premières représentations de Duprez à l'Opéra. C'est encore aujourd'hui un des cours les plus assidûment suivis, et c'est en effet moins un cours spécial de *législation comparée,* qu'un cours d'histoire, de philosophie et de science sociale. Puis souvent, par

un habile tour d'esprit et une heureuse et vive transition, le professeur rattache le passé au présent qui nous absorbe tous, et revient à l'histoire contemporaine en suivant le flot rapide des temps et des événements. Enfin Lerminier improvise; — ce que ne font pas, et pour cause, je vous prie de le croire, tous nos savants professeurs de Sorbonne et du Collége de France, — Lerminier improvise, et même, à notre avis, un des grands mérites de Lerminier comme improvisateur, c'est de ne pas trop faire abus du verre d'eau sucrée, dernière ressource et fade consolation de l'orateur embourbé!

Nous n'avons point à examiner ni à juger, dans cette rapide notice biographique, la science, ni la doctrine et la méthode de Lerminier, ni la valeur de ses idées sociales, ni ses tendances, ni ses travaux philosophiques : nous dirons seulement que toute l'histoire intellectuelle du professeur des *législations comparées* indique un homme grave qui, jeune encore et plein de verve, a beaucoup lu, beaucoup étudié, beaucoup écrit, avec ferme et constante volonté de progrès et de perfectionnement social, et que nul écrivain de notre temps ne possède, à un aussi éminent degré peut-être, cette rapide intelligence des grandes lignes du tracé général des époques historiques. — Le vent souffle aujourd'hui du côté de l'histoire; Lerminier oriente sa voile philosophique au vent!

Lerminier, comme chacun sait, est un des principaux et des plus actifs collaborateurs de cet excellent *magazine* français, la *Revue des Deux-Mondes*. Tout récemment encore sa haute et vive polémique avec George Sand vient de faire bruit et sensation, et d'avoir du retentissement dans le monde des intelligences.

Lerminier a voyagé successivement en Italie, en Angleterre, en Allemagne, pour rechercher et recueillir toutes les plantes exotiques de l'herbier philosophique de ces nations intellectuelles. Indépendamment de ses *Lettres philosophiques à un Berlinois*, de son livre *Au-delà du Rhin*, d'*Un fragment de son Cours de Droit International* et de ses *Études d'histoire et de philosophie*, les ouvrages principaux de Lerminier sont : une *Introduction générale à l'histoire du Droit*, déjà mentionnée; une *Philosophie du Droit;* et enfin l'*Influence de la philosophie du dix-huitième siècle sur la législation et la sociabilité du dix-neuvième*. — Ce dernier ouvrage est véritablement son œuvre, son monument historique et philosophique, en attendant l'avenir.

A. D.

EUGÈNE SCRIBE.

Scribe (Auguste-Eugène) est né à Paris le 24 décembre 1791. — On chercherait vainement dans toute l'histoire du théâtre un second exemple de la fécondité dramatique offerte de nos jours par Eugène Scribe. — Lope de Vega et Calderon, que l'on compare souvent à notre célèbre vaudevilliste pour l'énorme quantité de pièces qu'ils ont produites, dans le courant de leur existence dramatique, sont cependant bien loin d'en approcher ; car le plus fécond de ces deux auteurs espagnols n'a composé que trois cents ouvrages, chiffre déjà fort honnête, tandis qu'Eugène Scribe, qui est encore dans toute la force de son talent, compte déjà près de *trois cent cinquante* opéras, drames, comédies, ballets, opéras-comiques ou vaudevilles ; et presque toutes ces pièces ont obtenu de fort beaux succès, sinon même les plus beaux succès de l'époque. La comparaison entre Calderon et Eugène Scribe tourne encore bien plus à l'avantage de l'auteur français, si l'on songe qu'un grand nombre des pièces de Calderon ne sont que des *imbroglios,* c'est-à-dire des sortes de canevas sur lesquels les acteurs brodaient eux-mêmes, selon leur fantaisie, et suivant un usage qui s'est transmis jusqu'au théâtre de la comédie italienne établi à Paris il y a une centaine d'années ; tandis que les acteurs actuels du Gymnase ou du Théâtre-Français improvisent fort peu leurs rôles, et fort heureusement pour le public, se contentent de répéter fidèlement les phrases écrites par l'auteur.

Eugène Scribe, né d'une famille commerçante, a fait toutes ses études au collége Sainte-Barbe, et il obtint de beaux succès universitaires, car il remporta plusieurs prix aux concours généraux des quatre colléges de Paris. — A l'âge de quinze ans, Eugène Scribe perdit son père et sa mère, qui ne lui laissèrent qu'un très-modique patrimoine, dont une partie fut employée quelques années plus tard à l'achat d'un remplaçant : car en 1810 les remplaçants coûtaient fort cher. — Le jeune orphelin eut pour tuteur un des avocats les plus distingués du barreau de Paris, M. Bonnet, défenseur du général Moreau, et ce tuteur voulait faire suivre à son pupille la même carrière ; mais Eugène Scribe, qui avait déjà la vocation théâtrale, ne s'occupait que médiocrement

de son cours de Droit, et griffonnait des couplets pendant que M. Delvincourt tâchait de lui enseigner le Code civil.

A peine âgé de vingt ans, Scribe parvint à faire recevoir une pièce au Vaudeville, alors dirigé par le vieux père Barré. — Ce premier ouvrage, fait en collaboration avec Germain Delavigne, avait pour titre les *Dervis;* et l'auteur qui devait s'illustrer plus tard par tant de succès, débuta par *une chute.* — Aux malheureux *Dervis* succédèrent cinq autres vaudevilles, dont la chance ne fut guère plus heureuse. — Un autre auteur que Scribe se serait découragé peut-être; mais lui redoubla de zèle, de travail; et de même que les Prussiens et les Russes, qui apprenaient à faire la guerre en se faisant battre par les grenadiers de Napoléon, Eugène Scribe, à force de se faire battre par le public, apprit aussi comment on pouvait remporter les victoires; et, une fois maître de ce précieux secret, il a su le garder et en faire bon usage.

De 1811 à 1816, Eugène Scribe fit son apprentissage dramatique. Enfin en 1816, l'élève fut déclaré passé maître, et cette même année il compta plusieurs grands succès, parmi lesquels nous citerons *le Comte Ory, une Nuit de la garde nationale* et *le Nouveau Pourceaugnac.*

En 1820, le théâtre du Gymnase, qui venait de passer sous la direction de M. Delestre Poirson, s'attacha presque exclusivement Eugène Scribe; et pendant quinze ans, la prospérité inouïe de ce théâtre ne fut due qu'à cette longue série d'ouvrages qui, joués cent fois au boulevard Bonne-Nouvelle, allaient ensuite alimenter les répertoires de tous les théâtres de province. Cette époque n'est pas assez éloignée pour qu'il soit nécessaire de rappeler les titres de tous ces charmants vaudevilles où brillaient Gonthier, Ferville et Léontine Fay. Le seul répertoire du théâtre du Gymnase, ou plutôt du Théâtre de Madame, car alors il portait ce nom, s'élève à plus de cent vaudevilles, parmi lesquels il nous suffira de citer *le Mariage de raison, la Marraine, les Malheurs d'un amant heureux, le Diplomate, la Seconde Année,* véritables chefs-d'œuvre de genre, et que les apprentis vaudevillistes doivent étudier, comme les apprentis tragiques doivent étudier *le Cid* et *Athalie.*

La fortune d'Eugène Scribe s'est heureusement ressentie de son talent; et Voltaire, qui sut se faire un si beau revenu de sa plume, ne gagnait pas autant d'argent que le célèbre vaudevilliste de notre époque. A son talent dramatique Eugène Scribe joint aussi le talent d'être fort bon calculateur; et, comme il tient ses livres parfaitement en ordre, je veux parler de son *Grand-Livre,* il pourrait supputer par livres, sous et deniers, ce que lui a valu tel

vaudeville ou tel opéra. Un procès qui a eu lieu dernièrement entre deux libraires qui avaient édité des ouvrages de Scribe a fait connaître quel avait été le prix de vente de quelques-uns des manuscrits de cet auteur. Cette révélation est assez curieuse, en ce qu'elle nous offre la progression du talent et des succès obtenus par Scribe.

En 1812, l'une des premières pièces de l'auteur fut achetée par le libraire Barba 100 francs, payables non pas en *francs*, mais en *livres;* ce qui fut bien différent pour Scribe, qui aurait bien préféré quelques écus à des exemplaires de tragédies du temps de l'empire ou de *la Cuisinière bourgeoise*, ouvrages édités de préférence par M. Barba, qui demeure à côté de chez Chevet. — En 1816, *l'École du village* fut payée 150 *francs; — le Comte Ory* fut vendu 400 fr. — En 1818, la *Visite à Bedlam,* 400 fr. — En 1822, *Valérie* fut payée 5,000 fr. — En 1833, *Bertrand et Raton*, se vendit 4,500 fr. Et cette même année 1833, les droits d'auteur d'Eugène Scribe s'élevèrent à la somme de *cent quarante-huit mille francs!*

Du reste, ce n'est pas à lui seul que l'esprit calculateur d'Eugène Scribe a profité; car c'est à cet auteur que l'on doit la création de l'Association des auteurs dramatiques, qui ne se borne pas à protéger les auteurs contre les exigences et le mauvais vouloir des directeurs; mais qui encore, grâce à une caisse de secours, soulage chaque année un grand nombre de familles malheureuses. Les veuves et les enfants des auteurs dramatiques trouvent là une aumône qui n'a rien que d'honorable, et même plus d'un auteur dont l'âge ou les maladies ont paralysé les travaux trouve maintenant auprès de ses confrères plus heureux des soins et des secours; et de nos jours du moins les auteurs dramatiques n'auront plus pour dernier asile un lit de l'Hôtel-Dieu. Cette fraternelle association, due tout entière aux soins d'Eugène Scribe, n'est pas le seul acte de bienfaisance de cet auteur, qui emploie dignement sa grande fortune, et qui a déjà secouru bien de nobles indigences; car malheureusement la prévoyance pour l'avenir n'est pas la qualité la plus commune chez les auteurs ou les artistes; et pour eux avec la vieillesse arrive trop souvent la misère.

Il nous serait impossible de donner la liste exacte des ouvrages d'Eugène Scribe, car pour cela il nous faudrait quarante pages au lieu de quatre; nous nous contenterons seulement de citer les principaux succès obtenus par cet auteur dans les théâtres royaux.

A l'Opéra. — *Le Comte Ory, le Philtre, la Muette, Robert-le-Diable, la Juive, les Huguenots, Guido et Ginevra,* etc., etc.

EUGÈNE SCRIBE.

Aux Français. — *Valérie, une Passion secrète, le Mariage d'argent, Bertrand et Raton, la Camaraderie*, etc., etc.

A l'Opéra-Comique. — *La Fiancée, la Dame blanche, Fra Diavolo, le Chalet, l'Ambassadrice, le Domino noir*, etc., etc.

Tant de succès et une si grande fortune ne pouvaient manquer de valoir à Eugène Scribe bien des jalousies et bien des critiques; et les critiques surtout ne lui ont pas fait défaut. Parmi les reproches plus ou moins justes adressés à l'auteur, il en est un que nous tenons à relever, parce que le fait est de toute fausseté. Nous voulons parler de cette accusation banale qui cherche à faire croire au public que Scribe ne travaille pas à tous les ouvrages qu'il signe, et qu'il exploite les jeunes auteurs en mettant son nom en tête de leurs ouvrages. Or les *jeunes auteurs* avec lesquels Scribe travaille uniquement ont une cinquantaine d'années, et sont assez connus eux-mêmes pour ne pas se laisser exploiter. Bien plus, tous les ouvrages signés par Eugène Scribe portent le même cachet de style et d'esprit, et sont bien évidemment écrits par la même plume. Enfin, pour ne citer qu'un seul hommage rendu au travail constant d'Eugène Scribe, il nous suffira de rapporter l'anecdote suivante qui, pour être encore inédite, n'en est pas moins parfaitement authentique.

A un dîner où se trouvaient un certain nombre d'auteurs dramatiques, la conversation vint à tomber sur Scribe et sur sa collaboration à différents ouvrages. Quelqu un des convives, qui n'avait jamais travaillé avec cet auteur, ayant paru mettre en doute sa collaboration bien active, l'un de nos vaudevillistes les plus distingués et les plus estimés sous tous les rapports, M. Carmouche, se leva et dit: « Messieurs, j'ai eu l'honneur de faire onze vaudevilles avec M. Scribe; ces pièces ont toutes obtenu beaucoup de succès; eh bien! je déclare que dans ces onze vaudevilles il n'y a pas un mot de moi. »

Quant au talent d'Eugène Scribe, personne ne le met en doute; et l'éloge suivant, venu d'une bouche qu'on ne suspectera pas de partialité, en dit assez: nous voulons parler de Jules Janin, qui n'a pas ménagé les pièces de Scribe, dans son feuilleton si spirituel et si sévère.

L'hiver dernier, Jules Janin donna un bal où se trouvèrent réunis tout ce que Paris compte d'illustrations dans les lettres ou dans les arts; Scribe seul, qui gardait rancune de plus d'un feuilleton des *Débats*, ne se rendit pas à ce bal; et Jules Janin, à qui on en fit la remarque, répondit: « Si M. Scribe avait voulu me faire l'honneur de venir chez moi, quoique nous soyons au mois de janvier, j'aurais été le recevoir nu-tête au milieu de ma cour. » L. H.

VICTOR HUGO.

Un jour, en feuilletant le registre 4 du livre héraldique de d'Hosier, je fus arrêté par le nom d'Hugo écrit en tête d'un chapitre ; je voulus savoir combien d'ancêtres notre grand poëte avait illustrés, et je remontai jusqu'au quinzième siècle, à Georges Hugo, capitaine dans les troupes de René, duc de Lorraine, et qui reçut des lettres de noblesse avec de fort belles armes *d'azur au chef d'argent, chargé de deux merlettes de sable*. Le *chef*, pièce des plus honorables, et les *merlettes* surtout, attestent de hauts services rendus à la Lorraine ; les lettres de noblesse disent que Georges Hugo s'était distingué *par les pays et les guerres*. Ainsi, le premier Hugo qui se soit mis en relief, dans notre histoire, était de la même trempe que le brave général Hugo, le père de Victor. J'ai trouvé aussi avec un grand plaisir, dans la même généalogie, Charles-Louis Hugo, évêque et prince de Bâle, qui fut savant comme un bénédictin, et publia plusieurs ouvrages écrits dans ce beau latin que possédaient si bien les gens d'église de ce temps. Il me semble que c'est à ces influences traditionnelles de famille que Victor Hugo doit la nature primitive de son talent : il est entré dans la poésie avec un superbe amour des choses féodales, le visage tourné vers le passé plutôt que vers l'avenir : ce n'est qu'en se mêlant au monde par ses devoirs de famille et de citoyen, et ses relations d'amitié, qu'il s'est fait homme du siècle présent ; mais il n'en est pas moins resté, par excellence, le poëte des vieilles gloires, des grandes armoiries historiques, des saints monuments du moyen âge marqués par l'épée ou par la croix.

Ce n'est point la biographie de Victor Hugo que nous essayons de tracer ici ; l'espace nous manquerait pour une vie de travail déjà si pleine, et pour-

tant si courte. Nous nous bornerons à quelques mots. Victor Hugo est né à Besançon en 1803; il a fait de bonnes études comme tout le monde; ce n'est point le collége qui nous l'a donné grand poëte : un heureux hasard de naissance l'a mieux servi. Enfant, comme il le dit lui-même, il a parcouru l'*Europe avant la vie*. A l'âge des ineffaçables impressions, il a voyagé avec nos camps impériaux à travers les Apennins et les Sierras; à l'âge où l'on entend si bien, il a recueilli de puissantes harmonies sur ces deux péninsules qui étreignent d'amour la Méditerranée, comme deux bras. L'enfant du nord s'initiait ainsi aux mystères du midi; le poëte recevait une double organisation; la Péri et la fée lui dictaient des vers, et lui demandaient un égal amour.

Victor Hugo doit la part la plus éminemment classique de son talent à cette précoce révélation d'une forte et chaude nature, mère d'Horace et de Virgile. Pour moi, je regarde Victor Hugo, dans ses odes antiques, comme le seul poëte qui ait pu nous consoler de la mort d'André Chénier. Tous deux ont été de vrais classiques; ils ont deviné la lettre et l'esprit des anciennes littératures. Pour bien comprendre les détails infinis de style et d'expression dont se compose l'œuvre de Virgile ou de Théocrite, il ne suffit pas d'avoir fait une bonne rhétorique et de se connaître en rimes ou en dactyles, il faut avoir reçu de bonne heure toutes les confidences que le ciel natal a faites aux poëtes latins et grecs. Le meilleur latiniste de Copenhague expliquera très bien une églogue de Virgile, et n'en comprendra pas la moitié.

Ce fut par une poésie très classique de forme que Victor Hugo révéla son talent : il avait seize ou dix-sept ans alors. Jamais poëte de cet âge ne fit un pareil début. Qu'elle soit bénie Clémence Isaure de Toulouse qui nous annonça qu'un poëte était né! L'ode *Moïse sur le Nil* fut couronnée aux jeux floraux, et certes cette fois une académie ne fit pas erreur. J'ai souvent récité à des dissidents ce chant sur Moïse, en taisant le nom du poëte : on a toujours admiré. Au reste, il en est ainsi pour une foule de poésies de Victor Hugo. Les dissidents admirent toujours celle qu'on vient de leur réciter, mais ils critiquent l'autre; on récite l'autre, et ils se résignent à admirer encore. Cela n'aurait pas de fin avec des gens comme nous qui savons les odes de Victor Hugo par cœur, et qui ne les avons pas apprises pour le plaisir de nous ennuyer.

Victor Hugo ne se doutait guère qu'il tirait son horoscope en écrivant son *Moïse sur le Nil*. Le poëte se lançait sur un fleuve plein d'orages; mais l'enfant

Galerie de la Presse,
de la Littérature & des Beaux-Arts



20 chez AUBERT gal véro dodat

Imp. AUBERT & Cie

VICTOR HUGO.

détournait ses yeux du Nil, et ne voyait que les Pyramides. Alors commença une vie littéraire si tourmentée, qu'elle prit le caractère d'un apostolat. La gloire du poëte croissait avec la vivacité de la lutte. L'attaque fut opiniâtre ; la défense toujours calme et digne. Vers la même époque, à peu près, un autre novateur de génie faillit succomber sous les coups d'une critique immodérée. On disait alors de Rossini, dans les articles influents, qu'il *ne serait jamais qu'un élégant discoureur en musique*. Heureusement Rossini et Victor Hugo ne se sont pas retirés devant la critique : l'un a fait depuis, pour nous, cinq ou six chefs-d'œuvre lyriques ; l'autre a fait *Notre-Dame de Paris*, cette grande épopée nationale, et il a enrichi la scène française des plus belles œuvres qu'on ait écrites depuis Corneille. A trente-cinq ans, Victor Hugo a publié vingt-cinq volumes, dont chaque page est un trésor d'idées ; il est superflu de donner ici la nomenclature de ces ouvrages ; les admirateurs, les jeunes gens, les amis les connaissent à fond ; les autres en connaissent le titre. Il nous suffira de dire que jamais écrivain n'a réussi plus admirablement, à un égal degré, dans une foule de genres opposés : odes, ballades, romans, drames, tragédies, vers et prose ; sujets frivoles, graves, badins, gracieux, simples ou élevés, Victor Hugo a tout abordé, avec une merveilleuse souplesse d'esprit, de génie, de style, d'inspiration. Maintenant, parlons un peu de l'homme ; car l'écrivain est assez connu.

Victor Hugo a déjà beaucoup produit sans doute ; il eût bien plus fait encore si les ennuis d'une lutte incessante, les dégoûts qui arrivent, par intervalles, au cœur le plus ferme, les incidents prosaïques d'une vie de défense, lui eussent laissé plus de loisirs. Il faut ajouter à cela les obligations qu'il s'est imposées, et qui livrent ses journées aux autres, et rarement à lui. Victor Hugo reçoit plus de visites qu'un ministre ; tout jeune littérateur, arrivant de province, va frapper à la porte du poëte, et il est reçu. On ne peut se faire une idée de la bonté simple avec laquelle Victor Hugo écoute et conseille ces jeunes gens ; jamais, dans ses heures les moins oisives, il ne leur témoigne de l'impatience ; c'est comme un devoir sacré pour lui de tout accueillir et de tout écouter, parce qu'il peut fonder, avec une parole de bienveillance, l'avenir d'un homme de talent. Le jeune écrivain postulant ne sort du salon du maître que plein de joie et d'enthousiasme ; c'est que Victor Hugo est un modèle de politesse exquise, et de belles manières : personne ne parle mieux que lui ; on peut écrire tout ce qu'il dit et l'imprimer, ce sera toujours un admirable chapitre ; sa conversation est une dépense prodigieuse d'idées neuves, d'esprit

et de bon sens ; on l'écoute comme si un beau livre vous parlait ; et, quand on le quitte, on sent qu'il vous manque quelque chose qui vous rendait joyeux.

L'appartement que Victor Hugo habite est meublé avec le goût original et la délicieuse fantaisie d'un grand poëte : dès qu'on y entre tout vous invite à n'en plus sortir. Il y a des salles tendues de hautes tapisseries féodales, comme dans les manoirs du quinzième siècle, ou dans un décor d'*Angelo*. On y trouve des banquettes et des stalles de monastère, des prie-Dieu, des dressoirs, des bahuts artistement ciselés. Le salon où le poëte reçoit, et qui est toujours retentissant de la joie d'une belle et charmante famille, se rapproche, par les ornements, du goût moderne ; il y règne toujours cependant un superbe dédain de la symétrie et du commun. Les croisées du balcon s'ouvrent sur la place Royale, où la grande et poétique époque de Louis XIII est encore écrite en lignes rouges sur tous les murs. Victor Hugo se complaît dans ce tableau extérieur ; et il s'est fait, de son autorité privée, le protecteur de cette place, prêt à la défendre contre le vandalisme, les alignements, le badigeonnage et les progrès du bon goût. Ces jours derniers, le conseil municipal avait décrété l'enlèvement de la grille séculaire de la place Royale ; on devait la remplacer par une grille moderne, les fonds étaient votés. Victor Hugo s'est opposé à cet embellissement ; il a plaidé pour la grille de Louis XIII, et il a gagné encore ce procès. On ne conçoit pas qu'au milieu des préoccupations de sa vie littéraire ce grand poëte puisse trouver du loisir pour tant d'affaires qui sont en dehors de ses intérêts réels. Allez chez Victor Hugo, vous croyez le trouver travaillant à son pupitre ; il cause avec un étranger qui vient lui exposer l'état de ruine de quelque monument historique, et le recommander à sa protection ; il fait assaut de science avec l'habile artiste qui a ressuscité le secret de peindre sur vitraux ; dans sa maison, vous le rencontrerez toujours chez les autres, jamais chez lui. Ainsi la lutte extérieure n'a pas troublé sa sérénité domestique ; rien n'a pu aigrir cet heureux naturel, ce mélange de génie et de haute raison.

MÉRY.

MARIE TAGLIONI.

Taglioni (Marie) est née à Stockolm, le 23 avril 1809. Son père est Italien; sa mère, Suédoise. Ce nom est célèbre sur les théâtres de l'Italie, plusieurs artistes le portent avec honneur; mais il doit sa plus brillante illustration à la danseuse européenne qui a détrôné l'antique Terpsichore à l'Opéra de Paris, et qui pendant dix ans a reçu tant de fleurs et d'encens sur son piédestal de nuages. Marie Taglioni débuta, le 23 juillet 1827, à notre Opéra, dans le *Sicilien*. Elle arrivait de Vienne et de Stuttgard, où les reines et les belles princesses avaient réjoui son enfance par des dons et des sourires, comme dans les contes de fées. Elle ne fit, cette fois, qu'une apparition au milieu de nous, et reparut à l'Opéra le 30 avril 1828, dans les *Bayadères*. Ses débuts furent des triomphes inouïs jusqu'alors; cette révélation d'une danse nouvelle fut saluée avec enthousiasme comme un événement; la danse s'était élevée, avec mademoiselle Taglioni, à la sainteté d'un art; le métier et la routine disparurent devant tant d'inspiration, tant de grâce naturelle et inattendue : ce fut une révolution complète autour de la grande artiste; la chorégraphie se *taglionisa;* mais la jeune reine de l'art resta inimitable; elle donna ses leçons et garda son secret.

Dans cette magnifique association du drame lyrique et de la danse, qui a porté si haut la gloire de l'opéra français, mademoiselle Taglioni a inspiré aux maîtres de l'orchestre les plus ravissantes notes qui aient éclaté sous les pieds d'une danseuse. Rossini, Meyer-Beer, Auber, Adam, écrivirent alors ces délicieux ballets qui avaient trouvé des pieds si intelligents pour interprètes. Alors nous arriva la *tyrolienne* de *Guillaume-Tell,* la danse agreste et naïve, sans alliage de niaiserie; la danse de la bergère idéale, qui vole du lac à la montagne, dans une atmosphère de mélodie et d'amour. Puis, dans *Robert,* nous vîmes glisser l'artiste aimée sur un rayon de lune, à travers les ogives d'un cloître tumulaire; c'était comme une de ces ombres divines qui nous consolent d'un mauvais rêve, qui nous font oublier la mort, même en face des tombeaux; qui versent des reflets d'or dans l'ombre des mauvaises nuits, qui parfument d'iris la poussière du sépulcre, et donnent un éclair de vie au néant. Jamais, dans un cadre désolé d'ogives et de tombes, la volupté

ne fit plus de violence au cœur et à l'esprit que dans cette scène funèbre où le fantôme radieux dansait aux accords stridents du violoncelle, cet instrument qui dit tout, comme s'il avait une voix. Puis Auber nous donna sa ***Bayadère,*** le rêve étincelant qu'il avait fait dans un kiosque du Gange. Là, notre divine danseuse apparut avec toute sa poésie, avec tous ses prestiges de séduction : rien de comparable à l'enthousiasme des admirateurs lorsque, s'élançant par-dessus les fanfares indiennes, en rasant les dômes des palmiers, elle nous révéla la seule bayadère que le poëte ait rêvée, et dont la presqu'île du Gange n'inventa que le nom. Ainsi à chaque nouvelle création la sublime artiste entendait les acclamations d'un triomphe; chaque fois le succès était si grand qu'il semblait qu'un nouveau ne le dépasserait pas, et le nouveau semblait faire oublier le dernier. Dans les ballets de la ***Sylphide***, de ***Nathalie,*** de la ***Révolte au sérail,*** de la ***Fille du Danube,*** mademoiselle Taglioni n'a continué à voler que sur un chemin d'ovations : mais le ballet de la ***Sylphide*** a été pour elle comme son domaine spécial; la danseuse a donné son nom à l'ouvrage, et l'ouvrage le lui a rendu; jamais échange ne fut plus équitablement fait. La ***Sylphide*** est le chef-d'œuvre de la chorégraphie, comme mademoiselle Taglioni est le chef-d'œuvre des sylphides : elle seule a pu traduire en action la délicieuse ballade de Victor Hugo. Le lutin d'Écosse a été créé à Paris par la danseuse et le poëte français.

Les grands théâtres européens nous enviaient la danseuse inimitable; du nord et du midi les offres les plus brillantes arrivaient à la sylphide de notre Opéra. La Russie offrait une triple et rapide fortune à la femme qui n'avait jamais songé à la sienne, à force de songer à la gloire de son art; l'Opéra, qui s'était enrichi par elle, ne put entrer en concurrence de promesses avec Saint-Pétersbourg : on ne l'exila pas, on ne la retint pas; on lui permit de s'envoler vers de plus riches destinées. Mademoiselle Taglioni donna sa représentation d'adieu, le 25 avril 1837, sur le théâtre de sa gloire, rue Lepelletier, à Paris, point central de la civilisation, des lumières et des beaux-arts. Ce fut une triste et merveilleuse soirée; on y trouva tous les genres d'émotion. Quand toutes les fleurs du printemps tombaient en pluie embaumée des loges sur la scène, au second acte de la ***Sylphide,*** un immense cri d'effroi s'éleva dans la salle; deux jeunes filles se précipitaient d'une hauteur alarmante sur le théâtre, et gisaient évanouies parmi les fleurs de la fête. Mademoiselle Taglioni vola de la coulisse à leur secours, sans se préoccuper d'un autre danger suspendu sur elle; et, quelques instants après, elle s'avança gracieusement vers la rampe, et calma

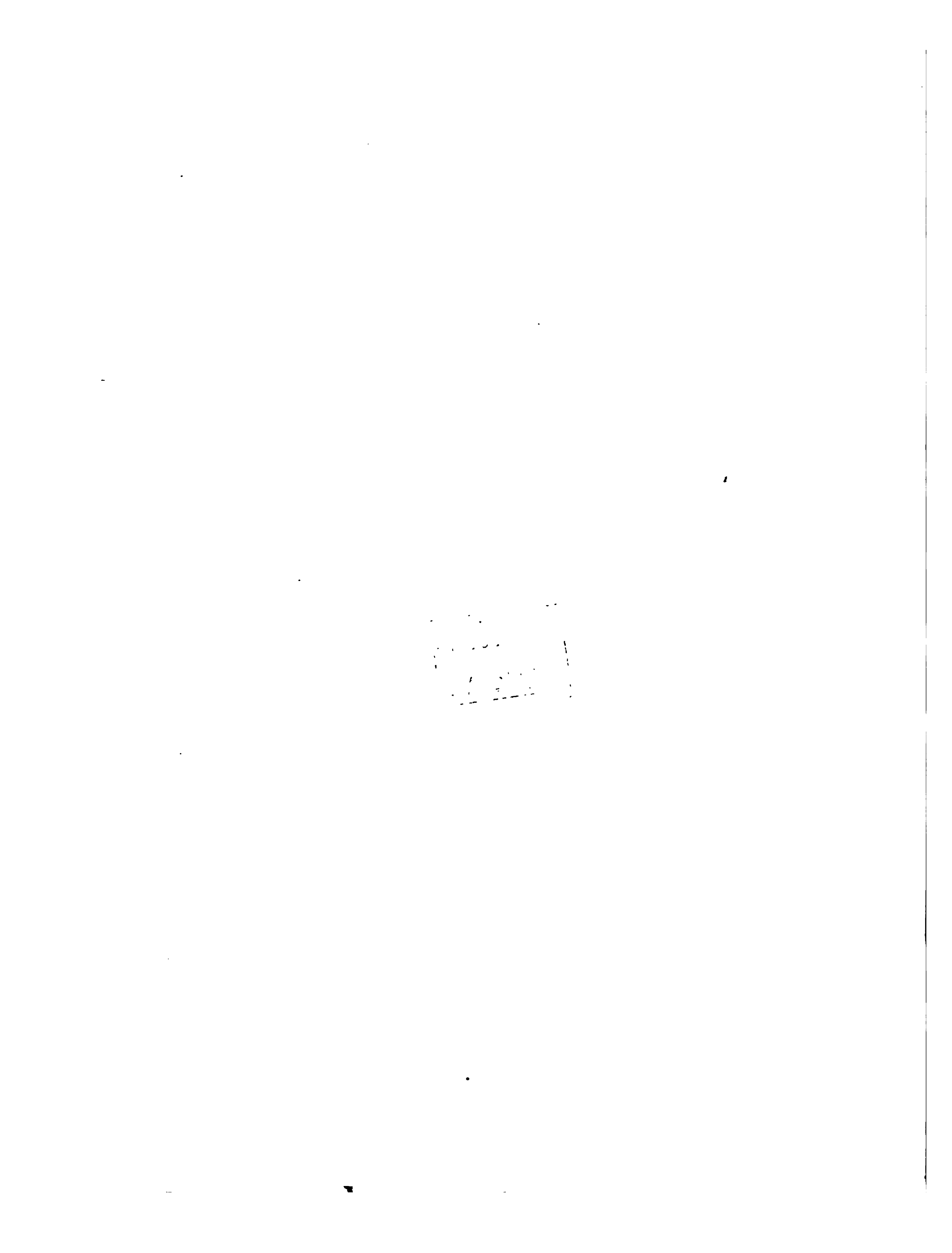
Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts.



23 Chez AUBERT gal Véro-dodat

Imp. AUBERT et Cie

MARIE TAGLIONI.



l'inquiétude générale avec ces trois mots, les seuls qu'elle ait prononcés au théâtre : *personne n'est blessé*. Son dernier adieu fut une parole de consolation.

Aujourd'hui mademoiselle Taglioni appartient aux capitales de l'Europe, excepté à Paris. Elle vient de faire sa première saison à Saint-Pétersbourg, où son séjour n'a été qu'un triomphe continuel, où les mains des princesses impériales ont attaché à son cou et à ses bras tant de joyaux et de pierreries. Chemin faisant, elle a trouvé les théâtres de Varsovie, de Vienne, de Stuttgard, de Munich, ouverts à tous battants, pour la couronner. A Paris, elle s'est reposée d'un voyage de mille lieues; et maintenant la voilà de nouveau envolée vers Édimbourg, Dublin et Londres. Heureuse artiste, qui habite le monde, et se trouve chez elle partout!

Nous connaissons les triomphes que mademoiselle Taglioni a obtenus à Paris; sans doute ils sont grands et beaux, et il n'en est pas de plus glorieux : eh bien ! ce merveilleux talent, dans quelque cité qu'il se montre, rencontre toujours l'enthousiasme de l'Opéra parisien. Certes, nous ne sommes pas étonnés de lire dans les journaux que mademoiselle Taglioni triomphe à Saint-Pétersbourg ou à Londres, comme à Paris; mais il est certaines villes qui nous semblent arriérées dans l'intelligence de l'art, et dans lesquelles mademoiselle Taglioni, dont la danse est toute âme et poésie, ne devrait avoir que d'agréables succès d'estime. Manchester, par exemple, cette ville cyclopéenne, toute hérissée de cheminées taillées en obélisques, ne nous paraît pas de nature à comprendre la bayadère et la sylphide. Telle était mon idée du moins. Un hasard heureux me fit arriver, l'an dernier, à Manchester, le jour que mademoiselle Taglioni devait débuter au théâtre royal : c'était le 20 juillet, je crois. La ville était dans la fièvre de l'élection, et personne, sur toute la longueur de la rue escarpée de *Hay-Market*, ne me parut préoccupé du spectacle du soir, bien que les affiches annonçassent la *Bayadère* aux vitres des boutiques achalandées. Au contraire, on lisait beaucoup d'énormes placards qui convoquaient le peuple, ce soir-là même, au *meeting* de Brown-Street, où devait parler M. Thomson, candidat réformiste. Les processions wighs se croisaient dans les rues, et leurs musiques jouaient des airs incroyables. Manchester était si orageux que je m'attendais plutôt à voir une révolution qu'une sylphide. La nuit tombée imprima une nouvelle vigueur à la tempête électorale. Je suivis la foule et j'entrai dans l'hôtel de l'assurance générale, à *Brown-Street*, où le *meeting* était déjà ouvert. Thomson parlait avec toute l'énergie d'un ancien tribun du forum. Le peuple poussait des acclamations foudroyantes, et la

foule de la rue répondait au peuple du *meeting*. Alors je pensai à mademoiselle Taglioni, et je me décidai, quoique à regret, à quitter le *meeting* pour donner au moins un spectateur à la reine de la danse, descendue, ce jour-là, si mal à propos dans ce formidable Manchester. Arrivé au bureau du théâtre, je demandai un billet; il n'y avait plus de billets. Je crus d'abord qu'on faisait relâche à cause de l'élection; mais une porte qui s'ouvrit laissa échapper une telle éruption d'enthousiasme populaire, que je compris que mademoiselle Taglioni entrait en scène, et que le peuple de Manchester s'était divisé en deux camps, afin de répondre aux deux obligations solennelles du même soir, au théâtre et au *meeting*. Grâce à l'obligeance du directeur, M. Clarke, je parvins à trouver un quart de place à l'orchestre, sous un pupitre. La salle était éblouissante à voir. Les premières loges ressemblaient à une immense guirlande d'Anglaises, de pierreries et d'étoffes de Dublin; le peuple avait envahi les cavités vastes et sombres des loges supérieures. L'orchestre accompagnait mademoiselle Taglioni, le peuple accompagnait l'orchestre et la danseuse d'un tonnerre continuel d'applaudissements. La furie de cet enthousiasme bouleversa toutes mes idées sur les populations voisines du pôle : c'était pour moi comme un rêve, une erreur de géographie, un démenti donné aux staticiens et aux physiologues. Toute la nuit je songeai à cette double armée cyclopéenne qui venait d'applaudir la réforme de l'élection et de la danse avec des mains bronzées par le travail.

Et les mêmes triomphes se sont renouvelés soixante fois à l'autre bout de l'univers, à Saint-Pétersbourg!

Hors du théâtre, mademoiselle Taglioni, la danseuse incomparable, devient une jeune dame charmante, et une femme supérieure. Quand elle habitait Paris, son salon était ouvert à toutes les illustrations des arts et des lettres, et elle en faisait les honneurs, à cette société d'élite, avec un charme d'esprit, une élégance de manières, une noblesse de simplicité admirables. Mademoiselle Taglioni, l'artiste suédoise, parle le français comme une Parisienne; elle est à son aise dans toutes les conversations, et son intelligence est toujours à la hauteur de son cercle, quel qu'il soit : quand elle parle de ses voyages, la grâce et la gaieté du récit vous enchantent; on dirait qu'elle danse avec la voix : elle a dans la tête tout le génie de ses pieds divins. Quand on a vu mademoiselle Taglioni, au théâtre, si grande, si radieuse; et dans le monde, si spirituelle, si obligeante, si bonne, on peut la nommer l'artiste et la femme sans défaut.

MÉRY.

ANCELOT.

Ancelot (Jacques-François-Arsène) est né au Havre le 9 janvier 1794. — Fils du greffier du tribunal de commerce de cette ville, Ancelot reçut cependant la meilleure éducation littéraire que l'on puisse imaginer, car il apprit à lire dans les œuvres de Racine, et cet auteur fut même pendant longtemps son unique lecture. — M. Ancelot père, grâce à une singularité qui se rencontre assez fréquemment parmi les bibliomanes, s'était formé une bibliothèque composée pour ainsi dire exclusivement de toutes les éditions de Racine, depuis le mince in-32 jusqu'au lourd in-octavo. A l'âge de neuf ans le jeune Ancelot savait par cœur toutes les plus belles tragédies de ce grand poëte : à ce propos nous empruntons l'anecdote suivante à une excellente notice littéraire publiée par M. Saintine en tête des œuvres complètes d'Ancelot.

« Entré au collége du Havre pour y commencer ses études, le jeune Ancelot y reçut, ainsi que ses camarades de classe, pour sujet du prix de mémoire le long et emphatique récit de Théramène dans *Phèdre*. L'écolier eut la bonne foi de déclarer aussitôt qu'il le savait déjà, et pour preuve, il le débita sur-le-champ d'une voix sonore, d'une manière imperturbable et sans faillir d'un mot. — Le professeur admira sa franchise, le loua de sa bonne foi et de sa bonne mémoire, et, ne voulant cependant pas l'exclure du concours, lui donna, exceptionnellement à tout autre, à apprendre le songe d'*Athalie*. L'intrépide écolier se leva de nouveau, demanda la parole, et, quand il l'eut obtenue, ce fut pour dire tout d'une haleine, non-seulement le songe d'Athalie, mais la scène cinquième du deuxième acte tout entière. Pour qu'Ancelot pût concourir, on fut obligé de le sortir de Racine et de le faire s'escrimer contre quelque satire du sieur Boileau Despréaux. »

ANCELOT.

A peine âgé de dix-sept ans, Ancelot avait déjà terminé ses études et entrait au service de la marine : mais les beautés de la mer préoccupaient moins l'apprenti marin que les beautés tragiques de Racine, et, tout en voyageant, Ancelot composait une comédie en trois actes et en vers, ayant pour titre *l'Eau bénite de cour*. — Mais, hélas! une cruelle catastrophe vint atteindre ce premier essai dramatique, qui littéralement *tomba dans l'eau;* la malle qui renfermait la précieuse comédie se trouvait dans une chaloupe dans laquelle l'auteur traversait l'*Elbe* vis-à-vis Hambourg, et un malencontreux coup de vent fit de l'*Eau bénite de cour* une comédie sous-marine, que nos arrière-petits-neveux trouveront un jour au milieu d'un banc d'huîtres ou de madrépores. — Le jeune auteur, plus heureux que sa pièce, échappa au naufrage, non toutefois sans aller échouer sur la côte du Danemarck, et arriva enfin à Hambourg, où il fit une grave maladie, non pas des suites du naufrage, mais bien à cause du chagrin que lui faisait éprouver la perte de son manuscrit. — Cependant, grâce à sa merveilleuse mémoire, Ancelot se mit à utiliser les jours de sa convalescence en écrivant de nouveau sa comédie; mais, par une double fatalité, à peine la pièce était-elle de nouveau en manuscrit, qu'un oncle impitoyable découvrit le secret littéraire de l'apprenti marin; et, ne voyant dans cette manie de rimer qu'un obstacle à des études plus sérieuses, il s'empara de la pauvre *Eau bénite de cour,* qui cette seconde fois périt irrévocablement par le feu!

Vers l'année 1815, Ancelot fut appelé à Rochefort, où son oncle était préfet maritime, et il travailla dans ses bureaux en qualité d'employé de troisième classe. — Tout en transcrivant ses expéditions, le jeune commis sentait renaître ses premières illusions poétiques; et cette fois il s'attaqua à une tragédie en cinq actes et en vers, rien que cela. — Le héros de cet ouvrage était *Warberck;* mais pour sauver Warberck de finir par une noyade ou un *auto-da-fé,* Ancelot composa toute sa tragédie de mémoire, pas un vers ne fut confié au papier.

Au mois de janvier 1815, Ancelot, ayant été appelé à travailler dans les bureaux du ministère de la marine, n'eut rien de plus pressé en arrivant à Paris que d'aller demander au comité du Théâtre-Français la permission, non pas de lire, mais de réciter *Warberck*. — La tragédie fut récitée par l'auteur, le 19 mars 1816, et le comité accueillit la pièce avec faveur; mais sur l'entrefaite, Ancelot, qui travaillait avec ardeur à sa tragédie de *Louis IX,* devint plus sévère pour son premier ouvrage, et le jugea indigne de la représentation. — Le jour de la réception de *Louis IX*, le pauvre *Warberck* fut oublié.

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts



21. Chez AUBERT gal. véro dodat. Imp. AUBERT et Cie

ANCELOT.

Sa carrière dramatique doit donc dater seulement du 5 novembre 1819, jour de la première représentation de *Louis IX*. Le succès obtenu par cette tragédie est encore présent à la mémoire de tous les habitués du Théâtre-Français, et Louis XVIII accorda une pension de deux mille francs, sur sa cassette particulière, au jeune commis de la marine qui venait de débuter si brillamment dans la carrière littéraire.

A Louis IX succédèrent le ***Maire du palais,*** représenté le 23 avril 1823, et ***Fiesque,*** le 5 novembre 1824. — A la suite des succès qu'obtinrent ces deux nouvelles tragédies, l'auteur fut nommé bibliothécaire de Monsieur, chevalier de la Légion-d'Honneur, et il reçut même des lettres de noblesse qui sont toujours restées dans le carton de la chancellerie, Ancelot ne reconnaissant pas de quelle utilité elles pourraient être à un modeste expéditionnaire du bureau du ministère de la marine.

En 1825 Ancelot a publié un poëme en six chants, dont Marie de Brabant était l'héroïne. — Ce poëme a obtenu les honneurs de trois éditions, chose non moins rare en 1825 qu'en 1838.

Lors du couronnement de l'empereur Nicolas, Ancelot fit un voyage en Russie, et il écrivit la relation de ce voyage sous le titre de ***Six Mois en Russie.*** — Peu de temps après parut l'***Homme du monde,*** roman en cinq volumes, qui de suite a fourni au même auteur le sujet d'une pièce qui n'a pas obtenu moins de succès que le roman.

De 1825 à 1830 Ancelot fit représenter au théâtre de l'Odéon ou au Théâtre-Français plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : l'***Important,*** comédie en vers; ***Olga ou l'Orpheline moscovite; Élisabeth d'Angleterre,*** tragédie en cinq actes; et ***Un An ou le Mariage d'amour,*** comédie en trois actes.

Au mois de mai 1830 Ancelot se mit sur les rangs comme candidat à l'Académie française; et s'il ne fut pas nommé, du moins sa défaite fut-elle honorable, car il y eut ***treize tours*** de scrutin, il obtint ***seize*** voix, et il n'en fallait que ***dix-sept !***

La révolution de juillet fut fatale à Ancelot, car il perdit tout à la fois place et pension. — Une seule place lui restait, celle d'expéditionnaire à la marine, et c'était une chose assez singulière que de voir chaque matin les barbares circulaires d'un chef de bureau fort peu lettré être copiées par un auteur applaudi sur nos premiers théâtres ! — Cette étrange anomalie ne dura pas longtemps, et l'expéditionnaire fut, non pas nommé chef de bureau, mais destitué !

ANCELOT.

Ancelot, se voyant privé de ses modestes appointements, cessa de travailler pour la gloire, et fit de la littérature marchande, non par goût, mais par nécessité. — Le nouveau vaudevilliste débuta au théâtre de la rue de Chartres par *Madame Dubarry,* qui obtint un très-grand succès, et qui ouvrit la marche à tous ces vaudevilles-régence, à toutes ces pièces pailletées et poudrées, qui par la suite inondèrent tous les petits théâtres. Une voie nouvelle était frayée, et les imitateurs ne manquèrent pas de s'y précipiter.

Depuis 1830 Ancelot a donné à différents théâtres plus de soixante vaudevilles dont voici les principaux titres ! — *Léontine, le Favori, le Régent, le Dandy, l'Escroc du grand monde, Madame Duchatelet, Père et Parrain, l'Ami Grandet*, *Madame d'Egmont,* etc., etc. — Du reste c'est si peu par goût qu'Ancelot s'est adonné à cette littérature de détail, que depuis deux ans il ne signe plus ses vaudevilles, et cependant tout récemment encore, plusieurs des ouvrages auxquels il a collaboré ont obtenu de véritables succès.

Depuis quelque temps l'auteur de *Fiesque* et de *Louis IX* se propose de faire sa rentrée au Théâtre-Français par un ouvrage de longue haleine ; et il est si peu d'auteurs de nos jours qui consentent à perdre une année pour composer cinq actes en vers qui rapporteront beaucoup moins qu'un vaudeville en trois actes, qu'une semblable résolution doit être louée à l'avance. — Le titre de la nouvelle tragédie d'Ancelot est *Maria Padilla;* le Théâtre-Français compte la représenter dans le courant de l'automne prochain, et nous souhaitons à *Maria* le succès de *Marie.*

L. H.

BAYARD.

BAYARD (Jean-François-Alfred) est né à Charolles, département de Saône-et-Loire, le 17 mars 1796. Nous avons déjà eu occasion de remarquer combien l'école de droit avait fourni de vaudevillistes à la France, et voici qu'un nouvel exemple vient encore nous prouver que MM. Delvincourt et Duranton sont les meilleurs professeurs de couplets que l'on puisse imaginer. — Grâce à la création de l'école de droit, Bayard, qui suivait assidûment les cours de *Code civil* et de droit romain, est devenu un de nos vaudevillistes les plus distingués. — Règle générale et sans exception : l'étudiant en droit, pendant la première année, rime des couplets pour sa voisine la modiste ou la fleuriste; puis il passe son premier examen. — La seconde année, l'étudiant en droit, qui est reçu bachelier, acquiert de nouvelles connaissances en fréquentant le théâtre du Luxembourg, et au bout de trois mois il a composé une pièce pour cet établissement, le vaudeville est payé *douze francs* à l'auteur, tout compris; la troisième et dernière année arrive enfin, et, après douze mois de travaux analogues aux précédents, l'*étudiant en droit* passe sa thèse avec le plus grand succès, et le jour où il est reçu *avocat*, il va plaider auprès du directeur de l'Ambigu ou de la Gaîté, afin d'obtenir *lecture* pour un mélodrame en plus ou moins d'actes. — Seulement, comme il n'y a pas assez de théâtres à Paris pour suffire aux huit ou neuf cents auteurs que produit chaque année l'école dramatique de la place du Panthéon, sur les neuf cents adeptes, vingt-cinq ou trente parviennent par la suite à prendre place à côté de leurs anciens condisciples Scribe, Mélesville, Bayard, etc., tandis que les huit cent soixante-dix

autres, après avoir rêvé gloire, coulisses et droits d'auteur, finissent par acheter une étude de notaire, d'avoué ou d'huissier, selon qu'ils épousent une dot plus ou moins agréable.

Bayard était doublement destiné à devenir vaudevilliste un jour, car avant d'entrer à l'école de droit il avait fait toutes ses études à l'institution Sainte-Barbe, qui est aussi une pépinière d'auteurs dramatiques, de romanciers et de journalistes. Du reste, M. Delanneau père, fondateur de Sainte-Barbe, semblait avoir une prévision des nombreux littérateurs qui sortiraient de son collége; car pour leur être utile il a pris la peine de composer lui-même un *Dictionnaire de rimes*, et ce volume forme, à peu près, toute la bibliothèque de la plupart des vaudevillistes de notre époque.

Une singularité assez piquante marque les premiers débuts de Bayard dans la carrière littéraire. — Destiné par sa famille à endosser la robe noire d'avocat, le jeune étudiant en droit entra dans une étude d'avoué, il remplaça dans cette étude un clerc qui venait de quitter la basoche pour le séminaire, et ce séminariste est depuis devenu archevêque. — Ce fut tout justement sur la pancarte de ce pieux prélat que Bayard écrivit sa première comédie en cinq actes et en vers. — Cette pièce valut au jeune auteur les encouragements et l'amitié de Picard, et ses premières entrées au théâtre.

Après avoir griffonné pendant quelques mois des assignations et des copies de jugements, Bayard quitta l'étude de l'avoué pour se faire recevoir avocat; mais il ne profita de la liberté qui lui était rendue que pour se livrer entièrement à ses goûts dramatiques. Le théâtre de l'Odéon, dont le parterre se composait alors, comme aujourd'hui, de la jeunesse des écoles, était d'un abord dangereux pour les auteurs, et surtout pour les débutants; car ce parterre juste, mais rigide, impitoyable même, faisait souvent expier de séduisantes illusions, et ce fut cependant devant ce public turbulent et sévère que Bayard eut le courage de faire représenter ses premiers ouvrages, dont quelques-uns étaient en vers. — Ces premières études dramatiques n'ont pas été sans fruit pour l'avenir, et si aujourd'hui le public reconnaît même dans les plus simples vaudevilles de Bayard de véritables idées de comédie et des reflets d'une scène plus relevée, c'est à ses premiers et sérieux travaux que l'auteur doit les beaux succès qu'il obtient aujourd'hui sur des scènes plus secondaires.

Lorsque *Robin-des-Bois* vint envahir l'Odéon et en chassa la comédie qui s'y était réfugiée, Bayard traversa la Seine, et vint frapper à la porte du Gymnase, théâtre alors à la mode, et où il fut bientôt joué sous le patronage du bon Dé-

Galerie de la Presse,
de la Littérature & des Beaux-Arts.



25. Chez AUBERT gal. Vero-Dodat

Imp. AUBERT et Cie

BAYARD.

saugiers. — L'immense succès obtenu par *la Reine de seize ans* décida de l'avenir de Bayard, qui dès lors se voua exclusivement au genre du vaudeville. — Peu de temps après son entrée au Gymnase, Bayard épousa la nièce de Scribe, dont il a souvent partagé les succès.

Bayard est un de nos auteurs actuels qui composent le mieux et le plus vite; car, âgé seulement d'une quarantaine d'années, il compte déjà plus de cent pièces jouées sur les différents théâtres de Paris. — Parmi ces pièces, qui presque toutes ont obtenu de beaux succès, nous citerons :

A L'ODÉON ET AUX FRANÇAIS,

Guillaume et Marianne, *Roman à vendre*, *mon Oncle Philibert*, *le Dernier Jour de folies*, *Molière au théâtre*, *ma Place et ma Femme*, *Anglais et Français*, etc., etc.;

A L'OPÉRA-COMIQUE,

La Médecine sans médecin, *le Remplaçant*, etc.;

AU GYMNASE-DRAMATIQUE,

La Reine de seize ans, *la Belle-Mère*, *les Comptes de tutelle*, *la Manie des places*, *Louise*, *la Grande Dame*, *Philippe*, *Don Juan*, *les Actionnaires*, *Une Mère*, *le Serrurier*, *Jeune et Vieille*, *les Trois Maîtresses*, *une Bonne Fortune*, *le Gardien*, *la Fille de l'Avare*, *le Budget d'un jeune ménage*, *la Perle des Maris*, *Camilla*, *la Lectrice*, *En attendant*, *le Gamin de Paris*, *le Muet d'Ingouville*, *Moiroud et Compagnie*, etc., etc.;

AU VAUDEVILLE,

Marie Mignot, *Un Premier Amour*, *Claire d'Albe*, *les Gants jaunes*, *Mathilde ou la Jalousie*, *la Vieille Fille*, *le Poltron*, *André*, *le Démon de la nuit*, *le Mari de la Dame de chœurs*, etc., etc.;

AU PALAIS-ROYAL,

Le Prologue d'ouverture, *les Deux Novices*, *les Charmettes*, *Frétillon*, *Manette*, *Théodore*, *la Marquise de Prétintaille*;

AUX VARIÉTÉS,

Le Chevalier d'Éon, *Paul et Jean*, *Judith*, *Résignée*, *le Père de la Débutante*, *Suzette*, *Madame et Monsieur Pinchon*, *M. Gogo à la Bourse*, *Mathias l'invalide*, etc., etc.;

BAYARD.

A LA PORTE SAINT-MARTIN ET A L'AMBIGU,

La Chambre ardente, les Roués, etc., etc.

Malgré ses nombreux travaux, Bayard a consacré une grande partie de son temps à la *Société des auteurs dramatiques*, dont pendant plusieurs années il fut un des commissaires les plus actifs, et en cette qualité il a concouru à presque tous les traités qui ont été passés avec les directeurs des théâtres de Paris. — Bayard a aussi publié des articles littéraires dans plusieurs journaux, et des pièces de vers dans plusieurs recueils.

En 1837, frappé par un grand malheur de famille, Bayard accepta, comme une distraction forcée, la direction du théâtre des Variétés, qui lui était offerte. — Bien qu'il n'ait conservé cette place que pendant un court espace de temps, le nouveau directeur n'en signala pas moins son passage par les plus heureux résultats. Après avoir commencé à réhabiliter dans l'opinion publique ce théâtre, qui était tombé au dernier rang des théâtres des boulevards, lorsque Bayard sentit l'impossibilité de concilier ses travaux et ses goûts d'auteur avec les devoirs si assujettissants d'une direction, son dernier acte administratif fut encore heureux pour le théâtre des *Variétés;* car il fit admettre comme son successeur un de ses plus spirituels collaborateurs, son ami, M. Dumanoir, qui a complétement terminé ce qu'avait si bien rempli son prédécesseur, et aujourd'hui le théâtre des Variétés a repris une splendeur dont il avait même perdu le souvenir.

Du reste, aujourd'hui encore, Bayard contribue beaucoup à la vogue qu'obtient ce théâtre régénéré; car, par un traité passé avec la nouvelle administration, il s'est engagé à fournir *douze vaudevilles* dans le courant de l'année. — Ce traité est une imitation de celui passé jadis entre M. Scribe et le Gymnase, du beau temps du Gymnase, et il semble devoir produire d'aussi heureux résultats pour la caisse des Variétés; car les lucratifs succès de *Judith* et du *Père de la débutante* sont d'un heureux augure pour l'avenir.

Dans la même année 1837, Bayard a été nommé membre de la Légion-d'Honneur.

L. H.

VARIN.

Le rire, et surtout le bon gros rire, bien franc et bien sincère, est une chose si bonne et si rare, qu'à mon avis, on doit presque de la reconnaissance à l'auteur qui, dans le siècle d'asphalte et d'ennui où nous vivons, parvient à nous dérider, ne fût-ce que pour un instant. — Le moyen d'être gai, je vous le demande, dans un temps comme le nôtre, où les spéculations industrielles fermentent dans toutes les têtes? le moyen d'être gai dans une ville comme Paris, où les noirs nuages de bitume s'élèvent de tous côtés et nous dérobent jusqu'aux plus minces rayons de soleil, quand par hasard le soleil veut bien consentir à nous envoyer quelques pauvres petits rayons? — Aujourd'hui deux amis ne s'abordent plus en se disant: Comment vas-tu? — mais bien: — Comment va ton chemin de fer? — Si vous vous donnez beaucoup de mal pour adresser un compliment à une jolie dame, elle vous interrompt pour vous vanter les bougies de l'*Arc-en-Ciel,* ou de la *Comète,* dont elle est actionnaire. — Enfin si vous éternuez, au lieu de dire : Dieu vous bénisse ! on vous souhaite beaucoup de bitume !

Parmi les auteurs qui contribuent le plus à entretenir encore chez nous la vieille gaieté française, il en est peu dont les ouvrages soient couronnés de plus de succès que ceux du spirituel vaudevilliste qui a fourni à Arnal et à Odry la plupart de leurs meilleurs rôles — Ce n'est pas là un si mince mérite qu'on pourrait le croire, car dans ces pièces bouffonnes l'on trouve toujours beaucoup d'esprit, et souvent même des situations plus dramatiques que dans bien

des pièces sérieuses et surtout ennuyeuses. — Tout en se moquant des ridicules ou des vices du jour, et tout en les attaquant avec l'arme légère du calembour, le simple vaudevilliste réforme plus sûrement les travers des hommes, que le moraliste ou le philosophe avec ses longs discours et ses graves sentences, et il est plus d'une folle bouffonnerie dont on peut dire avec l'illustre *Bilboquet* des *Saltimbanques* : — Ne vous y trompez pas, messieurs, ceci est de la haute comédie !

Nous étant adressé à l'obligeante amitié de Varin pour obtenir de lui les renseignements nécessaires pour écrire sa biographie, nous avons reçu la lettre suivante, que nous transcrirons textuellement. C'est la meilleure notice que l'on puisse faire sur un auteur qui, véritable type de l'homme de lettres de tous les pays et tous les temps, est à la fois travailleur et flâneur, et voit s'écouler quarante années de sa vie sans que rien vienne rompre la monotonie de son existence : toutes ses journées se ressemblent. — Du reste Varin méritait doublement de figurer dans notre *galerie*, car non-seulement il a produit de nombreux vaudevilles qu'il signe de son nom, mais encore de nombreux feuilletons qu'il ne signe pas, quoiqu'ils ne soient pas moins spirituels que les vaudevilles. — Voici la lettre que nous avons reçue de cet auteur, qui se peint d'autant plus naturellement dans ces lignes, qu'il ne se doutait pas qu'elles seraient livrées à la publicité.

L. H.

Mon cher ami,

Vous m'avez demandé les éléments de ma notice biographique, et je suis très-embarrassé pour vous satisfaire. Je n'ai jamais attaché la moindre importance aux événements de ma vie. Si quelques incidents curieux l'ont traversée, je n'en ai pas pris note, et la trace en est perdue. Enfin, je ne sais rien sur mon compte ; et si je voulais me connaître, je serais obligé, moi-même, d'aller aux informations ?

Un homme supérieur peut, à défaut d'événements, raconter les mystères de sa pensée. Il y a profit pour tous quand de vastes cerveaux initient le vulgaire au mécanisme de leurs facultés. Mais à quoi peut être bonne, je vous prie, la pensée d'un simple vaudevilliste ?

Rien de ce qui m'est personnel, au dedans ni au dehors de moi, ne me semble digne d'occuper le public. Que lui importe, en effet, que je me nomme

Galerie de la Presse,
de la Littérature & des Beaux-Arts.



22. Chez AUBERT gal. Vero-dodat. Imp. AUBERT et Cie

VARIN.

VARIN.

Varin (Charles), que je sois né à Nancy en janvier 1798, d'une famille riche, mais honnête? Cela lui importe si peu, que je trouve abusif de le lui apprendre.

Le reste n'est pas d'un intérêt plus palpitant. Destiné par mon père à la profession du notariat, j'ai pâli dix belles années au fond d'une étude, d'où m'étant évadé un jour, je vins à Paris sans argent et sans Code civil, poussé que j'étais par une vocation irrésistible... pour la paresse. Après une pareille confidence, le public n'aurait-il pas le droit de me dire: — Mon ami, vous avez fait un pas de clerc; il vaut mieux être notaire qu'homme d'esprit, c'est plus honorable.

Arrivé à Paris, avec la ferme résolution de ne plus le quitter, je consumai un long temps à rompre le cercle d'obstacles qui s'oppose à tous les débuts. J'ai connu les jours de gêne et de privations, que plus tard on appelle ses beaux jours. J'ai passé par les épreuves de la vie de mansarde, cette vie qui n'a pour contre-poids que l'espérance, et le sourire des grisettes. Les parents de province sont imbus d'un préjugé fatal. Ils se persuadent que le besoin est un puissant véhicule, et que les jeunes esprits ne prennent de l'élan que sous le fouet de la nécessité. Ils ne comprennent pas qu'à tout âge la misère est flétrissante, et atrophie, souvent dans leurs germes, de nobles intelligences. Il faut vivre! ce mot-là est mortel à toutes les hautes pensées. Voilà pourquoi, sans doute, on voit tant de natures d'élite dévier de leur prédestination. Renonçant aux promesses lointaines de la gloire, elles abandonnent les sentiers élevés, et restent dans la plaine où l'on moissonne de faciles récoltes.

Ceci, je vous supplie de le croire, n'est qu'une réflexion générale, et que je ne songe point à m'appliquer, n'ayant jamais eu, comme je vous l'ai dit, qu'une vocation unique et prononcée, celle de ne rien faire. Cette vocation, j'y suis du moins resté fidèle, et je compte pour rien ce que j'ai écrit jusqu'à présent. Je sais mieux que personne qu'écrire n'est pas toujours travailler.

Mais peut-être suis-je trop modeste. Peut-être suis-je un grand homme. Et pourquoi ne serais-je pas un grand homme? Quand je vois tant de nullités se poser en génies, tant d'atômes se faire mondes, tant d'obscurs se croire soleils, il me prend des accès de gloriole, et j'éprouve le besoin de me couronner de lauriers; car rien ne pousse à l'amour-propre comme la vanité des sots. Mais la conscience me rappelle bien vite à mon niveau. Je sens que, de nos jours, il est dangereux de mesurer son mérite sur celui des autres, et que lorsqu'on vit parmi des nains il faut porter sa toise avec soi.

Voilà, mon cher ami, les seuls éléments que je puisse vous livrer. Je vous

ai peu parlé de ma vie, je ne vous dirai rien du tout de mes ouvrages. Si j'ai obtenu quelques succès au théâtre, j'ai fait comme tout le monde, je les ai oubliés. Quand il s'agit de ses œuvres, il n'est pas permis à un auteur d'avoir plus de mémoire que le public.

Cependant, comme vous insisteriez peut-être pour avoir la liste de quelques-unes de mes pièces, je vous la donne par précaution.

AU VAUDEVILLE,

Un Bal d'Ouvriers, un Bal du Grand Monde, une Passion, les Femmes d'Emprunt, les Malheurs d'un Joli Garçon, Théophile, Casanova, les Pages de Bassompierre, le Mari à la Ville et la Femme à la Campagne, la Demoiselle Majeure, le Tourlourou, etc., etc.;

AUX VARIÉTÉS,

Ma Femme et mon Parapluie, les Saltimbanques, etc. Je passe sous silence bien d'autres vaudevilles joués, il y a déjà quelques années, au *Gymnase* et au *Palais-Royal*.

Recevez l'assurance de mon amitié.

VARIN.



DAVID.

David (Pierre-Jean), sculpteur, est né à Angers en 1793. Son père, vieux et pauvre soldat retraité de la république, exerçait à Angers la profession de sculpteur-ornemaniste, et ses travaux sont bien au-dessus de ceux d'un habile ouvrier; ce sont les productions d'un artiste sans éducation première, et qui s'est formé lui-même. Quoi qu'il en soit, il fut le premier maître de son fils, mais sans le savoir, car il pleurait en le voyant rêver la gloire des artistes, et il lui disait souvent avec sa brusque et rude franchise de père : « Tu as des sœurs » qu'il me faut établir, et j'ai bien de la peine à mettre pour elles quelques » écus de côté. Je ne puis donc rien pour toi, et l'art ne nourrit pas ses en- » fants, mon garçon.... Auras-tu de la gloire? j'en doute. Gagneras-tu ton » pain? j'en doute bien plus encore, mon pauvre Pierre!.... Allons, prends » un état pendant que tu es jeune et que tu as du pain chez ton père.... » Mais le jeune David se cramponnait obstinément à ce que son père appelait sa *funeste vocation*, et après avoir fait quelques études élémentaires à l'école centrale sous MM. Marchand et Delusse, il ne put rester à Angers, et déclara à son père sa ferme résolution d'aller à Paris. La mère du jeune artiste entrevoyait depuis longtemps l'avenir de son petit Pierre; elle pleura et consentit à le laisser partir. Mais M. David s'y opposa formellement, et déclara qu'il ne donnerait pas un sou à son fils pour se mettre en route. Alors David, qui n'avait pas même un petit pécule, tenta de se suicider et avala une infusion de plantes regardées dans le pays comme vénéneuses. Heureusement le poison n'avait pas une vertu suffisante. Mais, revenu à la vie, David trouva son père aussi inébranlable, et il lui fallut partir pour Paris avec 15 francs que lui rassemblèrent sa mère et ses sœurs, et 50 francs que lui prêta son maître, M. Delusse. A cette époque, les voyages en voitures publiques étaient fort dispendieux, et David fut obligé de faire une partie de la route à pied pour arriver à Paris avec la somme totale de neuf francs. Malheureusement le pauvre artiste était aussi radicalement républicain que son père était enragé bonapartiste. Or c'était en 1808, et David eut bien de la peine à trouver des orne-

ments à sculpter à raison de deux francs par jour à l'arc de triomphe du Carrousel, puis au Louvre. Il travaillait à la frise de cet édifice, et sifflait gaiement, exhaussé sur son échafaudage, quand un grand bruit lui annonça l'arrivée solennelle de l'empereur au Louvre. — *Vive l'empereur!* criaient autour de lui rapins et ouvriers; et David continuait de promener son marteau sur une feuille d'acanthe. — Debout donc et de front, David ! lui cria-t-on. — — Est-ce que la république arrive? répliqua le jeune artiste. — Vive l'empereur! vive l'empereur! criait-on de toutes parts.... Et David demeura le dos tourné au cortége, et continua de tailler dans la pierre.

Cependant, à force de travailler il faisait des progrès, et, en 1809, ayant obtenu une médaille à l'académie, il fut remarqué par son homonyme le peintre David, qui, dès ce moment, lui servit de protecteur et le fit travailler dans son atelier sans le détourner de celui du sculpteur Rollant. Ses ouvrages, exposés un peu plus tard au concours d'essai, lui valurent tant d'éloges que la ville d'Angers lui vota six cents francs de pension. Ayant remporté en 1810 le second prix de sculpture, et en 1811 le premier grand prix, il partit comme pensionnaire de l'école française à Rome, et l'ouvrage couronné (*la Mort d'Épaminondas*, bas-relief) fut envoyé par l'artiste au musée de sa ville natale, comme l'avait été celui de son second prix (*Othryades*).

Nous ne suivrons pas David dans ses voyages et dans le cours de ses études en Italie. Disons seulement que Michel-Ange et Raphaël furent ses deux maîtres d'affection. De retour en France, David ne fit que passer à Paris et vint donner ses économies à son vieux père; puis il partit pour Londres, où il ne trouva du travail que pour illustrer des faits en opposition avec ses opinions républicaines; car l'artiste Flaxman, sur la protection duquel il avait compté, réprouvait tout ce qui sentait le républicanisme, et on offrit à David une somme considérable pour travailler au monument de Wellington. Pressé par le besoin, et craignant de se laisser séduire, David vendit ses habits et revint à Paris.

Cependant, ennemi d'une stupide intolérance et plein de cette idée que l'art est appelé à célébrer, à immortaliser tous les hauts faits, tous les grands événements, à quelque parti, à quelque principe qu'ils se rattachent, il revint à Paris en 1818, et son talent fut accueilli, disons-le, malgré ses principes, par les puissants de la restauration, qui lui confièrent l'exécution de la statue de Condé, une des belles pages de l'art moderne. En 1825, sa réputation était désormais établie, et il fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Enfin, en



26 Chez AUBERT gal. Véro dodat

Imp. d'AUBERT & Cie

DAVID.

1826, il fut nommé coup sur coup membre de l'Institut et professeur à l'académie de peinture.

Depuis cette époque, la célébrité de cet artiste n'a fait que s'accroître, et il l'a consacrée en marbre et en bronze aux États-Unis et presque sur toute la surface de l'Europe.

Il serait trop long de le suivre à travers les nombreux et immenses travaux dont il a enrichi le monde depuis douze ans. Bornons-nous à donner ici une énumération sommaire des ouvrages de cet artiste, le plus fécond peut-être de tous les artistes contemporains, et aussi le plus admirablement varié dans la nature de ses sujets autant que dans son style.

STATUES EN MARBRE.

Le général Foy (Père-la-Chaise); le maréchal Gouvion-Saint-Cyr (ib.); Talma (Théâtre-Français); Philopœmen (jardin des Tuileries); Cuvier, (jardin des Plantes, nouvelle galerie); Condé (Versailles); Jeune Fille au tombeau de Marco Botzaris, donnée (Missolonghi, Grèce); le général Bonchamps (Saint-Florent, Vendée); Fénelon (Cambrai); Racine (La Ferté-Milon); Jeune Berger, donné (Angers); Sainte Cécile, donnée (ib.); le jeune Barra, tambour républicain (inachevée); le roi René à Aix en Provence (Angers); Robert David, son fils, âgé de trois ans (inachevé); 12 Apôtres (Angers).

STATUES EN BRONZE.

Corneille (Rouen); Cuvier, donné (Montbelliard); Jefferson (Philadelphie).

EN EXÉCUTION.

Riquet, donnée (Béziers); Guttemberg, donnée (Strasbourg); Ambroise Paré, donnée (Laval); Beaurepaire, donnée (Angers); le Christ, la Vierge et saint Jean (en fonte à Angers); arc de triomphe de Marseille; monument du général Foy, (Père-Lachaise); tombeau du maréchal Lefebvre (ib.); tombeau du comte de Bourck (ib.); tombeau du maréchal Suchet (ib.); tombeau de M. Augustin, peintre (ib.); tombeau de mademoiselle de Brissac (Brissac, Vendée); tombeau du jeune Papian (Angers); tombeau de Ennius Quirinus Visconti (Père-Lachaise); le fronton du Panthéon; monument de Fénelon à Cambrai; deux grands groupes pour la douane de Rouen; monument du général Gobert, (inachevé), statue équestre; quatre grands bas-reliefs, scènes militaires.

DAVID.

BUSTES EN MARBRE ET BRONZE.

Le comte de Bouilli; la comtesse de Bouilli; de Jussieu; deux Cuvier (donnés); Gérard (donné); trois Lafayette (donnés); Choudieu (donné); deux Larévellière-Lepeaux (donnés); Arago (donné); Siéyès (donné); Merlin de Douai (donné); Barère (donné); Casimir Delavigne (donné); Victor Hugo (donné); deux Goëthe (donnés); deux A. Carel (donnés); Berzélius (donné); Hahnemann (donné); Bodin (donné); Camille Jourdan; Chateaubriand (donné); Lamartine (donné); deux Lacépède (donnés); François Ier; Washington; Boulay de la Meurthe; Ambroise Paré (donné); Fenimore Cooper (donné); Jérémie Bentham (donné); Gisciewíer (donné); madame Opie (donné); madame Haudebourt (donné); mademoiselle Jubin; mademoiselle Mollard; mademoiselle Robinson; mademoiselle Mars; madame Chartier (donné); lady Morgan (donné); Visconti (donné); général Oconnor (donné); Arthur Oconnor; général Hulin; maréchal Lefebvre; maréchal Suchet; Louis Pavie (donné); Annibal, enfant; l'abbé Grégoire (donné); Fénelon; baron Percy; baron Desgenettes (donné); roi René d'Anjou; Volney (donné); Bosc (donné); Béranger (donné); Béclard; Billard (donné); Bellard, avocat général; le docteur Portal; Pilastre; général Rouelle; Louis XV; l'abbé de la Mennais (donné); Alfred de Vigny (donné); colonel Moncey; Caumartin; Casenave; colonel Baptiste Lemercier; Jolivet (donné); Paganini (donné); Adam Billaud (donné); Jean Rouvet (donné); Proust (donné); Henri II; de Tracy (donné); Rossini (donné); Chevreul (donné); Tieck (donné); Raoul Rochette (donné); Adam Mickiewickz (donné).

MÉDAILLONS PLUS GRANDS QUE NATURE, BRONZE ET MARBRE.

Condorcet; maréchal Lefebvre; Casimir Périer; Kératry; Rouget de Lisle; Manuel; Grinier; capitaine Niel; Monge; Laplace; Berthollet; Baraguais; œil-de-bœuf de la cour du Louvre : il représente la Justice protégeant l'Innocence.

Enfin nous ne ferons pas l'énumération des 375 médaillons dont se compose déjà la galerie d'illustrations contemporaines (médaillons) de David d'Angers.

Mais nous lui devons encore un hommage : David n'est pas seulement un grand et habile artiste; c'est de plus un homme éminemmement intelligent et d'un caractère aussi loyal que ferme. M. R.

GIACOMO MEYERBEER.

Giacomo Meyerbeer naquit à Berlin, en 1794, d'une famille riche et honorable. Comme tous les hommes qu'une vocation impérieuse pousse vers une gloire toute spéciale, Giacomo Meyerbeer manifesta de bonne heure ses dispositions pour la musique; à l'âge où les enfants savent à peine parler, il était compositeur, et compositeur plein de science. Les cantilènes que chantaient dans les rues de Berlin les orgues de Barbarie, Giacomo Meyerbeer les arrangeait tout de suite pour le piano. La transposition des notes et de l'harmonie se faisait sans aucune difficulté, et l'écho de la chanson populaire s'était à peine évanoui au carrefour voisin qu'on l'entendait revivre sous les doigts pleins d'agilité du merveilleux maëstro, avec un accompagnement plein de grâce et de légéreté. A quatre ans, Giacomo Meyerbeer avait deviné la science de Musard. A neuf ans, Meyerbeer était, comme Mozart, une merveille musicale. Berlin, cette ville si féconde en instrumentistes fameux, n'avait aucun rival à lui opposer sur le piano. A cette époque, l'abbé Vogler, ce type musical dont Choron a pu dernièrement nous donner une idée, entendit le virtuose en sevrage. Devant un tel maître, Giacomo se piqua d'honneur, et se mit à improviser avec une verve presque furibonde. Le bon abbé, placé entre son admiration pour l'originalité des inspirations du jeune compositeur, et le mépris tout juvénile qu'elles affectaient pour les grandes règles de l'art, ne put que manifester une grande surprise, et lui prédire une belle renommée musicale.

Six ans après, Giacomo Meyerbeer, toujours placé sous l'obsession de son art, mais sentant le besoin d'appeler la science au secours de l'organisation, résolut de commencer de graves et fortes études musicales. L'abbé Vogler, qui avait assisté aux récréations lyriques de l'enfant, devint le maître sévère du jeune homme. Le successeur direct de la dynastie des Bach avait fondé, dans son pays, à Darmstadt, une espèce de séminaire musical,

où l'on élevait l'art à la hauteur d'une religion. Les élèves de l'abbé Vogler étaient Charles-Marie de Weber, cet ami que Meyerbeer a conservé jusqu'à sa mort; Gamsbacher, maître de chapelle, à Vienne, et Godefroy de Weber. La journée commençait par une messe, célébrée par l'abbé Vogler, et servie par l'auteur de *Freischütz;* après la prière, venait le travail; le maître donnait à chacun de ses élèves le thème qu'on devait remplir dans la journée. C'était un *Kyrie*, un *Sanctus*, un *Gloria in exelsis;* Vogler se mettait, lui cinquième, à l'œuvre, et le soir on avait terminé de quoi fournir à la consommation pieuse de toutes les paroisses du grand duché de Darmstadt.

C'est à cette éducation forte et substantielle que Meyerbeer a dû cette faculté qui le distingue de rendre si bien les magnifiques effets de la majesté religieuse. *Robert-le-Diable* est le plus bel oratorio, et le plus complet, qui ait jamais été composé. Giacomo Meyerbeer n'est resté cependant que deux années à cette école. Au bout de ce temps, il parcourut l'Allemagne en compagnie de l'abbé Vogler, obtenant partout des succès comme pianiste et quelquefois comme compositeur. A dix-huit ans, Meyerbeer fit représenter son premier ouvrage dramatique, à Munich. La *Fille de Jephté*, opéra seria en trois actes, obtint un succès d'estime; les *Deux Califes*, qui furent donnés un an plus tard, au théâtre de la cour, à Vienne, ne réussirent pas. C'est la seule chûte de Meyerbeer, et cette chûte encore est un succès, car l'illustre auteur des *Danaïdes* et de *Tarare*, Salieri, prit la peine de venir consoler lui-même le jeune maëstro, et l'encouragea pour l'avenir.

Meyerbeer tourna alors, comme Goëthe, ses yeux vers la terre où les citronniers fleurissent. Il se rendit en Italie, et sa manière de sentir changea tout-à-coup en entendant *Tancredi*. Meyerbeer livra alors sept batailles et remporta sept victoires successives. A Padoue, en 1818, il donna *Romilda e Constanza*, pour la célèbre Pisaroni; en 1819, au théâtre royal de Turin, *Semiramide riconosciuta*, chantée par madame Caroline Bassi. En 1820, le théâtre San Benedetto, à Venise, fut témoin du succès d'enthousiasme d'*Emma di Risburgo*, sujet imité de l'*Helena*, de Méhul. Au milieu de toutes ses préoccupations italiennes, Meyerbeer n'oubliait pas sa patrie; la *Porte de Brandebourg*, composée pour une fête nationale, n'arriva pas à Berlin au jour fixé pour la solennité, et ne put être représentée. Les portes de la *Scala* s'ouvrirent enfin devant la jeune renommée de l'auteur d'*Emma*. *Marguerite d'Anjou*, que Paris applaudit en 1826, à l'Odéon, fut le début de Meyerbeer à Milan. Le nom de Meyerbeer, à peu près inconnu jusqu'alors, commença à se répandre.

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts



27 Chez AUBERT gal vero dodat.

Imp. d AUBERT et Cie

GIACOMO MEYERBEER.

L'*Esula di Granata* continua, malgré les tentatives d'une cabale évidente, le triomphe de *Marguerite d'Anjou*. *Almanzor*, écrit pour Rome, la même année, ne fut pas joué à cause d'une maladie grave et subite de madame Bassi. Enfin, en 1824, parut à Venise, le *Crociato*, un des plus grands et des plus populaires succès de l'époque. Parti de Venise, le *Crociato* fit le tour du monde; Meyerbeer, mandé à Paris par M. de La Rochefoucauld, y arriva en 1826. Madame Pasta, la grande tragédienne, joua le principal rôle de l'opéra devant un public enthousiaste. Le *Crociato* reprit ensuite le cours de sa croisade lyrique; il parcourut tous les théâtres de l'Europe, et ne s'arrêta qu'à Rio-Janeiro, devant l'empereur du Brésil, qui envoya à Meyerbeer la Croix-du-Sud.

En 1827, Meyerbeer se maria; la mort de deux enfants le força à se retirer du monde. Dans la retraite et dans les larmes, il passa deux ans, dans une campagne, près de Berlin. Deux ans perdus pour l'art! Meyerbeer ne se réveilla que pour écrire *Robert-le-Diable*. C'est sans doute pendant cette époque douloureuse que Meyerbeer écrivit une grande partie de sa musique religieuse, qui se compose, entre autres morceaux, d'un *stabat*, d'un *miserere*, d'un *Te Deum*, de douze *psaumes* à double chœur, de huit cantiques de Klopstock, à quatre voix, sans accompagnement; d'un *oratorio: Dieu et la nature*, et de plusieurs cantates qui sont aussi de la musique religieuse. Le dithyrambe à *Dieu*, le *Chant de Fête*, pour l'inauguration de la statue de Guttemberg, à Mayence, sont des compositions pleines d'une élévation gracieuse, dans lesquelles on devine déjà le musicien-poète, qui a trouvé le *Ranz des vaches d'Appenzell*, le *Vœu pendant l'orage*, *Rachel et Nephtali*, et enfin le *Moine*, cette œuvre qui ferait la fortune d'un opéra.

A Paris, c'est l'opéra de *Robert-le-Diable* qui a mis le comble à la glorieuse réputation de Meyerbeer. Le théâtre n'a pas mémoire d'un autre succès aussi merveilleux. C'est le premier ouvrage en cinq actes qui soit devenu populaire depuis l'introduction jusqu'au trio final, et qui ait remué profondément toutes les classes de la société européenne. *Robert* est un chef-d'œuvre d'inspiration, de science, de pensée, de travail, de bonheur. C'est une partition opulente qui répond, acte par acte, scène par scène, à toutes les exigences, à toutes les sympathies du public. Le génie du musicien y a dépensé un trésor de mélodies, avec une prodigalité incroyable. Mais ce qui, surtout, a fondé ce succès si grand, c'est la variété saisissante de la forme. Ici, l'art a fait un prodige; il a nuancé, à l'infini, une œuvre immense;

il a fondu dans le creuset de l'orchestre toutes les puissances de l'harmonie, et l'épopée musicale, qui en est sortie, a été complète, parce qu'elle réunissait la grâce, l'esprit, la gaîté, la passion, la terreur, l'idée religieuse, l'idée profane; c'était la vie de l'homme en cinq chants. Aussi, l'homme s'est emparé de l'œuvre; et l'œuvre a couru l'univers comme une de ces chansons faciles qui touchent et qu'on retient du premier coup. On a joué *Robert* sur nos scènes opulentes, et sur nos théâtres de hameaux; dans les granges, et sous la tente des spectacles forains. Puis, nous avons prêté *Robert* à l'Europe, et l'Europe l'a prêté à l'Amérique: deux mondes se sont renvoyés, par leurs échos, cette musique puissante; l'Océan a servi de trait d'union. Il a fallu souvent traduire les paroles; mais la mélodie a été comprise de l'univers, sans traduction.

Après *Robert,* il fallait avoir du bonheur dans le génie, et du génie dans le bonheur, pour faire triompher une œuvre nouvelle d'importance égale. L'opéra des *Huguenots,* venant après *Robert,* ne pouvait faire oublier *Robert;* le second opéra continua le premier, ce fut là son plus bel éloge. Weber fut moins heureux quand il fit l'*Euryante* après *Freischütz*, et Spontini, quand il donna *Fernand Cortez* après la *Vestale*. Un succès immense est toujours le plus grand ennemi du succès qui doit suivre. Aujourd'hui, après deux ans de vogue, l'opéra des *Huguenots,* digne frère de *Robert*, est arrivé à sa quatre-vingtième représentation.

On peut dire que Meyerbeer est naturalisé français par lettres patentes de la gloire. Noble ville que Paris qui couronne et adopte l'étranger! Meyerbeer habite l'Europe, car l'Europe est le domicile des hommes supérieurs, mais c'est à Paris qu'il revient toujours, comme pour se retremper dans ce grand foyer de l'intelligence. C'est aujourd'hui pour nous un véritable Français, un compatriote. Il porte la croix d'officier de la Légion de Napoléon; il parle notre langue, aussi bien que nous; il a autant d'esprit qu'un littérateur qui fait profession d'en avoir; il est l'ami de toutes les célébrités parisiennes; il est l'oracle du Conservatoire; le protecteur des jeunes gens qui préludent à l'orchestre; le conseil des lauréats de la composition; l'homme influent, par excellence, auprès de l'autorité, pour déterminer quelque décision, dans l'intérêt des beaux-arts. Meyerbeer est désormais une gloire qui est nôtre: Berlin ne sera pas jaloux; Berlin, cette blonde et charmante ville qui a déjà donné tant de fêtes à son enfant parisien!

MÉRY.

ADOLPHE NOURRIT.

Il est des existences dont le but semble inévitablement marqué, quelqu'éloigné que soit d'abord le point de départ. Ainsi Nourrit, que tant de causes semblaient devoir enlever au théâtre et aux arts, a cependant continué l'éclat de ce nom sur la scène même où il avait déjà reçu tant d'applaudissemens.

Nourrit (Adolphe), naquit à Montpellier en 1802. Redoutant, sans doute, pour lui les obstacles de cette brillante mais difficile carrière d'artiste, M. Nourrit, chanteur si distingué lui-même, destina son fils aux travaux plus lucratifs et plus paisibles du commerce; mais il voulut, quel que fût, d'ailleurs, l'avenir de son fils, lui donner avant tout une excellente éducation. Adolphe, en conséquence, fut envoyé au collége Sainte-Barbe. Ainsi l'établissement de M. de Lanneau, qui semblait donner exclusivement des littérateurs à Paris, comme on le remarquait dernièrement dans cet ouvrage au sujet de M. Bayard, compta aussi parmi ses élèves notre grand acteur lyrique. Nourrit fit d'excellentes études, et la musique, qu'il cultivait cependant avec ardeur, n'était pour lui toutefois qu'une distraction. Enfin, il sortit du collége et débuta dans cette prosaïque existence de comptoir, à laquelle devaient bientôt l'arracher les harmonieuses séductions de l'Armide de Gluck. Employé d'abord dans le commerce des soieries, il mit une sorte de tenacité et de conscience à ces travaux arides. Bientôt il entra dans une compagnie d'assuranees, et là encore il lutta sérieu sement contre son goût personnel pour se plier à ces nouvelles occupations, et, à force de lutter contre son génie d'artiste, il obtint de véritables succès dans ses bureaux. Il allait même avoir de l'avancement, et l'on devait lui confier un emploi important, quand, enfin, l'artiste l'emporta sur le négociant. Il avait vu l'Armide de Gluck, et cette magnifique partition fit sur lui unc vive impression. Le rôle de Renaud, que son père remplissait avec un grand talent, révéla à Nourrit sa véritable vocation. Aussi, depuis ce moment, un souvenir

se mêlant constamment à ses comptes et à ses chiffres, il s'arrêtait presque au milieu d'une addition pour chanter avec Renaud,

Armide, vous m'allez quitter.

On comprend quelle influence fatale de pareilles distractions pouvaient avoir sur les totaux, et l'on résolut de céder aux désirs de Nourrit. Il abandonna donc le commerce jusqu'au jour où *l'influence secrète* l'emporta. Nourrit avait apporté beaucoup de soins aux devoirs que lui imposait son emploi. Aussi, le chef de la compagnie, ne le vit pas partir sans regret; « Il y a, disait-il, trop d'ordre dans cette tête-là; Nourrit ne sera jamais un grand artiste ! »

Sans trop s'inquiéter de cette prédiction, dont l'avenir a fait bonne justice, on donna à Nourrit le célèbre Garcia pour professeur de chant; grâces aux dispositions de l'élève et au talent du maître, les progrès furent rapides. Aussi, dut-on bientôt songer à l'époque des débuts, et Garcia donnait de nombreux encouragemens à son élève. — « Va, lui disait-il, entre à l'Opéra; ils ont besoin d'acteurs et de musiciens : tu es l'un et l'autre. »

Jusqu'à un certain point, Garcia disait vrai. L'Opéra était encore livré tout entier à cette école un peu déclamatoire de la tragédie lyrique qui sacrifiait tout à l'expression dramatique, et dont le chant, par momens, faisait place aux cris. Nourrit devait faire une révolution complète en unissant habilement le jeu dramatique à un chant pur et correct. Enfin, le jour décisif arriva, et Nourrit parut, pour la première fois, sur le théâtre de l'Opéra dans l'Iphygénie en Tauride de Gluck. C'était déjà un hommage qu'il rendait, aussitôt qu'il le pouvait, au grand compositeur allemand, en choisissant sa musique pour l'épreuve solennelle qu'il allait subir en face du public parisien. Cette mémorable soirée était celle du 9 septembre 1821. Nourrit, père, avait cédé, dans Iphygénie, son rôle à son fils, et cependant, pour ne pas le perdre un instant des yeux durant cette représentation difficile et le protéger par le soin de sa présence, il s'était chargé d'un modeste emploi de figurant, s'effaçant, pour ainsi dire, devant son fils, sans cependant lui retirer son appui. Le jeune débutant remporta une éclatante victoire; il fut chaudement applaudi, et dès-lors la carrière s'ouvrit vaste et facile devant lui.

En effet, cette première difficulté franchie, il ne rencontra plus ces obstacles qui, par fois, retrempent la force des grands artistes; mais, qui souvent aussi, les découragent à jamais. N'ayant d'autre rival que son père, Nourrit trouva, dans cette lutte, un stimulant et non pas un combat. De son côté, Nourrit, père,

Galerie de la Presse.
de la Littérature & des Beaux-Arts.



31. Chez AUBERT gal. Vero-dodat

Imp. AUBERT et Cie

ADOLPHE NOURRIT.

s'effaça, plus d'une fois, devant la réputation naissante de son fils pour ne pas en ternir l'éclat. Enfin, le jour arriva bientôt où Adolphe n'eut plus besoin même de ces ménagemens. Inspiré par sa propre intelligence, soutenu et dirigé, dans la partie dramatique, par les conseils de son père, par l'exemple des Lainé, des Lays, des Branchu, il prenait le premier rang comme acteur et comme chanteur et il dépassait les espérances mêmes de Garcia. Aussi, le jour où son père quitta l'Opéra, Nourrit lui succéda-t-il à un seul titre, celui d'un talent supérieur. A partir de ce moment, l'existence de Nourrit fut, vis-à-vis de lui-même, une suite d'études persévérantes en présence du public, une série d'éclatans et nombreux succès. Après avoir parcouru les rôles les plus importans de l'ancien répertoire, tels que *Licinius*, *Cortez*, *Orphée*, il aborda la création de rôles nouveaux ; cette tâche importante qui révèle toute la portée d'un grand acteur. Ainsi, après le *Siége de Corynthe*, la *Muette*, où le caractère difficile du pêcheur napolitain, sur lequel le patriotisme, la vengeance, la tendresse reflètent mille nuances profondes et variées ; puis Arnold, que de récens et justes succès n'ont pu cependant faire oublier. Dans chaque rôle nouveau, Nourrit semblait donner la dernière mesure de son talent; puis, bientôt, quelque création plus difficile révélait un nouvel aspect de cette belle intelligence, et Robert-le-Diable fut définitivement jugé sa plus belle création, et bientôt après il développait devant nous, avec une admirable profondeur, le caractère du juif *Eléazar*, qui, à défaut d'une magnifique partition eût, à lui seul, soutenu l'opéra de la Juive. Enfin, les applaudissemens que reçut *Raoul* dans les *Huguenots*, laissent facilement juger si le grand acteur était resté dans cette occasion en arrière de ses précédens succès.

Arrivé à cette hauteur de réputation, l'on pouvait espérer que les travaux de Nourrit étaient définitivement acquis à l'Opéra, quand on apprit en même temps sa retraite et les débuts de Duprez. Cette décision de Nourrit fut jugée bien différemment: les uns blâmèrent sa modestie ; d'autres l'accusèrent d'un excessif amour-propre; et, de part et d'autre, il nous semble qu'on se trompa. Cette retraite nous parut simplement un acte de délicate convenance. Nourrit voulut laisser le champ libre au nouveau débutant sans, pour cela, renoncer plus tard à compléter par sa présence l'ensemble de l'Opéra. Il désira enfin, éviter une lutte qui eût été pénible pour celui qui eût succombé, que ce fût lui-même ou Duprez. Mais nous espérons, aujourd'hui que le public a reçu avec enthousiasme l'élève de Choron, sans oublier pour cela celui de Garcia, que Nourrit viendra revendiquer sa part de ces applaudisse-

mens. Quelle qu'en soit la cause, son absence lui aura cependant été profitable. Il a pu voir, par les adieux du public et les regrets qu'il témoigna lors de son départ, combien son talent était apprécié.

Cette vive admiration que le public parisien avait pour son talent, Nourrit l'a retrouvée partout en France. En quittant Paris, il alla successivement à Rouen, à Lyon, à Bordeaux et, chaque fois, il rencontra les mêmes sympathies, les mêmes applaudissemens. Les ovations, les sérénades arrêtaient Nourrit à chaque pas et lui formaient presque une marche triomphale, comme les grands artistes en ont seuls maintenant. Jusque-là, il était encore parmi nous; mais, quand on apprit qu'il allait à Milan, on crut le perdre une seconde fois. De Milan, où il fut reçu avec un véritable enthousiasme, il se rendit à Florence dont Rossini, qui se rappelait Moïse, le Siège de Corynthe, Guillaume Tell, lui fit les honneurs. Il le présenta à tout ce que Florence avait de distingué, donnant tous ses soins aux soirées où le grand chauteur se faisait entendre. Enfin, Nourrit se rendit à Naples. A peine était-il arrivé que Burbaga vint lui demander pour San-Carlo, le secours de son talent et Nourrit, qui n'a jamais oublié ni même négligé ses premières études, écrit un poème dont Donizetti doit composer la musique. Ce sera la pièce de début. Nourrit travaille pour ce début la langue Italienne avec une ardeur de jeune homme ; et prévoyant peut-être son retour parmi nous, il perfectionne encore par des études nouvelles ce chant qui nous a si souvent ému et qui nous paraissait si complet. Habile professeur, il déployait avec bonheur toutes les ressources du chant ; aujourd'hui ces élémens, agrandis par de fécondes inspirations, promettent des résultats remarquables et inattendus; alors, de retour à Paris, il partagera avec Duprez, les sympathies du public : La fortune et l'avenir de l'Opéra reposent, selon nous, sur la réunion de ces deux grands artistes.

Après avoir parcouru cette longue carrière qu'a suivie Nourrit, toute pleine de succès, de couronnes et d'applaudissemens, nous voudrions pouvoir le montrer hors du théâtre. C'est encore un artiste d'un goût délicat, à la fois indulgent et élevé; mais c'est en même temps un homme d'un esprit vif et chaleureux, aux formes élégantes et qui reçoit avec une extrême bienveillance tous ceux qui aiment les conseils et veulent s'aider de son appui. Aussi, la société fraternelle des artistes parisiens garde-t-elle avec soin la place de Nourrit dans ses rangs et regrette son absence autant que *l'Opéra*, malgré le succès immense de Duprez.

L. Michelant.

DUPREZ.

Le 6 décembre de l'année impériale et bissextile 1806, un horrible tintamarre se fit entendre dans la rue Grenétat, devant la boutique d'un bonnetier, nommé Godart. — Le charivari en question était produit par messieurs les musiciens ordinaires et extraordinaires de la loterie de Paris qui venaient saluer de leurs fanfares et de leurs acclamations le fortuné bonnetier qui venait de gagner un quaterne ! — A peine la clarinette avait-elle fait entendre son dernier glapissement, que tout-à-coup des cris aigus se firent entendre au troisième étage de la maison occupée par l'heureux bonnetier, et après quelques minutes d'attente, les badauds, rassemblés dans la rue Grenétat, apprirent que la musique de la loterie impériale venait de faire accoucher une des locataires de M. Godard. — L'enfant qui dût le jour à la musique a aujourd'hui trente-deux ans et se nomme Gilbert-Louis Duprez, premier ténor de l'Académie royale de Musique.

Il paraît que les accens passionnés de la clarinette avaient produit une bien grande impression sur les oreilles du petit Duprez, car, mis en nourrice dans un village des environs de Paris, à peine âgé de deux ans, il faisait déjà l'amusement de tous les paysans par la manière dont il essayait de chanter les complaintes des veillées d'hiver, et le petit bon-homme avait été de suite baptisé du surnom de *petit chanteur du village!*

Par malheur, la famille de Duprez était loin d'être dans l'aisance, et cette famille avait douze enfants à nourrir ; aussi, lorsque le petit chanteur revint du village, on ne songea pas à cultiver ses dispositions pour la musique; des maîtres eussent coûté trop cher ! — Et pourtant le jeune enfant s'occupait constamment de cet art, qu'il aimait tant déjà, et grâce à l'obligeance d'une voisine, un peu musicienne, le petit Gilbert apprit à déchiffrer, et à l'âge de

neuf ans il solfiait à livre ouvert toute espèce de musique. — Un des plus heureux jours de la vie de Duprez date de cette époque : le pauvre enfant convoitait depuis long-temps une romance suspendue aux carreaux d'un étalagiste du passage Molière ; mais, malheureusement, elle coûtait six sous ! — Bien des fois, le dilettante passa devant la boutique en lorgnant d'un œil d'envie la bienheureuse romance ; mais, hélas ! il avait beau fouiller dans son gousset, il n'y trouvait qu'un vide affreux. — Enfin, un jour l'enfaut trouva, dans la rue Saint-Denis, une pièce de dix sous ! — Les trésors des Incas ne parurent pas plus brillants aux compagnons de Fernand Cortez que cette petite pièce d'argent aux yeux éblouis de Duprez. — Il est bien prouvé qu'on ne meurt pas de joie ; car, sans cela, l'heureux Duprez n'aurait pu accourir jusque chez le marchand de musique, qui échangea le trésor d'argent contre le trésor de papier !

Toute la vie de Duprez est un exemple bien frappant de ce que peut produire un travail dirigé par une volonté ferme et constante ; car, cet artiste, parvenu aujourd'hui à un si haut degré de gloire et de fortune, n'a pas fait un seul pas dans sa carrière musicale sans rencontrer d'abord des obstacles que bien d'autres hommes auraient regardés comme insurmontables. — A l'âge de dix ans, Duprez se présenta pour entrer dans les pages de la musique du roi, et il fut *refusé*. — Quelques mois plus tard, en 1817, un concours fut ouvert au Conservatoire pour choisir les élèves qui devaient entrer dans l'institution musicale, qui allait s'ouvrir sous la direction de Choron : Duprez se présenta encore et fut *refusé* de nouveau. — Enfin, le petit musicien désolé, mais non pas entièrement découragé, fit une nouvelle démarche auprès de Choron pour se faire entendre une troisième fois, et cette fois enfin il fut admis au nombre des élèves.

Après quelques années d'étude, Duprez quitta Choron pour se rendre en Italie, en 1825. — Les premières tentatives du jeune artiste, pour se faire entendre sur un théâtre, ne furent pas plus heureuses que les débuts de l'élève en musique ; car, après six mois de démarches et de sollicitations qui n'aboutirent à rien, Duprez, qui avait épuisé ses faibles ressources pécuniaires, revint retrouver son maître Choron qui lui adressa l'argent nécessaire pour payer son voyage de Milan à Paris.

De retour dans la capitale, après de nouvelles démarches, il obtint enfin un modique engagement au théâtre de l'Odéon, où il débuta, le 3 décembre 1825, par le rôle du comte Almaviva dans le *Barbier de Séville*, de Rossini.

Galerie de la Presse

de la Littérature & des Beaux Arts.



34. Chez AUBERT gal. vero-dodat — Imp. d'AUBERT & Cie

DUPREZ.

— L'anecdote suivante, que nous empruntons au spirituel ouvrage publié par *M. Elwart* sur *Duprez*, prouve que le jeune artiste eut encore besoin cette fois de toute sa tenacité pour vaincre les obstacles qui s'offrirent lors de son entrée à l'Odéon !

« Le deuxième début de Gilbert Duprez, dans son rôle des *Folies amoureuses*, fut plus que douteux, et même il fut marqué par une circonstance trop amusante pour ne point être rapportée.

« Duprez, dans l'opéra en question, chantait un duo avec un acteur dont le nom nous échappe; à peine avaient-ils articulé les premières mesures de ce morceau, que le parterre de l'Odéon, composé d'étudiants et de jeunes carabins, tous gens de joyeuse humeur, se mit à accompagner les deux chanteurs en sifflant l'air de la mélodie avec un ensemble et une justesse admirables. — Duprez, qui n'avait jamais assisté à pareil sabbat, était tout tremblant et ne savait plus quelle contenance tenir, lorsque son partner, qui pouvait revendiquer pour sa part, une bonne partie de l'accompagnement des petites flûtes du parterre, lui dit tout bas : — N'aie pas peur, petit, dans cent ans tous ces gens-là ne nous siffleront plus.

« Cependant Duprez, quoique très-abattu par cet échec, ne perdit pas tout-à-fait courage, et quelque temps après il joua le rôle de don Ottavio, du *Don Juan*, de Mozart, avec un succès qui le dédommagea de ce qu'il avait souffert précédemment. »

Peu de temps après son admission à l'Odéon, Duprez épousa une jeune personne qui depuis long-temps lui avait inspiré une violente passion, mademoiselle Alexandrine Duperron, élève de Choron et cantatrice distinguée. — A la même époque aussi, Duprez composa la partition d'un opéra comique, dont le poème avait été écrit par son frère, Édouard Duprez, premier comique du théâtre de Belleville. — Je vous laisse à penser si les deux auteurs débutants eurent de la peine à trouver un directeur qui consentît à monter leur ouvrage. — Ils parvinrent cependant à faire jouer cette pièce, ayant pour titre, la *Cabane du Pêcheur*; mais hélas ! ce fut au théâtre de Versailles; et les deux jeunes auteurs, qui avaient de si beaux rêves de succès, furent cruellement réveillés lorsqu'ils entendirent la malheureuse partition écorchée par les douze musiciens qui composaient l'orchestre, et le pauvre *Pêcheur* fit un naufrage complet, au bruit des sifflements des Borées versaillais !

La faillite du théâtre de l'Odéon força encore une fois Duprez à partir pour l'Italie, et il se rendit à Milan accompagné de sa femme; et là, après quatre

mois d'attente, le couple voyageur fut engagé, à raison de 855 *francs pour toute la saison!*

Après quelques mois passés en Italie, le travail et l'influence du beau ciel de cette contrée produisirent les plus heureux résultats sur la voix du chanteur, et à partir de cette époque, Duprez vit enfin cesser le malheur qui s'attachait à ses pas. — Milan, Gênes, Bergame, Turin, Lucques et Florence accordèrent, tour-à-tour, de justes applaudissements aux deux artistes français, dont la réputation augmentait chaque jour. — La renommée de Duprez, qui commençait à s'étendre dans toute l'Italie, lui ouvrit les portes du magnifique théâtre de *San Carlo*, à Naples, et notre chanteur obtint, auprès des Napolitains, auprès de ce public ardent et passionné, un immense succès. — *Lucia di Lammermoor*, le *Bravo* et *Lara* furent les pièces où Duprez produisit l'effet le plus prodigieux.

Au mois de février 1836, Duprez quitta l'Italie pour revoir la France: l'administration de l'Opéra s'empressa d'offrir un engagement magnifique au célèbre chanteur, et le 17 avril 1837, Duprez fit son début dans le rôle de Guillaume Tell. — Il est inutile de rappeler l'enthousiasme qui accueillit le jeune artiste qui venait recueillir l'héritage de *Nourrit*. Il n'est peut-être pas un de nos lecteurs qui n'ait applaudi l'admirable voix qui a complétement justifié l'immense réputation que Duprez s'était créée sur tous les théâtres d'Italie; et pour la première fois peut-être, les Parisiens, d'ordinaire si difficiles à se laisser impressionner par les débutants, se laissèrent aller de suite à un véritable enthousiasme.

Depuis dix-huit mois, Duprez a successivement joué *Guillaume Tell*, les *Huguenots*, *Stradella*, la *Juive*, la *Muette de Portici*, *Guido*, et chacun de ces rôles a été pour l'admirable chanteur un nouveau sujet de triomphe.

L. H.

DUMANOIR.

Philippe Dumanoir naquit à la Guadeloupe, le 25 juillet 1808. Heureusement, pour le développement de son caractère, il fut retiré de bonne heure des mains des nègres et arraché aux dangereuses faiblesses de ses parents. On sait la funeste et déplorable influence de la complaisante admiration des parents créoles pour leurs enfants; on sait l'orgueil intolérable et l'inaptitude intellectuelle, trop souvent invincible, des créoles qui ont passé seulement leur adolescence dans les colonies. Habitués à traiter de blanc à noir, de maître à esclave, accoutumés à vivre au milieu du luxe qu'ont permis presque toujours, jusqu'ici, des profits commerciaux faciles ou des revenus fonciers exorbitants, s'ils viennent ensuite en Europe, ils ont à soutenir long-temps des luttes bien cruelles avec leur amour-propre incessamment blessé, ou bien ils se font tuer en duel, ou enfin ils se ruinent pour étaler un luxe qui leur donne le change à eux-mêmes et qui aide à faire supporter leurs incroyables exigences, leurs procédés raides, et leur inconcevable susceptibilité.

Issu d'une famille riche et estimée, Dumanoir fut amené en France dès l'âge de dix ans et fit ses études au collége Bourbon, avec plusieurs camarades aujourd'hui bien placés déjà au théâtre et dans la presse; puis, en sortant du collége, il suivit les cours de droit, non pour parcourir la carrière aujourd'hui si lente et si peu lucrative du barreau, mais pour compléter son éducation et n'entrer dans le monde qu'avec la connaissance de ses droits civils et politiques.

Il est d'usage, parmi les biographes, de reconnaître dans l'enfant les éléments manifestes de l'homme fait, et de trouver toujours à citer à l'appui de leurs observations des détails plus ou moins significatifs, et souvent, disons-le, plus ou moins niais. Dumanoir n'a pas la prétention d'avoir été un enfant de

lettres et un gamin dramatique. A neuf ans, il ne connaissait pas sa Croix de par Dieu et n'avait jamais subi les étreintes d'un soulier. Ses goûts étaient tout positifs, ses habitudes toutes sauvages : il aimait la vie libre et vagabonde, et son plus grand bonheur était de se jeter pieds nus sur un cheval fougueux, et d'aller dans les bois inexplorés de la Soufrière, affronter les troupes de *nègres marrons*, dont quelques-uns peut-être n'eussent pas épargné le fils de leur maître si le hasard l'eût fait tomber entre leurs mains.

On conçoit aisément la noire mélancolie du jeune et sauvage créole, quand il se vit, pour la première fois, enfermé entre quatre murs au milieu de Paris? C'était une dangereuse épreuve qu'on lui faisait tout-à-coup subir; mais il était assez jeune encore pour réparer le temps perdu et se mettre à la hauteur de ses camarades européens, dont la supériorité le révolta d'abord, puis en définitive ne lui servit que de stimulant, car il fit d'excellentes études.

Disons-le cependant, ses dernières classes furent singulièrement troublées par un amour bien malheureux dans le principe, et trop heureux aujourd'hui; amour terrible quand il devient stérile, car Dumanoir le répétait souvent à ceux de ses camarades qui le décourageaient : *L'amour du vaudeville est incurable*.

Il achevait son droit en même temps qu'il débutait au théâtre, en collaboration avec M. Maillan, créole comme lui, par la *Semaine des Amours*, dont le succès populaire illustra si vite le nom du jeune vaudevilliste, et dont les produits réels lui révélèrent, pour la première fois, le côté industriel de la littérature, à lui qui ne l'avait aimée encore que d'un amour purement platonique, entrevoyant à peine pour salaire une entrée dans les coulisses, ce mystérieux oasis rêvé par tous les étudiants et si cher payé par tant de vieillards amoureux.

Aujourd'hui, Dumanoir est arrivé à la direction du théâtre des Variétés; c'est lui qui a les clés de ce paradis qu'il rêva si délicieux autrefois : « Hélas! oui, dit-il, je suis le cerbère de cet enfer organisé, dont les flammes ne purifient pas toujours et où tant d'anges sont venus brûler leurs ailes!.... »

Mais il paraît que le jeune cerbère n'effraie ni les anges ni le public, car les Variétés sont aujourd'hui en pleine prospérité, grâce aux efforts d'une troupe bien choisie autant qu'à l'attrait d'un répertoire qui ne dément pas le titre du théâtre, et que Dumanoir lui-même n'a pas peu contribué à enrichir.

Voici la liste, complète, sauf quelques collaborations peu importantes, des ouvrages dûs en tout ou en partie à ce dramaturge spirituel, délicat, et dont l'esprit d'observation est aussi distingué que la personne et les manières.

Galerie de la Presse,

de la Littérature et des Beaux-Arts.



28 Chez AUBERT gal. Véro Dodat — Imp. d'AUBERT et Cie

DUMANOIR.

DUMANOIR.

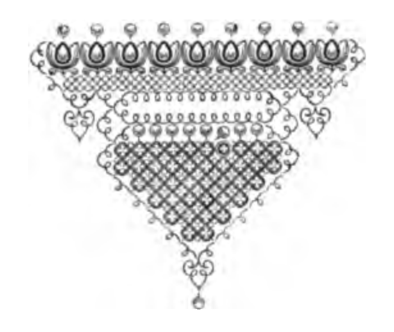
Aux Variétés. — *La Semaine des Amours, le Voyage de la Mariée, la Monnaie de Singe, Saint-Denis, l'Homme qui bat sa Femme, la Mouche du Mari, les Tirelaines, une Fille d'Ève, Turiaf-le-pendu, Deux Femmes contre un Homme, Gribouille, les Danseuses à la Classe, Changée en nourrice, une Saint-Barthélemy, le Chevalier d'Éon, Henriette Wilson, Judith, le Porte-Respect, Suzette, Madame et Monsieur Pinchon.*

Au Gymnase. — *La Perle des Maris, le Sénateur, les Vieux Péchés, Être aimé et mourir, Discrétion, un Mari charmant.*

Au Vaudeville. — *Le Cabaret de Lustucru.*

Au Palais-Royal. — *Le Dernier Chapitre, Sophie Arnould, Sous Clé, la Savonnette impériale, la Fiole de Cagliostro, la Marquise de Prétintailles, Deux Coupables, l'Hôtel des Haricots, la Maîtresse de Langues.*

M. R.



MERLE.

Merle *(Jean Toussaint)*, est né à Montpellier, le 16 juin 1785. Après avoir achevé ses études à l'école centrale du département de l'Hérault, il suivit à Paris son oncle, M. Albisson, alors tribun et depuis conseiller-d'état, et fut placé par sa protection, au Ministère de l'Intérieur. Mais les succès administratifs n'étaient pas de la nature de ceux qu'il ambitionnait, et l'activité impériale répugnait assez aux dispositions d'un jeune homme déjà vaudevilliste dans l'âme, c'est-à-dire fanatique de paresse et d'indépendance. Par malheur, de nouvelles entraves devaient encore s'opposer à l'accomplissement de ses vœux; et il n'échappa à la bureaucratie que pour tomber de Charybde en Scylla. L'heure de la conscription avait sonné pour lui, et, à cette époque, la conscription ne lâchait pas aisément sa proie.

Merle partit et supporta les premières fatigues du métier, sous l'uniforme brillant de grenadier aux vélites de la garde impériale. Trois ans après, il obtenait sa réforme, à la suite d'une courte apparition à l'un des corps de l'armée d'Espagne, et il revoyait enfin Paris, libre de tout service civil ou militaire, et chargé d'un petit bagage littéraire, seul fruit de ses campagnes.

Dès ce moment, tout réussit au gré de ses desirs; les journaux et les théâtres ne tardèrent pas à lui ouvrir leurs portes, et des succès honorables accompagnèrent ses premiers pas dans cette double carrière. Une grammaire espagnole de Port-Royal, augmentée de notes et d'un traité d'orthographe de cette langue marqua son début dans les lettres; une bluette intitulée : *le Retour au comptoir*, marqua presque en même temps son début au théâtre. De 1808 à 1809, il fut attaché au *Mercure de France*, et depuis cette époque jusqu'en 1818, il participa d'une manière active à la rédaction de plusieurs journaux, et notamment de la *Gazette de France*, du *Journal*

des Arts et du *Diable Boiteux*. Jusqu'en 1830, il resta fidèle à la *Quotidienne*, où il reprit ses anciens travaux. Mais, pendant quelque temps, cédant aux instances de ses amis politiques, il accepta des fonctions tout-à-fait étrangères à ses habitudes devenues si pacifiques. Il partit, quelques mois avant la révolution de juillet, pour l'expédition d'Alger, en qualité de secrétaire particulier du général en chef, M. de Bourmont. Spectateur actif de notre glorieuse conquête, il organisa un service d'imprimerie pour les besoins de l'armée, et fit imprimer sur la plage même de Sidi-Ferruch, et par ordre de M. de Bourmont, les premiers numéros d'un journal de l'expédition.

Les événemens de juillet 1830, allaient lui faire un devoir de suivre les destinées de son chef, lorsqu'il quitta l'armée d'Afrique et qu'il débarqua à Toulon, au moment même où l'on y arborait le drapeau tricolore. Le *Nestor*, sur lequel il était embarqué, fut le dernier vaisseau du roi qui entra dans la rade avec le pavillon blanc.

Sous le nouveau gouvernement, Merle reprit ses travaux littéraires. Déjà, de 1822 à 1826, il avait été attaché au théâtre de la Porte-St-Martin, comme co-directeur, et dans le même espace de temps, il avait fait de fréquents voyages en Angleterre pour y étudier les ressources du théâtre anglais, et les prestiges de son exécution dramatique. C'est même à ses nombreuses visites à nos voisins d'outremer, que Paris dut alors la représentation des chefs-d'œuvre de Shakspeare, et la connaissance des talens de Kean, de Macready, de miss Smithson, qui, sur les instances de Merle, avaient consenti à venir visiter notre capitale. Merle avait donc déjà fait ses preuves en fait de direction théâtrale, lorsqu'au retour d'Alger, il consentit à diriger pendant six mois l'Opéra-Comique, transporté à Ventadour, pour le compte de M. Boursault, qui en avait le privilége; il abandonna cette direction pour coopérer à la rédaction principale de la *Mode*, dévouée aux intérêts légitimistes, et surtout pour se livrer plus particulièrement à la rédaction des feuilletons de théâtre dans *la Quotidienne*.

Pour faire apprécier la diversité des talens de Merle, il nous suffira de rappeler ses titres.

En 1808, après la publication de sa grammaire espagnole de Port-Royal, il donna au public un extrait des mémoires de Bachaumont, en trois volumes; puis un choix du *Mercure de France* également en trois volumes. En 1816, il publia avec M. de Jouy, un mémoire justificatif en faveur du lieutenant général Clausel; et en 1819, un mémoire en faveur des bannis; en 1821, à



3e. Chez AUBERT gal. Vero Dodat. Imp. AUBERT & Cie

MERLE.

l'époque où toute la France était occupée de la souscription pour l'achat de Chambord, et où Paul-Louis Courrier lançait contre cette acquisition son *Simple discours*, Merle fit paraître une description historique de ce château, en deux livraisons in-folio avec gravures. Plus tard, et après la révolution de juillet, lorsque l'on disputait au duc de Bordeaux, la propriété de Chambord, il publia une nouvelle histoire de cette demeure royale, qu'il dédia à madame la duchesse de Berry, au moment même de l'état de siège de 1832. A peu près à la même époque, il mit au jour un volume intitulé : *Anecdote pour servir à l'histoire de la conquête d'Alger*, qui eut deux éditions en six mois et qu'il dédia à M. de Bourmont. N'oublions pas, dans la nomenclature des œuvres de Merle, la publication courageuse de plusieurs lettres qui parurent pendant les cent jours de 1815, dans le *Nain Jaune*, et dans lesquelles il critiquait les fédérations Napoléoniennes et prenait la défense des militaires persécutés pour avoir servi dans la garde royale.

On voit que la politique a toujours tenu une assez grande place dans l'existence de Merle ; ce qui ne l'a pas empêché pourtant de consacrer ses plus chers loisirs à la littérature dramatique dans laquelle il s'est fait connaître par une paternité bien constatée à plus de cent-vingt ouvrages, qui, pour la plupart, obtinrent un fort joli succès, et où l'on rencontre souvent son nom accolé à celui du joyeux vaudevilliste Brazier, son ami et collaborateur. Nous devons toutefois compter au nombre de ses principaux travaux littéraires, une comédie en trois actes qu'il fit seul pour le théâtre de l'Odéon, en 1822, sous le titre de la *Fête d'un Bourgeois de Paris*. Il s'était déjà essayé avec M. de Jouy à un autre théâtre royal, celui de Feydeau, où il fit jouer en 1818, un petit acte, intitulé : *les Courses de New-Market*, qui n'obtint aucun succès, et dont la musique, d'un jeune compositeur allemand nommé Strunz, était digne d'un meilleur sort. Mais c'est surtout dans les théâtres secondaires que Merle obtint ses plus brillants succès, nous n'en citerons que quelques uns :

Au Vaudeville. — *Le petit Almanach des grands Hommes*, (pièce défendue par la police, sur la réclamation de la famille de Rivarol). *Relâche pour la répétition générale de Fernand Cortez*, *Irons-nous à Paris*, célèbre revue de l'année 1810.

Aux Variétés. — *A bas Molière*, *Quinze ans d'Absence*, *le Ci-devant jeune homme*, *la Corbeille d'Oranges*, *le Petit Corsaire*, *les Petits Braconniers*, *les Intrigues de la Rapée*, *Tout pour l'Enseigne*, *la Noce interrompue*, *l'Habit de*

Catinat, la Laitière suisse, Jocrisse chef de Brigands, Préville et Taconnet, la Carte à payer, et plusieurs autres vaudevilles, où Tiercelin et surtout notre inimitable Potier puisèrent leurs meilleures inspirations.

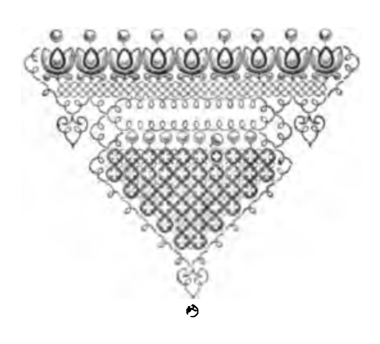
A la Gaité. — *La Fille Grenadier, le Soldat Tyrolien, la Perruque enlevée.*

A la Porte-St-Martin.—*Les deux Philibertes, les Invalides ou Cent ans de Gloire, le Monstre et le Magicien,* où l'acteur anglais Cooke, chargé du rôle du monstre fit courir tout Paris.

Nous passons sous silence, un grand nombre de pièces de circonstance, que Merle, fidèle à ses principes politiques, donna toutes sous la Restauration, et jamais ni avant, ni depuis. Il paraît, du reste, avoir renoncé tout-à-fait au théâtre, pour se livrer exclusivement à la critique des productions d'autrui, dans laquelle il apporte un talent remarquable, dont le cachet est une connaissance approfondie du théâtre ancien et moderne, et un persifflage plein de verve et de bon goût.

Merle joint à ces divers titres, celui de mari de notre célèbre artiste, madame Allan Dorval.

D. D.



PRADIER.

Pradier *(James)*, est né à Genève, en 1795. — Quoique Suisse d'origine, Pradier, élevé en France, à Paris, dès ses plus jeunes années, doit être compté au nombre des artistes français, et cet illustre statuaire marche aujourd'hui avec David, à la tête des sculpteurs de notre époque.

Dès son enfance, Pradier manifesta un goût bien décidé pour les beaux-arts, et ses parens cherchant à seconder sa vocation, le placèrent dans l'atelier d'un habile graveur. — Le maître remarqua bientôt dans son jeune élève, les dispositions les plus heureuses, et devina que Pradier pouvait faire mieux encore que de copier servilement le travail d'un autre. En conséquence, il engagea vivement le jeune artiste à cultiver les heureuses dispositions qu'il tenait de la nature, et Pradier, quittant Genève, se mit en route pour Paris, afin d'entrer dans l'atelier du sculpteur Lemolt.

Sous ce nouveau maître, les progrès de Pradier furent rapides. Le jeune élève travaillait d'autant plus que ses moyens pécuniaires ne lui permettaient pas de se livrer aux coûteuses distractions que Paris offre en foule, et forcé de se livrer à un travail assidu, la pauvreté de Pradier devint ainsi une source de fortune.—Lemolt voyant le zèle de son jeune élève et touché des privations qu'il endurait, sollicita pour lui une pension du Ministère de l'Intérieur. Cette demande eut un heureux succès et le brevet fut signé de la main de l'Empereur. — Du reste, ce n'est pas la seule fois que Napoléon se soit occupé de Pradier et l'anecdote suivante prouve que l'Empereur sut lire dans l'avenir du jeune sculpteur.— Un jour, Napoléon vint visiter l'atelier de Lemolt qui travaillait alors au fronton du Louvre. Tous les élèves se tenaient rassemblés respectueusement autour du maître, et à la fin de la visite, Lemolt, désignant Pradier, dit à l'Empereur : — Sire, je vous présente l'un de vos petits

pensionnaires. — Qu'il approche, dit Napoléon. — Pradier s'avança en tremblant, et Napoléon, après l'avoir fixé quelques instans avec son regard d'aigle, dit à Lemolt, en portant la main sur la tête du jeune élève : — Maître Lemolt, soignez-moi cela ; il y a bien des choses dans ce front ! — La prédiction de l'Empereur, qui du reste se vérifia si admirablement, mit de suite Pradier en grand honneur parmi ses camarades, et, dans cette même année, il obtint, après le concours, une médaille d'or et une exemption pour la conscription ; cette seconde faveur surtout était bien grande puisqu'on se trouvait alors en 1814, époque désastreuse et qui dévorait tant de jeunes conscrits ! — L'année suivante, Pradier obtint le grand prix de Rome et partit pour l'Italie où de nouvelles études vinrent encore perfectionner un talent qui était déjà bien remarquable.

Notre jeune sculpteur produisit à Rome un grand nombre d'ouvrages, et à l'âge où d'autres ne sont encore que d'obscurs élèves, Pradier s'était déjà fait une belle réputation et, bien que tous les bustes et toutes les statues de cet artiste accusent une étude approfondie de la nature, pourtant Pradier pétrit l'argile ou taille le marbre avec une facilité qui tient du prodige ; on a peine à s'expliquer comment ce sculpteur peut travailler et si vite et si bien.

De retour à Paris, Pradier exécuta un buste de Louis XVIII, d'une ressemblance si parfaite que ce roi s'écria : —Voilà le seul artiste qui m'a compris ! et il ordonna qu'à l'avenir tous les portraits que l'on ferait de lui auraient pour modèle le marbre du sculpteur. — Ce buste est aujourd'hui placé au Musée du Louvre et, bien qu'il ait couru de grands dangers à la révolution de juillet, il fut conservé cependant grâce à la présence d'esprit du directeur du Musée, qui arrêta les démolisseurs au moment où ils levaient leurs crosses de fusil contre Louis XVIII, en leur criant de respecter l'auteur de la Charte ! — Grâce à la Charte, Louis XVIII fut sauvé et n'alla pas rejoindre tous les autres débris royaux qui jonchaient la cour du Louvre.

Voici la nomenclature des travaux que Pradier a déjà exécutés par ordre du gouvernement ; on compte à Versailles quatre statues sculptées par cet artiste, à la Chambre des Députés, deux statues ; au Luxembourg, trois ; à la Madeleine, sept ; à l'Arc de l'Étoile, quatre ; sur la place Louis XV, deux ; et au jardin des Tuileries, deux. — De plus, les appartemens royaux sont décorés de plusieurs marbres dus au ciseau de Pradier.

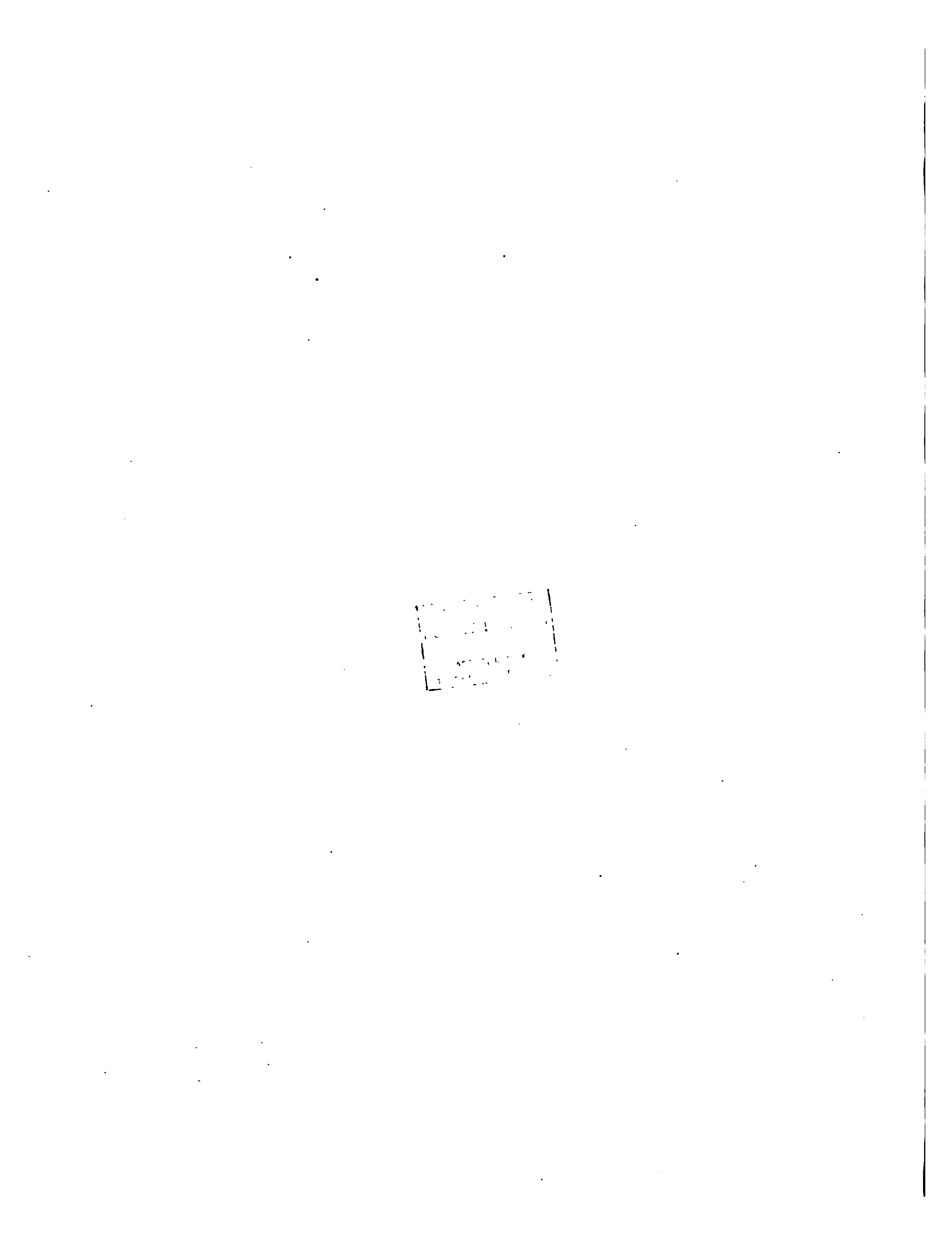
Quant aux ouvrages qui n'ont pas été exécutés par ordre, voici les principaux : —*La Psyché, Vénus après le Jugement de Paris, la Chasseresse au Repos,*

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux Arts.



24. Chez AUBERT gal. Véro-dodat — Imp. AUBERT et Cie

PRADIER.



une Bacchante couchée, les Trois Grâces, *Vénus qui gronde l'Amour*, etc., etc. Ce dernier groupe est encore dans l'atelier de Pradier; il a été acheté par le duc d'Orléans pour ses appartemens. — Parmi les statues de Pradier qui ont obtenu le plus de succès auprès du public, on distingue surtout *le Phidias*, placé dans le jardin des Tuileries, et *les Trois Grâces* qui se trouvent dans un des salons du Musée de Versailles. — Le souvenir de Canova était cependant de nature à effrayer Pradier, et ce n'est pas un mince mérite que d'avoir pu traiter avec succès le même sujet qui avait déjà inspiré au sculpteur italien, son plus admirable chef-d'œuvre. — Quant au *Prométhée* qui orne le jardin des Tuileries du côté de la terrasse des Feuillans, il a soulevé quelques critiques, et pourtant le seul reproche que l'on puisse adresser à cette statue, c'est d'être placée de manière à ce qu'on ne puisse reconnaître toutes ses beautés: le spectateur est sur un plan beaucoup trop bas.

On vient tout récemment de découvrir les huit statues qui servent d'ornemens à la place de la Concorde, et cette fois encore Pradier l'a emporté sur ses rivaux, *Lille* et *Strasbourg* ont été exécutés par ce sculpteur et *Strasbourg*, surtout, se distingue, au milieu des huit autres statues, par un air de force et de noblesse qui sied bien à la fière gardienne de nos frontières alsaciennes.

Outre les divers ouvrages dont nous venons de parler, Pradier a exécuté, pour la ville de Genève, une fort belle statue de Jean-Jacques Rousseau, son compatriote. Cette statue a été érigée sur une des places publiques de la ville qui tarda bien long-temps à rendre cet hommage à l'illustre philosophe. Grâce à Pradier, Rousseau n'aura rien perdu pour attendre, et ses traits, rendus avec un rare bonheur, sont plus certains de passer fidèlement à la postérité.

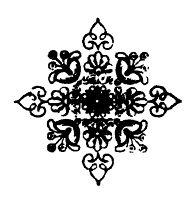
On remarque, dans une des galeries du Musée de Versailles, une fort belle statue du comte de Beaujolais, frère du roi Louis-Philippe. Ce jeune comte qui mourut fort jeune en Angleterre, à la suite d'une chute qu'il fit en 1792, à Marseille, en sauvant son précepteur de la fureur populaire, est représenté à-demi-couché sur le gazon et lisant la dernière lettre qu'il reçut de sa mère. — L'expression de mélancolie qui régne sur cette figure, amaigrie déja par l'approche de la mort, a été rendue admirablement par le ciseau de Pradier, et à ce mérite, vient encore se joindre celui d'une rare ressemblance; cet ouvrage fait d'autant plus d'honneur au sculpteur, qu'il l'a exécuté d'après un fort médiocre portrait du jeune prince. Aussi, quand Louis-Philippe vit pour la première fois cette statue, il fut saisi d'un profond

attendrissement en revoyant ainsi la fidèle image d'un frère mort depuis plus de trente années, et dont le vague souvenir s'effaçait déjà de bien des cœurs !

A peine Pradier avait-il terminé les deux colossales statues de la place Louis XV, que déjà son infatigable talent s'exerçait sur un sujet plus colossal encore; le célèbre sculpteur s'occupe en ce moment d'un groupe qui doit être placé à droite du péristyle de la chambre des Députés. — Le sujet de cette vaste composition est *la Royauté publiant l'Amnistie*. — L'ébauche en plâtre de ce groupe est déjà entièrement terminée et toutes les personnes admises dans l'atelier de l'artiste s'accordent à en faire un éloge mérité. Du reste cette composition allégorique n'est pas une flatterie pour le monarque du jour. Rien dans le choix des personnages ne rappelle notre époque. De la sorte, quel que soit le parti politique qui vienne à triompher en France, l'ouvrage du sculpteur est toujours certain de rester debout; car, à moins qu'un destin bien fatal ne nous ramène aux froides cruautés de 93, la statue de la Clémence sera toujours vénérée.

Pradier, dont les commencemens dans la carrière d'artiste furent si pénibles, a recueilli, de bonne heure, les fruits de son travail; car cet illustre statuaire, quoique jeune encore, est déjà, depuis plusieurs années, officier de la légion-d'honneur, membre de l'Institut, et professeur à l'Académie des Beaux-Arts.

L. H.



CASIMIR DELAVIGNE.

DELAVIGNE *(Jean-Francois-Casimir)*, est né au Hâvre, pendant le mois d'avril 1793. — Le père du futur auteur des *Messéniennes* était un des négociants les plus considérés de ce port si commerçant, et fort heureusement, quoiqu'armateur, M. Delavigne père aimait aussi les lettres, et il envoya ses deux fils faire toutes leurs études à Paris, au Lycée Napoléon. — Ce fut dans les murs de ce lycée que s'écoula toute l'enfance et une partie de la jeunesse de Casimir Delavigne, en compagnie de son frère *Germain*, qui s'est aussi fait connaître honorablement dans la littérature, par plusieurs spirituels vaudevilles et par sa collaboration aux poëmes de la *Muette* et de *Robert-le-Diable*.

Casimir Delavigne, qui, dès son entrée au Lycée Napoléon, s'était fait remarquer par les brillants succès qu'il obtint dans toutes ses classes, était encore en réthorique, lorsqu'il composa une ode pleine de verve, à l'occasion de la naissance du roi de Rome, en 1811. — L'année d'après, le jeune poète sortit du lycée et se mit à travailler avec toute l'ardeur de la jeunesse, à une tragédie en cinq actes intitulée *Polixène*. Mais Casimir Delavigne, plus que tout autre jeune auteur peut-être, était destiné à éprouver combien les abords de la carrière dramatique sont difficiles et exigent de courage et de persévérance. — Lecture fut demandée au comité de lecture du Théâtre-Français; mais la réponse se fit attendre si long-temps que, dans l'intervalle, il eut le temps de composer une seconde tragédie, *les Vêpres Siciliennes*. —Enfin, après deux longues années d'attente et de suppliques, le fier comité daigna entendre le jeune auteur, qui vint lire bien timidement *ses Vêpres Siciliennes*, et l'auguste aréopage daigna admettre la pièce à *correction*, et en y joignant la singulière condition que *l'auteur ne demanderait jamais que sa tragédie fût jouée*. — Ce ne fut pas le seul trait comique que renferma la sentence des membre du comité,

car une actrice dont nous regrettons de ne pas connaître aujourd'hui le nom, refusa entièrement la tragédie, en disant qu'il serait indécent que le mot *Vêpres* figurât sur l'affiche du Théâtre-Francais. — Il est probable que c'est la même dame qui, une autre fois, refusa une comédie en mentionnant dans son bulletin que *l'ouvrage était mal écrite*. — Du reste, quelques années plus tard, le public vengea bien Casimir Delavigne de ses juges ignorants, et les *Vêpres Sicilennes*, jouées à l'Odéon, obtinrent un tel succès que trois cents représentations purent à peine satisfaire à l'empressement du public.

Casimir Delavigne, le cœur froissé du dédaigneux refus du Théâtre-Français, tira une spirituelle vengeance des acteurs qui formaient ce plaisant comité de lecture, et le jeune auteur termina en trois mois la satyrique pièce des *Comédiens*

Les grands événements politiques de 1815, vinrent distraire Casimir Delavigne de ses idées dramatiques, et à la vue de la France envahie par l'étranger, le cœur du poète et du citoyen, venant à battre d'une généreuse indignation, poussa un cri de douleur qui se traduisit dans les admirables *Messéniennes*. *Waterloo*, la *Dévastation du Musée* et le *Départ des Étrangers* inspirèrent successivement le jeune auteur, et la France vit tout-à-coup se révéler un grand poète. — Tel fut le succès des *Messéniennes* que, dans le courant d'une seule année, il s'en vendit *vingt et un mille* exemplaires.

En 1819, Picard étant devenu directeur du théâtre de l'Odéon, qui allait après son incendie rouvrir ses portes sous le titre de *second Théâtre Français*, Picard, disons-nous, pour prouver au public combien il était nécessaire de donner une concurrence aux comédiens ordinaires du roi, fit précisément choix, pour pièce de réouverture, de l'ouvrage refusé par les dédaigneux acteurs de la rue de Richelieu, et les *Vêpres Siciliennes* obtinrent un des plus beaux succès dont on ait conservé le souvenir au théâtre. — L'auteur, forcé de paraître sur la scène, reçut une ovation véritable et, pendant une année entière, les *Vêpres Siciliennes* attirèrent tout Paris au théâtre dirigé par Picard — L'année d'ensuite, Casimir Delavigne fit jouer sa pièce aristophanique des *Comédiens*, et le 1er décembre 1821, *le Paria* vint recommencer le succès des *Vêpres Siciliennes*.

A cette époque, plusieurs fauteuils devinrent vacants à l'Académie et la voix du public désignait chaque fois, aux suffrages de trente-neuf immortels, l'illustre auteur des *Messéniennes;* mais les sentiments patriotiques dont le poète avait fait preuve plaisaient peu au pouvoir du jour, et les académiciens,

Galerie de la Presse,
de la Littérature & des Beaux Arts



35. Chez AUBERT gal Vero dodat — Imp d AUBERT & Cie

CASIMIR DELAVIGNE.

se montrant aussi courtisants que des familiers des Tuileries, préférèrent à Casimir Delavigne, d'abord M. l'évêque d'Hermopolis, puis M. l'archevêque de Paris; aussi, lorsqu'on parla encore à Casimir Delavigne de se remettre sur les rangs, il répondit en riant: —Non pas vraiment : si je me présentais une troisième fois, ils m'opposeraient le Pape, j'en suis sûr.

Dans le courant de la même année, l'auteur des *Messéniennes* éprouva les suites du même système, et on le destitua de sa place de bibliothécaire de la Chancellerie. M. le duc d'Orléans offrit un noble dédommagement à Casimir Delavigne, et, se déclarant le protecteur de l'illustre et patriotique poète, il lui offrit la place de bibliothécaire du Palais-Royal, en lui disant : — Le tonnerre est tombé sur votre maison, je vous offre un appartement dans la mienne.

Le Théâtre-Français voyant les éclatants succès obtenus par l'auteur qu'il avait dédaigné jadis, songea à faire amende honorable et Casimir Delavigne accédant aux offres de réconciliation qu'on lui adressait, scella le traité de paix, en donnant, aux comédiens de la rue de Richelieu, une comédie en cinq actes et en vers, et *l'École des Vieillards* devint le sujet d'un nouveau triomphe pour l'auteur et pour l'actrice, Mlle Mars. — Après de si nombreux et de si brillants succès, l'Académie française fut obligée de faire comme le Théâtre-Français; c'est-à-dire d'aller au-devant de Casimir Delavigne, qui fut enfin nommé membre de cette assemblée, nous pouvons dire à l'unanimité des voix, car le récipiendaire obtint vingt-neuf suffrages sur trente votants.

Depuis sa réception à l'Académie, qui eut lieu au mois de juillet 1825, Casimir Delavigne, quoique d'une santé chancelante, a travaillé constamment et lorsque par suite de l'ordonnance du médecin, il fut forcé d'aller faire, un voyage en Italie, loin de se livrer au repos absolu qui lui était recommandé, il écrivit sept nouvelles Messéniennes et fit à Venise le plan de sa tragédie de *Marino Faliéro*. A son retour, il fit représenter cette pièce, puis une spirituelle comédie en vers, la *Princesse Aurélie*, dont les représentations furent interrompues par suite d'intrigues de coulisses. La révolution de 1830 ne trouva pas Casimir Delavigne froid ou insouciant, et mieux que personne, l'auteur des *Messéniennes* pouvait chanter la victoire du peuple de Paris; aussi le poète improvisa-t-il, avec une verve toute patriotique, son chant national intitulé la *Parisienne*, qui, en l'espace de quelques jours, devint populaire dans la France tout entière.

Le 11 février 1832, eut lieu la première représentation de la tragédie

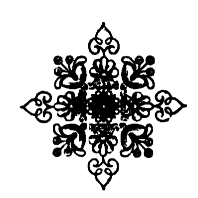
de *Louis XI*, pièce à laquelle Casimir Delavigne travaillait depuis plusieurs années, avec le soin tout particulier que met cet auteur à toutes ses productions, et à peine le grand succès de *Louis XI* commençait-il à s'épuiser, que les *Enfants d'Édouard* venaient raviver les mêmes applaudissements.

Ces travaux multipliés exercèrent une fâcheuse influence sur la santé de l'auteur, qui, accablé de souffrances, fut encore obligé d'aller chercher quelque repos sous le ciel plus doux de l'Italie. — Pendant toute l'année 1835, Casimir Delavigne fut en proie aux douleurs les plus aiguës, et qui le croirait? ce fut justement pendant cette triste période que, pour se distraire de ses maux, il composa, sur son lit de douleur, sa vive et spirituelle comédie de *Don Juan d'Autriche*, qui a eu le privilége de dérider tout Paris. — Six mois après, l'auteur comique Delavigne, rentra dans le genre tragique par *une Famille au temps de Luther*, qui nous offrit la singularité d'une tragédie en *un* acte.

Depuis trois années, Casimir Delavigne, qui vit presque toujours retiré dans sa charmante habitation de la Madelaine, près de Vernon, sur la route de Rouen, travaille à un ouvrage qui, d'après le temps qu'y met l'auteur, semble destiné à obtenir un grand succès. Le titre de cette pièce est *la Popularité*, et d'après quelques indiscrétions de coulisses, on s'attend à retrouver, dans cet ouvrage, des scènes qui rappelleront le spirituel et satyrique auteur des *Comédiens* et de *Don Juan d'Autriche*.

Nous n'ajouterons qu'un mot pour terminer cette rapide notice sur le célèbre auteur dont l'appréciation littéraire pourrait fournir matière à un volume. — C'est que l'auteur des *Messéniennes* et de *Louis XI*, qui, dans le cours de sa carrière littéraire, a subi les remontrances de plus d'une critique, a toujours été environné de respect unanime. — Casimir Delavigne honore la littérature contemporaine, non-seulement par ses ouvrages, mais encore par son noble caractère.

L. H.



BOUFFÉ.

Il est peu d'artistes contemporains qui jouissent d'une aussi belle réputation, d'une aussi belle gloire théâtrale que Bouffé, et il faut avouer que l'habile comédien du théâtre du Gymnase est bien digne des bravos qui ont salué chacun de ses pas dans la carrière dramatique. — Pourtant que de travaux, que d'efforts il lui a fallu pour arriver à ce brillant résultat. La nature était loin d'avoir fait quelque chose pour l'artiste; car la petite taille, la complexion maladive, et la voix fluette de Bouffé, semblaient autant d'obstacles insurmontables pour produire de l'effet au théâtre, et par son rare talent, Bouffé, à force d'études et de peines, est parvenu à changer en qualités ces défauts mêmes, et aujourd'hui le public serait bien fâché de trouver, dans *Michel Perrin* ou dans *le Gamin de Paris*, un acteur taillé en modèle de l'Académie des Beaux-Arts, et jouissant d'une voix de *quarante-huit*.

Bouffé est né à Paris, en 1805; destiné par ses parents à exercer la profession de bijoutier, Bouffé n'embrassa qu'avec dégoût cette carrière et, dès l'âge de quinze ans, l'apprenti joaillier s'échappait bien souvent de la boutique de son patron, pour aller se glisser dans les coulisses des petits théâtres des boulevarts, où il avait ses entrées d'autant plus facilement que son père était peintre-décorateur de ces théâtres.— Bouffé ne tarda pas à être en proie à une vocation dramatique bien décidée et, en continuant à tailler ses pierres fines, il fit un autre apprentissage au théâtre de Doyen. — Peu de temps après, le jeune artiste abandonna entièrement, et contre le gré de sa famille, la boutique du bijoutier pour entrer au théâtre de la Gaîté, où, dès ses débuts, il se fit remarquer par l'intelligence qu'il déploya, en créant un rôle dans une pièce intitulée: *le Pauvre Berger*.

De la Gaîté, Bouffé passa au théâtre des Nouveautés qui fut établi sur la place de la Bourse, dans le local qu'occupe aujourd'hui l'Opéra-Comique. — C'est de son apparition à ce théâtre que date la réputation de Bouffé et on n'a pas encore oublié combien cet acteur se montra spirituel et distingué,

dans le *Mariage impossible, le Charpentier* et surtout dans *le Marchand de la rue Saint-Denis* qui fit rire tout Paris, grâce à la manière plaisante dont Bouffé joua le rôle d'un petit commis faquin et bavard.

Le Théâtre des Nouveautés étant venu à fermer ses portes par suite de faillite, les acteurs qui composaient sa troupe cherchèrent un refuge dans les autres théâtres de Paris et, en même temps que la spirituelle et charmante Déjazet allait porter la vogue au théâtre du Palais-Royal, Bouffé acceptait un assez modique engagement qui lui était offert par M. Poirson, directeur du Gymnase. — Pendant près d'une année entière, les auteurs habituels du Gymnase ne surent pas utiliser le précieux acteur qu'ils avaient à leur disposition, et Bouffé ne joua que des rôles fort insignifiants et que tout son talent ne pouvait parvenir à faire briller.—Le succès éclatant du *Bouffon du Prince,* vint enfin rompre la monotonie de son répertoire et, depuis ce jour, chacun des rôles créés par Bouffé a été pour lui l'occasion d'un nouveau triomphe.

Quel est l'acteur qui pourrait approcher de Bouffé en nous représentant le danseur Gambetti des *Vieux Péchés,* le père Grandet de *la Fille de l'Avare,* le bonhomme *Michel Perrin, Pauvre Jacques, le Gamin de Paris, le Muet d'Ingouville* et *Clermont?* Est-il possible de mettre plus de variété et de naturel dans tant de caractères différents? Jamais acteur ne s'est mieux identifié avec son personnage; ce n'est pas Bouffé qui pose devant nous, c'est un vieux prêtre bien naïf, bien confiant, ou un gamin de Paris jouant à la toupie; tout à l'heure, nous avions devant les yeux un enfant de quinze ans, et voici que, l'instant d'après, nous le trouvons changé en un vieillard chancelant, et, dans ces transformations admirables, jamais on n'aperçoit l'art du comédien: c'est la nature, toujours la bonne, la vraie, la simple nature.

Du reste, on admire encore plus le Bouffé du théâtre, lorsqu'on rencontre par hasard le Bouffé de la ville. — Ce n'est plus la même figure, et vous ne reconnaîtriez jamais l'artiste vif, alerte et plein de feu, dans cet homme de chétive apparence, au visage maigre et jaune, aux yeux éteints et qui se promène tristement aux rayons du soleil, pour lui demander un peu de chaleur, un peu de santé. — Il est un soleil qui rend immédiatement la force et l'énergie à Bouffé, c'est le lustre d'une salle de spectacle: quand il se trouve en présence du public, l'artiste se sent électrisé; ses mains qui étaient tremblantes naguères, sont fortes maintenant; son cœur bat avec énergie, ses yeux lancent la flamme; mais, hélas! la toile est à peine tombée, et les bravos retentissent encore, que Bouffé, le grand artiste, redevient le pauvre

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux Arts.



33. Chez AUBERT gal. Vero Dodat

Imp. AUBERT & Cie

BOUFFÉ.

malade de tout à l'heure, et le front baigné de sueur, les jambes chancelantes, il peut à peine regagner sa loge, appuyé sur les bras de ses amis !

Une chose digne de remarque, c'est que les trois excellents acteurs comiques, Bouffé, Arnal et Vernet, qui font en ce moment la joie des Parisiens, sont en proie à une profonde mélancolie et, deux d'entre eux, Bouffé et Vernet, sont d'une complexion maladive et ne composent leurs rôles les plus bouffons qu'au milieu de souffrances physiques quelquefois intolérables.

Du reste, il est une cause qui doit contribuer beaucoup à la tristesse de Bouffé, et cette cause est loin d'être devinée par le public ; c'est que Bouffé, cet acteur d'un si rare mérite et qui ferait la fortune du Gymnase si le Gymnase actuel pouvait faire fortune, Bouffé n'est guère plus *payé* que les autres acteurs du Gymnase, et, clause plus pénible encore, est obligé de jouer tous les rôles qu'on lui donne, quelque mauvais qu'ils soient. Cette situation qui doit paraître bizarre, n'est que trop réelle pourtant et tient à la longueur de l'engagement qu'a signé Bouffé en sortant des Nouveautés pour entrer au Gymnase, à une époque où les engagements dramatiques étaient très-difficiles à obtenir. — Heureusement que Bouffé a droit, chaque année, à un congé de plusieurs mois, et si Paris paye amplement l'artiste en bravos, la province se charge, en outre, de le payer en écus. Mais, si Bouffé éprouve un dédommagement de ce côté, malheureusement il n'en est pas pour les tourments qu'il éprouve en étant souvent, presque *de par huissier*, forcé à jouer des rapsodies indignes de son talent, et que son talent seul sauve d'une chute complète.

Du reste, pour louer dignement Bouffé, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer les fragments suivants d'une épitre, que le meilleur juge dans cette matière, qu'Arnal lui-même, le spirituel comique du Vaudeville, compose en ce moment, en l'honneur de son confrère du Gymnase. — Nous devons la communication de ces vers inédits à la complaisante amitié d'Arnal, qui, du reste, n'en est pas à ses débuts en fait de poésie ; car cet acteur, si délicieusement bête au théâtre, est fort spirituel à la ville et plus d'un portefeuille discret renferme de très-jolis vers composés dans un entr'acte de *Renaudin de Caen*, ou *des Impressions de Voyage*.

A l'hommage, Bouffé, qu'ici mon cœur exprime,
J'ai voulu, tu le vois, coudre plus d'une rime ;
Oui, mais c'est pour toi seul que je me fais auteur,

BOUFFÉ.

Accueille en souriant ma muse d'amateur.
Ne crains pas que je veuille en ma fièvre lyrique,
Faire de tes talents un long panégyrique;
Cette tâche pourtant serait douce à remplir,
Et je sais le moyen de pouvoir l'accomplir.
D'abord je transcrirais tout ce que j'ai su lire
Dans l'œil du spectateur que tu mets en délire,
Qui voit dans un mérite aussi pur que le tien,
De l'honneur du théâtre un glorieux soutien;
Puis de la Renommée empruntant la trompette,
Je redirais les mots que la foule répète;
Je peindrais, s'il se peut, les transports et les cris
Que poussent devant toi la province et Paris;
Ces rapides progrès que pas un ne conteste,
Ces succès si brillants que chaque jour atteste,
Ce chorus général qui te fête si bien.
Car, pour te proclamer un grand comédien,
Jeunes gens et vieillards, littérateurs, artistes,
Tout le monde est d'accord, même les journalistes!
Le goût les a guidés; fidèles à sa loi,
Ils ont eu le bonheur d'être justes pour toi;
Grâce leur soit rendue! en cela, rien d'étrange.
Leur commun sentiment s'explique à ta louange;
A toi seul, tout l'honneur de ta célébrité,
On n'a pu te flatter qu'avec la vérité.

A ton cœur, l'amitié fut toujours nécessaire,
Cher Bouffé, tu connais son langage sincère;
Tu repousses bien loin ces froids admirateurs
Dont la bouche a toujours des mots adulateurs;
Les odeurs de l'encens sont pour toi somnifères.
Après avoir joué je sais que tu préfères
L'ami qui vient chercher ta main pour la saisir
Et qui te dit: *Bouffé, tu m'as fait bien plaisir!*
Cette phrase n'est point faite pour être écrite,
Mais elle part d'un cœur épris de ton mérite,
D'un cœur qui croit, du moins, être entendu du tien!

Nous nous arrêtons là dans notre citation, parce que, dans les vers suivants Arnal, tout en louant digement Bouffé, devient beaucoup trop modeste pour lui-même : les bravos du public doivent le lui prouver chaque soir.

L. H.

AUBER.

Auber *(Denis-Esprit-Ferdinand)*, est né à Paris, en 1795, fils d'un négociant distingué qui cultivait lui-même les arts avec passion, Aubert reçut une éducation brillante, et se distingua surtout par les succès qu'il obtint dès sa jeunesse, dans la musique et dans le dessin. — Mais, quoiqu'il fût excellent musicien, et qu'il jouât parfaitement de trois instruments, de la basse, du violon et du piano, Auber ne se sentait nullement porté vers la carrière qu'il a parcourue depuis avec tant d'éclat, et c'est à un concours de circonstances malheureuses pour Aubert, mais fort heureuses pour le public, que la France compte aujourd'hui un illustre compositeur de plus.

Destiné à être un jour, à la tête de la maison de commerce de son père, Auber fut envoyé à l'âge de dix-huit ans en Angleterre pour y perfectionner son éducation commerciale. — Tout en étudiant la tenue des livres en partie double, le jeune apprenti négociant cultivait la musique comme délassement, et sur la demande de quelques-uns de ses amis, essaya de composer deux ou trois quatuors. — Cette musique d'amateur fut exécutée en petit comité et produisit tant d'effet sur les auditeurs que l'on conseilla vivement au jeune compositeur de faire graver ces premiers essais. — Auber qui, par une rare exception dans les arts, est loin de montrer un amour-propre extrême pour ses productions, recula d'abord devant la publicité que l'on voulait donner à ses quatuors, mais finissant enfin par céder aux obsessions de ses amis, il prit un *mezzo-termine*, fit graver sa musique et la publia sous le pseudonyme de *Lamarre*. — Ce fut là le début musical d'Auber, et il n'est pas sans intérêt pour les rares possesseurs de ces premiers essais de comparer les quatuors de *Lamarre* avec les dernières partitions d'Auber. La distance qui a été franchie est immense; pourtant on reconnait dejà, dans cette musique empreinte

de l'inexpérience d'un débutant, la mélodie qui distingue si éminemment l'auteur du *Domino Noir*.

Après deux ans de séjour dans la capitale du monde commerçant, Auber, suffisamment stylé aux usages du négoce, revint à Paris où, sur la demande de son père, qu'avait enchanté le succès de ses premiers quatuors, il composa la partition d'un petit opéra-comique intitulé: *la Bergère Châtelaine*. — La pièce fut accueillie du public avec beaucoup de faveur, et malgré cela, il fallut encore de nouvelles et de vives instances de la part de son père pour que Auber consentît à travailler à deux nouveaux opéras, ayant pour titres le *Séjour Militaire*, et *Testament et Billet doux*. — Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire à tous les artistes célèbres, Auber était *forcé* par sa famille de cultiver les heureuses dispositions qu'il tenait de la nature.

L'année 1820 fut fatale à Auber, car son père, qui venait de perdre toute sa fortune, par suite de spéculations malheureuses, mourut en laissant à peine à son fils, deux ou trois mille francs pour toutes ressources. — Auber supporta avec courage, le double malheur qui venait le frapper à la fois, et cherchant à perdre le souvenir de son heureuse et insouciante jeunesse, qui s'était écoulée au milieu de l'opulence, il songea à demander au travail, le pain de chaque jour. — Mais, qui le croirait? le jeune compositeur, dont le nom avait déjà été applaudi sur un théâtre, Auber, oubliant le premier succès de sa *Bergère Châtelaine*, se défia de son talent musical, ne songea qu'à tirer parti de ses connaissances commerciales. — Pendant plusieurs mois, le futur auteur de la *Muette* et de *l'Ambassadrice*, chercha dans tout Paris une modeste place de commis, dans une maison de banque, ou de teneur de livres chez un négociant. — Bénis soient aujourd'hui tous les banquiers, ou les marchands de nouveautés, qui ont éconduit le pauvre solliciteur! Si, en 1820, Auber avait eu le bonheur, ou plutôt le malheur, d'obtenir la petite place objet de tous ses désirs, il se trouverait aujourd'hui dans un comptoir de la rue Saint-Denis, au lieu d'être à l'Institut et le répertoire de l'Opéra-Comique compterait une vingtaine de chefs-d'œuvre de moins.

Auber ne pouvant réussir à être commis, songea à tirer parti de son talent pour la musique; mais non pas encore, cette fois, comme compositeur: il résistait tant qu'il pouvait à l'influence de son étoile, et il se mit à donner des leçons de piano. — Heureusement qu'Auber avait des amis qui jugeaient ses œuvres musicales avec moins de sévérité que lui-même, et ils lui répétèrent si souvent de se livrer de nouveau à la composition musicale, que le jeune

Galerie de la Presse.
de la Littérature et des Beaux Arts.



34. Chez Aubert gal. Véro dodat

Imp. d'Aubert & Cie.

AUBER.

professeur de piano se mit à prendre des leçons de Chérubini, et, peu de temps après, on joua à l'Opéra-Comique la pièce d'*Emma*. — On se rappelle l'immense succès qu'obtint cette charmante partition, que chantait parfaitement Mme Boulanger, si jolie dans ce temps sous le petit chapeau de paille d'*Emma!* — Auber, toujours plein de défiance de lui-même, ne se laissa pas enorgueillir par ce premier triomphe, et il continua, pendant trois ans, à demander à Chérubini tous ces secrets de science et d'harmonie dont il a su tirer depuis un si merveilleux parti. — Du reste, l'illustre directeur du Conservatoire de Musique doit être fier aujourd'hui de son élève, en songeant qu'Auber doit, en grande partie, à ses conseils et à ses savantes leçons d'avoir su marier aussi heureusement la mélodie à la science de l'instrumentation. — Car on ne sait ce qu'on doit le plus admirer dans les partitions d'Auber, ou du chant ou de l'accompagnement, et l'immense succès du *Domino Noir*, succès qui dure encore et qui durera long-temps, vient encore de porter à un plus haut degré la réputation du compositeur, à qui l'on devait déjà tant de productions renommées.

Une chose digne de remarque et bien rare dans l'histoire du théâtre, c'est que, dans toute sa carrière musicale, Auber, non-seulement n'a pas compté une seule *chute*, mais même n'a pas vu une de ses pièces n'obtenir qu'un *demi-succès*. Ainsi, après *Emma*, est arrivé *Leicester*, puis la *Neige*, puis le *Timide*, puis *Léocadie*, le *Maçon* et *Fiorella*. — Cette suite de succès ouvrit à Auber les portes de l'Académie royale de Musique, et il débuta à ce nouveau théâtre par la *Muette*, dont la partition a eu les honneurs d'un triomphe rue Lepelletier, d'une quasi-révolution en Italie, et d'une révolution complète en Belgique!

Auber fit sa rentrée à l'Opéra-Comique par la *Fiancée* et *Fra-Diavolo*; puis il donna au grand Opéra le ballet du *Dieu et la Bayadère*, et les trois opéras : le *Philtre*, le *Serment* et *Gustave*. Depuis quatre années, Auber a travaillé exclusivement pour le théâtre de la place de la Bourse, et le public a successivement salué de ses applaudissemens *Lestocq*, le *Cheval de Bronze*, *Actéon*, les *Chaperons Blancs*, l'*Ambassadrice* et le *Domino Noir*.

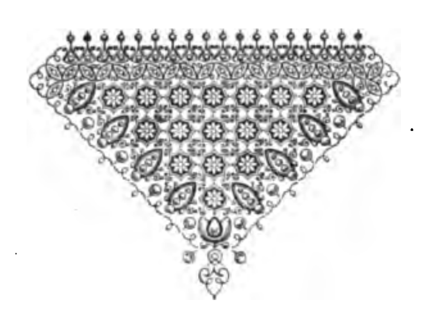
On voit que la route parcourue par Auber est déjà bien belle, et a été marquée par bien des succès; l'avenir ne s'annonce pas d'une manière moins brillante, et l'auteur du *Domino Noir*, loin de suivre le funeste et paresseux exemple qui lui est donné par son confrère en talent, par Rossini, ne songe pas à se reposer sur ses lauriers pour jouir mollement de sa nouvelle fortune. — Auber ne passe pas un jour sans s'asseoir à son piano, et il travaille avec toute l'ardeur

d'un jeune lauréat du Conservatoire. — Aussi, pour l'hiver prochain, de nouvelles jouissances sont-elles déjà promises aux dilettanti parisiens. Auber a terminé deux partitions, l'une en trois actes pour l'Opéra-Comique, et l'autre en cinq actes pour le grand Opéra.

Plus sage et plus heureux que la plupart des grands artistes, Auber le musicien a su conserver les habitudes d'ordre et d'économie d'Auber le commerçant, et le pauvre jeune homme qui, en 1820, avait hérité d'un capital qui lui aurait à peine permis d'acheter un piano d'Erard, est aujourd'hui propriétaire de trois ou quatre superbes maisons du quartier Saint-Georges.

Il paraît, du reste, qu'Auber, devenu compositeur malgré lui, n'a rien perdu de sa première timidité ou, si l'on veut même, de sa première répugnance pour le théâtre ; car l'illustre compositeur ne se montre que très-rarement dans les salles de spectacle, et il est de notoriété publique, dans les coulisses de l'Opéra, qu'Auber, sauf les répétitions bien entendu, n'a pas assisté à une seule représentation de la *Muette de Portici* !

L. H.



FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Le roman et le feuilleton modernes comptent deux ou trois féconds et brillants fournisseurs parmi lesquels l'auteur des *Deux Cadavres*, du *Vicomte de Béziers*, du *Magnétiseur*, du *Comte de Toulouse*, du *Conseiller-d'État*, de *Sathaniel*, des *Mémoires du Diable*, de *L'Homme de Lettres;* le collaborateur et feuilletoniste du *Corsaire*, de la *Presse*, du *Journal Général de France*, des *Débats*, de *l'Artiste;* l'infatigable écrivain dont la plume est assurément l'une des plus actives et des plus spirituelles de l'époque, l'inépuisable auteur qui fait des romans et des livres comme M. de Balzac faisait des nouvelles, et des nouvelles et des feuilletons comme M. Scribe faisait des vaudevilles; c'est-à-dire par centaines et avec une verve intarissable.

Soulié *(Frédéric)* commença sa carrière d'homme de lettres par un atelier de menuiserie et par le ministère des finances : le futur secrétaire du Diable parcourait sentimentalement, à vingt ans, les mornes et stériles landes de la Mayenne, un rôle de contributions sous le bras, et, en sa qualité de surnuméraire appointé, s'en allait, non pas comme Homère mendiant ni comme un barde égaré quêtant l'hospitalité, frapper aux portes des villages retirés pour récolter le douzième échu ou la cote arrièrée. Mais ce pénible métier de moderne collecteur et receveur des tailles n'allait guères au malheureux surnuméraire : aussi Frédéric Soulié quitta bientôt la galère et revint à Paris chercher la gloire et la fortune et tenter de faire, aussi lui, sa pêche dans ce vaste océan de la civilisation.

Comme on aura pu s'en convaincre, en suivant, dans les pages de ce recueil, les débuts presque toujours si laborieux, si traversés de tous nos plus célèbres auteurs et artistes contemporains, une position dans la littérature et dans les arts n'est pas chose si facile à conquérir même pour l'homme d'esprit et de talent, souvent même pour l'homme de génie. Frédéric Soulié l'éprouva lui-même et lutta long-temps avec plus d'ardeur et de persévérance que de gloire et de profit, aiguisant son esprit dans une foule de légers articles jetés dans la boite de la *Pandore* ou passant en contrebande avec le butin du *Corsaire*. Car le feuilletoniste actuel des *Débats* arrive, nous ne savons trop par quel chemin de traverse, du *Corsaire* et de *la Tribune:* nous ne lui en faisons pas un reproche; nous constatons un fait. Quoiqu'il en soit, à ses débuts et malgré les plus belles illusions de tout débutant qui entrevoit toujours à l'horizon les hauteurs de la terre promise, le jeune surnuméraire de la

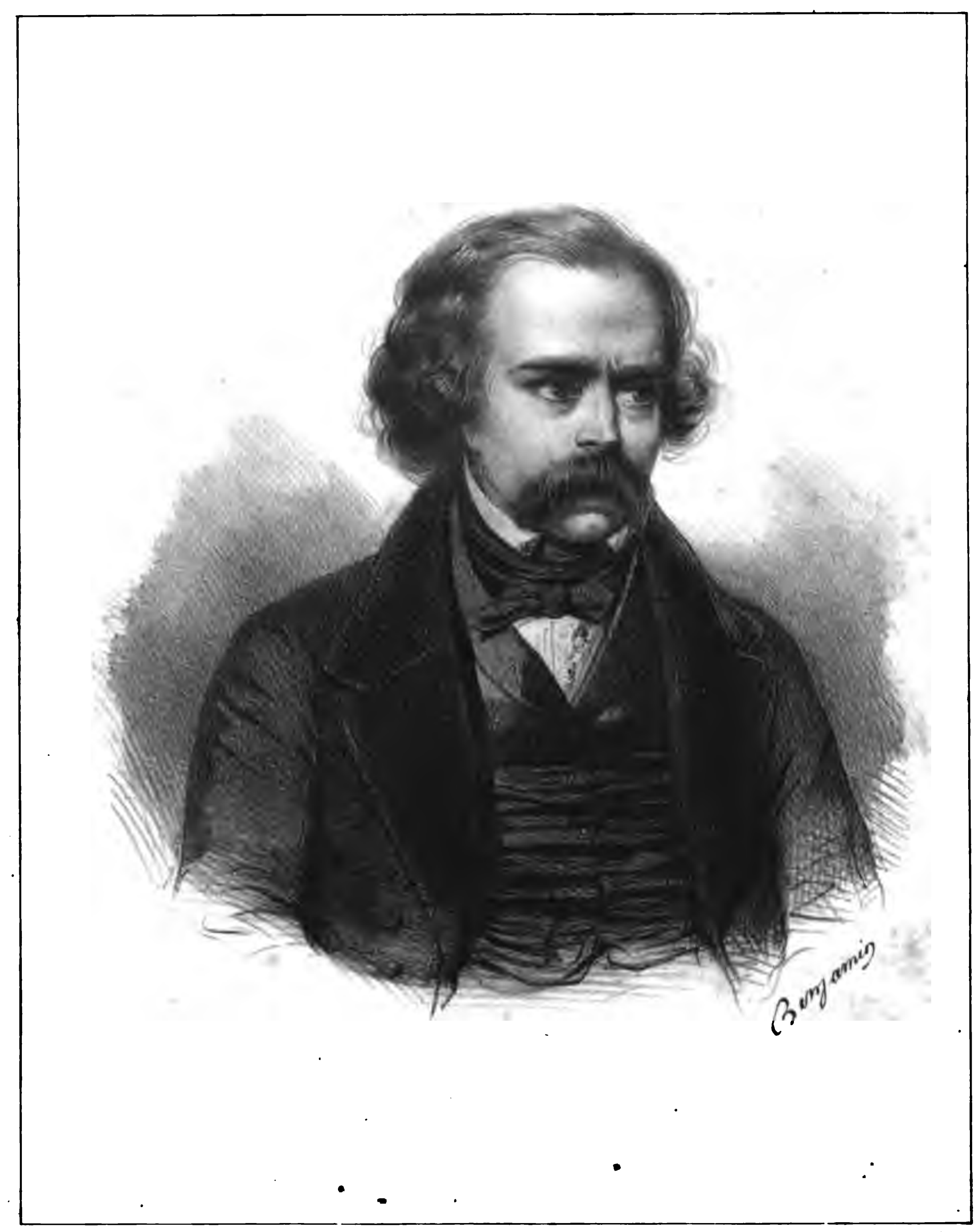
littérature ne se doutait certes pas alors qu'il avait, au bout de sa plume, un livre qui lui rapporterait un jour quarante à cinquante mille francs!

Enfin, en attendant ses mille francs et ses succès futurs, Frédéric Soulié parvint à faire recevoir et, ce qui est bien plus difficile, à faire jouer à l'Odéon de M. Harel une tragédie en cinq actes et en vers, *Roméo et Juliette*. Le parterre de ce théâtre d'outre-Seine, d'ordinaire si impatient et si murmurant, sut apprécier la valeur littéraire de cette œuvre consciencieuse et fut amplement dédommagé de la faiblesse et du traînant des quatre premiers actes par un admirable cinquième acte digne de Shakspeare lui-même, qui fit éclater avec transport les applaudissements et valut tout seul de brillantes représentations au drame de Frédéric Soulié. *Roméo et Juliette* est une sorte de pastiche, une traduction arrangée de Shakspeare: la grande scène du caveau funèbre, la mystérieuse et solennelle résurrection de Juliette qui se lève du tombeau comme une ombre et se réveille aux pleurs de son amant, cette scène du plus bel effet dramatique et pleine d'émotion et de terreur est sans contredit une des plus saisissantes et des plus admirables scènes qui soient au théâtre. Malheureusement les quatre premiers actes du drame de Frédéric Soulié sont, au drame du grand tragique anglais, ce que l'ombre des caveaux funéraires est aux splendides rayons du soleil; ce que la voix perçante de l'alouette aux lueurs et au réveil du matin est au chant merveilleux, aux nocturnes modulations du rossignol de Vérone. *Roméo et Juliette*, grâce à son magnifique cinquième acte qui sauvera toujours toute la pièce, a obtenu, et avec succès, les honneurs de la reprise au commencement de cette année, quand l'Odéon, comme Juliette, a voulu ressusciter aussi et sortir de son tombeau que gardent si bien, dans ce triste quartier, plus loin de Paris que Londres ou Saint-Pétersbourg, les mornes statues du Silence et de la Solitude, en attendant que les Italiens viennent le transformer en bosquet d'hiver plein de rossignols et de fauvettes!

Frédéric Soulié passa bientôt du drame et du théâtre au roman et au feuilleton: depuis lors, c'est une fécondité d'esprit et de style qui tient du prodige; c'est une ardeur sans pareille, une ardeur à épuiser des flots d'encre et à éreinter la plume la plus infatigable, une verve toujours active et toujours sollicitée qui enfante des centaines de feuilletons et des vingtaines de volumes par année. C'est incroyable: mais les cabinets de lecture, ces antres béants qui dévorent tant de victimes, sont là pour le constater. A lui tout seul, Frédéric Soulié occupe plus d'imprimeurs et de lecteurs que dix autres féconds

Galerie de la Presse,

de la Littérature et des Beaux Arts



… vero dodat | Imp. d'AUBERT & Cie

FRÉDERIC SOULIÉ.

romanciers ou tailleurs de nouvelles. L'auteur des *Mémoires du Diable* rend des points, à l'heure qu'il est, pour la fécondité et la rapidité à produire, aux plus fameux, aux plus ardents, aux plus renommés : à Balzac, à Janin, à Sue, au bibliophile Jacob et même au prodigieux capitaine Marryat, ce nouveau Walter Scott de la mer et de la marine. La critique, qui a pourtant de si bons et si agiles limiers prêts à tout relancer et à tout mordre, n'a pu long-temps suivre notre infatigable auteur à la course et, vaincue de lassitude, lui a laissé le champ libre au beau milieu des *Mémoires du Diable*. Il n'est point d'élan, de coursier arabe, d'hyppogriffe ailé capable de suivre, sans s'essouffler indignement, la plume de Frédéric Soulié, qui, la bride sur le cou, part comme un trait, galope incessamment sur les grands chemins aujourd'hui si battus de la nouvelle et du roman, ou vagabonde à travers les champs fleuris et les espaces sans bornes de l'imagination et de la fantaisie ! C'est l'éclair qui brille avec tous ses éblouissants caprices ; c'est la flèche qui passe avec une merveilleuse rapidité. Frédéric Soulié, la plume en main et une fois lancé sur les rails de son style à la vapeur, eut défié à la course, où plutôt au vol, le fameux Pierre Schlemihl lui-même, ce cousin-germain des héros d'Hoffmann, malgré ses bottes fantastiques qui, dit-on, le transportaient par enchantement du cap Horn au pied des Pyramides. Malheureusement les saines et consciencieuses études littéraires sont parfois un peu compromises au milieu de toutes ces courses au clocher et de ces rapides et fréquentes excursions sur les chemins de fer de la littérature facile.

L'auteur de *Roméo et Juliette* et de vingt autres pièces de théâtre, plus ou moins inconnues, oubliées ou inédites, eut d'abord la pensée de publier une série de romans historiques pris dans l'histoire et dans les mœurs du Midi au moyen-âge, et d'exploiter, aussi lui, cette grande époque de drame et de poésie. C'était le pastiche de Walter-Scott après le pastiche de Shakspeare. Le *Vicomte de Béziers*, cette fameuse et sanglante guerre des Albigeois, cet admirable et dramatique épisode qui tient presque tout le XIIIe siècle, quand l'Europe, à peine revenue de l'Orient, est lancée par le pape contre un coin de la Provence ; le *Vicomte de Béziers* et son frère historique le *Comte de Toulouse* sont les deux premiers romans de cette série, depuis long-temps interrompue pour des travaux plus faciles et plus rapides. Ces deux productions suffiraient seules pour classer Frédéric Soulié parmi nos meilleurs romanciers, puisque ce sont des œuvres remarquables d'art et d'intérêt, et parmi les historiens *pittoresques*, puisque c'est une histoire consciencieuse et

vraie des mœurs méridionales en particulier et du moyen-âge en général.

Nous avons, en commençant, donné la liste et le titre des ouvrages déjà si nombreux de Frédéric Soulié, — sauf pourtant un volume de vers assez inédit encore, quoique publié depuis long-temps sous le voile officieux du pseudonyme ; — mais nous ne pouvons manquer, en terminant, de constater l'immense succès qu'ont obtenu, entre toutes les productions de l'auteur de *Roméo et Juliette*, ses fameux *Mémoires du Diable*. Jamais livre ne fut plus pétillant de verve et de moquerie, d'imagination vive et de folles étincelles, souvent même de haute raison sous le masque agaçant de l'ironie ; jamais auteur ne dépensa si largement et avec tant de profusion les perles fines de son esprit et de son style ! Huit volumes dans l'espace de huit mois ont été lus et dévorés par le public avec une ardeur qui n'a d'égale que l'ardeur même de l'auteur à les faire se succéder avec une si fantastique rapidité : huit volumes dans huit mois ! Le diable seul pouvait y tenir. Un grand écueil à éviter dans les *Mémoires du Diable*, c'était la monotonie au milieu de toutes ces pages tournoyantes et de ces entournements de style tout pétillants de jets de lumière, de bleu, de rose et d'or ; mais l'habile secrétaire de monseigneur Méphistophélès l'a su tourner avec un rare bonheur, cet écueil ; car c'est chose merveilleuse que cette piquante et incessante variété de récit et de forme, cet enchaînement de brillants épisodes et de tableaux animés. C'est un panorama dont les scènes mobiles et changeantes se succèdent comme par enchantement ; c'est une étincelante broderie qui vous déroule à plaisir ses mille arabesques ; c'est un diamant faux ou vrai, peu importe, mais un diamant tailladé qui scintille sur toutes ses facettes et vous jette de l'éblouissement dans les yeux et de l'étonnement dans la pensée.

Du reste, le succès de l'œuvre a dignement répondu au talent de l'auteur : les *Mémoires du Diable* ont rapporté à Frédéric Soulié la modeste somme de cinquante mille francs ; et cinquante mille francs c'est aujourd'hui un magnifique et pyramidal succès littéraire : nous en appelons à monsieur le secrétaire du Diable lui-même, qui, sans doute, aime infiniment mieux tenir la plume rapide et brûlante de Satan que de manier le rabot, comme autrefois, dans un vaste atelier de menuiserie, ou de gratter le papier-ministre de l'hôtellerie des finances, où le pauvre diable de surnuméraire, aux bottes percées et au feutre rapé, éprouve le supplice de Tantale à entendre ainsi le bruit retentissant des milliards qui passent !

A. D.

MARION DUMERSAN.

Le 4 janvier 1780, un prêtre fut appelé au château de Castelnau, près Issoudun, pour ondoyer un enfant nouveau-né et tellement frêle que l'on n'osait le transporter à l'église. Cet enfant ne reçut jamais d'autre baptême et a traversé la vie sans nom patronimique. C'était Dumersan, le doyen actuel des vaudevillistes.

M. Marion du Mersan, son père, seigneur de Fresnay et de Surville et sénéchal du Catelan, avait été, lors de nos guerres dans l'Inde, commissaire général de l'armée française auxiliaire du roi de Golconde; sa famille était d'origine bretonne et avait ses domaines à Ploermel. Plusieurs de ses aïeux sont fort honorablement cités dans l'histoire de Bretagne depuis 1425.

Dumersan apprit à lire dans Molière et dans Racine, et c'est à cela, sans doute, qu'il faut attribuer ses dispositions, si prodigieusement précoces, pour les compositions dramatiques. Il avait huit ans lorsqu'il alla pour la première fois au spectacle. C'était au *Théâtre des Associés,* depuis *Théâtre sans prétention,* où le hasard voulut qu'il fit jouer, dix ans plus tard, sa première pièce. De retour au collége, l'enfant écrivit tout entière, de mémoire, la pièce qu'il venait de voir (*le Savant de qualité*) et il la joua avec quelques-uns de ses camarades. Depuis ce moment, sa pensée constante fut pour le théâtre : il montait partout, jusque dans les greniers, de petits théâtres avec des rideaux et des paravents et se formait, tant bien que mal, une troupe pour jouer des sortes de pièces de sa composition.

Les orages de la révolution interrompirent bientôt ses études. M. Marion Dumersan, forcé de faire le sacrifice de sa fortune pour sauver sa tête, apprit de bonne heure à ses enfants à connaître la misère et à aimer le travail. Grâce à la protection de Millin, Dumersan qui avait fait, presque sans maître,

de sérieuses et profondes études, fut placé, dès l'âge de quinze ans, au cabinet des médailles de France. Dès-lors, tout en vaquant aux travaux de sa place et en étudiant la science de la numismatique, il put reprendre ses compositions dramatiques, et telle a été la fécondité de cet auteur que l'on croit généralement à l'existence de deux hommes distingués sous ce nom si connu de Dumersan.

Dans les premiers temps de son exercice au cabinet des médailles, il se glissait dans tous les cercles où l'on jouait la comédie de société et remplissait avec assez de verve et d'esprit les rôles de Préville et de Dugazon.

C'est à Dumersan que l'on dut, en 1815, lors de la spoliation de nos musées par les alliés, la conservation d'un grand nombre d'objets du plus haut intérêt formant la collection du cabinet des antiques.

Du reste, son existence a été paisible et n'est semée d'aucun épisode remarquable. Ce fut en 1846 que Dumersan, qui avait déjà fait fortune avec le produit de ses ouvrages, acheta le joli petit hôtel Valentinois à Passy. Son premier soin fut d'y faire arranger une salle de spectacle en miniature, où des réunions choisies ont plus d'une fois donné, en petit comité, de charmantes représentations.

Décoré, il y a peu d'années, pour ses longs et précieux travaux au cabinet des médailles, Dumersan y attend encore une position dont ses travaux légers pour le théâtre l'ont sans doute fait écarter jusqu'ici.

Ses ouvrages scientifiques sont :

La *numismatique d'Anacharsis*, qui a eu trois éditions déjà ;

Les *Éléments de Numismatique*, composés pour la *Bibliothèque Populaire;*

L'*Iconographie* de la bibliothèque latine-française de Panckoucke;

Et enfin la description des médailles de *feu Allier de Haute-Roche;* l'*Histoire du cabinet des Médailles;* tous les articles d'archéologie et de numismatique dans l'*Encyclopédie moderne* et dans l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc.

En littérature générale, Dumersan a produit un volume de *poésies diverses*, trois romans philosophiques : *le Soldat laboureur*, *l'Homme à deux têtes*, et *Nelly*, et un grand nombre d'articles de mœurs dans les journaux et recueils, notamment dans le *Cabinet de lecture*.

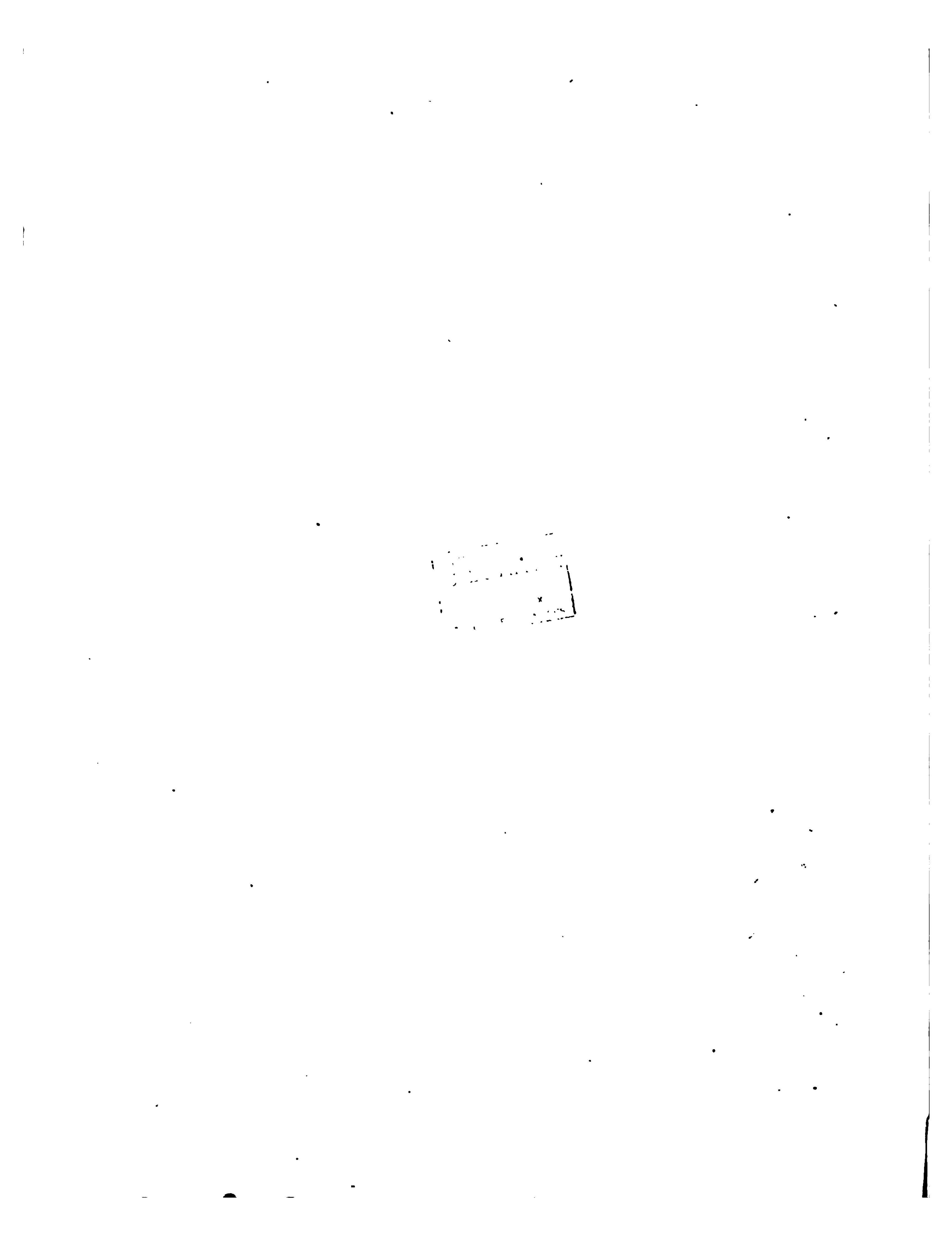
Mais son plus riche bagage littéraire appartient au théâtre. Il se compose de plus de deux cent cinquante pièces dont presque toutes ont obtenu des succès de vogue et dont un assez bon nombre est resté au répertoire. Comme on va le voir, il a été seul auteur d'une assez grande quantité d'ouvrages.

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts.



37. Chez AUBERT gal. Vero dodat. — Imp. d'Aubert & Cie

DU MERSAN.



Pour les autres, ses principaux collaborateurs ont été Bouilli, Joseph Pain, Sewrin, Duval, Scribe, Mélesville, Merle, Brazier et Varin.

Voici, au surplus, la nomenclature abrégée de tous ses ouvrages, dont cent soixante ont été imprimés et forment, à la Bibliothèque royale, un recueil spécial enrichi de notes autographes fort curieuses.

Théatre sans Prétention.

13 pièces. — *Les têtes à la Titus, la Cave mystérieuse, le Marchand de Ridicules*, vaudevilles. *L'Ange et le Diable,* drame en 5 actes, joué en 1800, etc.

Théatre de la Cité.

La Vaccine, le Jardin public.

Théatre du Marais.

Les Mystères d'Issy, la Tour isolée, un Trait de Fanchon.

Théatre Molière.

La petite Revue, M. Botte, comédie en 4 actes.

Théatre des Jeunes Élèves.

Molière jaloux, le Forté-piano.

Théatre de la Gaité

12 pièces. — *Je vais en Russie, les quatre Adam, les Valets en goguette, MM. Panoufle, la Gamine de Paris*, etc.

Théatre de la Porte-Saint-Antoine.

Aurélie ou les trois Passions, drame en 4 actes.

Théatre du Panthéon.

La Voleuse du grand Monde, en 4 actes; *Jean Moulinot,* en 5 actes.

Théatre de la Porte-Saint-Martin.

Les deux Philibertes, Jean de Saintré, l'Homme du Peuple, Victorine, etc.

Théatre du Palais-Royal.

Les Garçons et les Gens mariés, Sous la Ligne.

Théatre du Gymnase.

La Pension Bourgeoise, la Chercheuse d'Esprit, Clara Wendel.

Théatre des Variétés.

120 pièces, dont 20 de lui seul.—Seul: *l'Intrigue sur les Toits, Cadet Roussel*

beau-père, le petit Chaperon Rouge, l'Intrigue hussarde, M. Bon enfant, le Tyran peu Délicat, Mme Gibou et Mme Pochet, les Amours de Paris, les Immoralités, etc., etc.

En société : *Maître André et Poinsinet, le Pont des Arts, les Anglaises pour rire, l'École de Village, le Coin de rue, les Bonnes d'Enfants, les Cuisinières, le Soldat Laboureur, les Ouvriers, les Cochers, les Brioches à la Mode, M. Cagnard, Voltaire chez les Capucins, les Actualités, la Femme du Peuple, les Saltimbanques*, etc., etc.

THÉATRE DU VAUDEVILLE.

34 pièces. — Seul : *Le petit Pêcheur, l'Original de Pourceaugnac :*

En société : *Théophile ou les deux Poëtes, la Chaumière Moscovite, le Pauvre Diable, la Belle au bois dormant, le Nécessaire et le Superflu, Trilby, le Maître de Forges, les Femmes d'Employés*, etc.

OPÉRA-COMIQUE.

La Noce Écossaise, la Jeune belle-mère, la Table et le Logement.

ODÉON.

12 pièces. — Seul : *Le Marché aux fleurs, la petite Rose, les Comédiennes, les Arbitres, la mort de Molière.*

En société : *Le Valet d'Emprunt, la Fête d'un Bourgeois de Paris.*

THÉATRE-FRANÇAIS.

Seul : *Le Méchant malgré lui*, comédie en 3 actes et en vers, *Pauline ou brusque et bonne*, en trois actes et en prose.

Pour mettre le sceau à sa réputation d'auteur dramatique, Dumersan compose en ce moment une comédie en cinq actes, en vers, pour le Théâtre-Français, ouvrage dont ses amis n'espèrent pas moins que lui.

En même temps, il travaille à une *numismatique homérique*, qui devra lui ouvrir les portes de l'Académie des Inscriptions.

Enfin Dumersan, qui n'est en France membre d'aucune académie, quoiqu'on lui doive le classement, en société avec M. Mionnet, des 125,000 médailles du cabinet, vient d'être aggrégé à la société de numismatique de Londres, qui le considére comme le premier praticien numismatiste de l'Europe.

Ce n'est pas Dumersan qui a découvert, dans les ruines du Théâtre-Français, la médaille de Caligula dont M. Alexandre Dumas a fait faire un si grand débit il y a un an.

M. R.

CHERUBINI.

Cherubini (*Marie-Louis-Charles-Zénobie-Salvador*) est né à Florence, le 8 septembre 1760. Il étudia la musique dès l'âge de cinq ans et, à neuf ans, il faisait déjà des exercices de composition sous Bartholomeo et Alessandro Felici, qu'il quitta pour Bezarri et Castrucci, tous maîtres qui, en France du moins, ont grand besoin du patronage de leur élève. A dix-huit ans, après avoir déjà fait quelques morceaux dramatiques et religieux, Cherubini alla se perfectionner à Bologne sous le maëstro Sarti, grâce surtout aux puissants encouragements du Grand Duc Léopold II.

Ayant obtenu des succès assez honorables sur les théâtres de Milan, de Rome, de Mantoue, de Livourne et de Florence, il fut invité à se rendre à Londres, en 1784, et il y composa la *Finta principessa*, et *Giulio Sabino*, dont les rôles furent chantés par Rubini et Crescentini. A son retour de Londres, en 1786, il fut engagé par Viotti, à rester à Paris, dont il a fait depuis lors sa patrie et sa résidence, après avoir séjourné assez long-temps à Turin, où il donna son *Ifigenia in Aulide*, en 1788, et obtint un éclatant succès.

Au retour de Cherubini à Paris, Viotti le produisit dans les cercles les plus recherchés, chez l'abbé Morellet, chez Mme de Richelieu, chez Marmontel et chez Florian; puis enfin il le présenta à la reine, qui le fit inviter aux fameux concerts de M. de Polignac, illustrés par les plus célèbres musiciens et chanteurs. Le jeune compositeur débuta à l'Opéra avec Marmontel, par son opéra de *Démophon*, dont l'ouverture est un chef-d'œuvre.

Comme on remarqua surtout alors, dans Cherubini, la supériorité du mélodiste, on lui confia la direction de la troupe italienne, qui lui dut des succès constants et brillants, par la direction qu'il sut donner aux éxécutants et par les corrections et additions notables qu'il faisait aux partitions nouvelles. C'est ainsi qu'il composa dans les *Viaggatori Felici* le quatuor, si célèbre encore aujourd'hui, *Cara, da voi dipende*. La direction des Italiens fut surtout utile à Cherubini pour observer le goût français. Il reconnut que les concetti vocaux, si aimés en Italie, ne suffisaient pas en France et qu'il y fallait déployer de plus grands moyens orchestraux. D'après ces idées il fit *Lodoïska*, représenté avec un succès immense à Feydeau, en 1791. Chérubini ne s'endormit pas sur ce triomphe, il continua de travailler pour l'Opéra-

Comique, avec les Lesueur, les Méhul, les Berton, et Feydeau s'enrichit successivement d'*Élisa*, de *Médée*, de l'*Hôtellerie Portugaise*, et des *Deux Journées*, qui furent représentées en 1800.

A cette époque, Cherubini fut nommé inspecteur de l'enseignement musical au Conservatoire. Il y exerçait ses fonctions depuis peu de temps, lorsque le vainqueur de l'Italie, à son retour de l'armée, désira entendre au Conservatoire une marche de Paesiello, qu'il rapportait avec lui. On crut devoir, pour rehausser dignement l'intérêt de la séance, exécuter avec ce morceau une sorte de dythirambe musical intitulé *les Funérailles de Hoche*, composition admirable en tous points et due à Cherubini.

Il était bien, dans la pensée des directeurs du Conservatoire, de mettre en parallèle la musique naturalisée française de Cherubini, avec la musique italienne de Paesiello, et Napoléon n'eut fait aucune observation sur cette séance solennelle, si l'oraison funèbre du pacificateur de la Vendée n'eut fait ombrage au vainqueur de l'Italie. Malheureusement, ce fut sur Cherubini que déborda sa mauvaise humeur, et l'auteur des *Funérailles de Hoche*, eut à subir l'éloge enthousiaste de Paesiello et même de Zingarelli, que Bonaparte plaçait au second rang des compositeurs.

— Paesiello est certainement un habile mélodiste, dit Cherubini.

— Paesiello et Zingarelli, voilà mes compositeurs, voilà deux hommes...

— Passe pour Paesiello, dit à voix basse Cherubini... mais, après tout, quand on a traversé l'Italie avec accompagnements de coups de canon......

A la réception solennelle du premier Consul, Cherubini fut *honoré* d'une attention toute particulière :

— Mais où donc est monsieur Cherubini, dit le premier Consul en francisant la prononciation du nom ?

L'auteur des *Funérailles de Hoche* s'avança et fit au premier Consul le salut que demandait le vainqueur de l'Italie..... Mais le moment n'était pas venu pour Bonaparte de reprendre à partie le maestro, et Cherubini fut fort étonné de se trouver, peu de jours après, invité à dîner aux Tuileries avec Bonaparte. On ne lui fit pas attendre le mot de l'énigme; car il n'avait pas eu le temps de manger une côtelette, lorsque le premier Consul se leva de table. En arrivant au salon, il tira Cherubini par la manche :

— Ah ! ça, monsieur Cherubini (affectant encore de prononcer à la française et parlant italien) vous faites donc la conquête des Français, tandis que nous faisons celle des Italiens.....

Galerie de la Presse.

de la Littérature et des Beaux Arts.



30 Chez AUBERT gal Vero dodat. Imp d Aubert & Cie

CHÉRUBINI.

— Avec un général tel que vous.....

— Ma foi, j'ai été bien payé par Paesiello. Quelle musique que celle-là ! Elle vous charme, elle vous berce mollement... et après lui Zingarelli...

— Paesiello est un homme d'un grand talent....

— Vous avez du talent, poursuivit l'Empereur en parlant en français, vous nous faites de jolie musique, mais vos diables d'accompagnements.....

— Je me suis francisé, citoyen Consul... Les Français font tant de bruit aujourd'hui !

— On m'a parlé de votre *Lodoïska;* cela vous fait honneur, dit-on.

— Je préfère mes *Deux Journées*...

— Paesiello accompage si doucement !!...

— Cela est un peu bien monotone, citoyen Consul...

— Cela berce... J'aime la musique monotone, qui vous fait rêver...

— A vos affaires et à celles de la République... Cela se comprend...

— Ah ! vous croyez !... reprit vivement Bonaparte, en tournant sur ses talons.

Mais l'Empereur répara les torts du premier Consul et Cherubini se trouvant à Vienne, après la bataille d'Austerlitz, Napoléon le chargea de diriger ses concerts. Cependant il était toujours amateur forcené de la musique douce, et voilà qu'au milieu du premier concert, il s'écrie tout-à-coup en italien :

— Monsieur Cherubini, votre orchestre joue trop haut !

— Sire, répliqua audacieusement Cherubini avec un sourire sardonique, je puis vous affirmer que mon orchestre est parfaitement d'accord...

— Vous me prenez en traître, monsieur Cherubini, répondit doucement l'Empereur. Je veux dire que vos musiciens accompagnent trop fort... Cela peut être dans le goût que vous appelez français ; mais j'ai habitué les Français au canon, et en gagnant des batailles, ils ont perdu de l'oreille...

Le maëstro fit jouer *pianissimo*, et l'Empereur s'endormit doucement.

Cherubini eut plus d'une fois encore des petites guerres à soutenir avec l'Empereur, notamment au sujet du Théâtre-Italien, qu'il méditait de réunir à l'Opéra et de faire servir par une seule et même troupe, jouant alternativement sur la scène de l'Opéra. Il ne tenait qu'à Cherubini, en caressant cette manie de l'Empereur, de se faire décerner la direction de l'Opéra. Il se borna à éluder la question par des fins de non recevoir. Mais il n'est pas toujours possible d'éluder, et Cherubini a toujours été un mauvais flatteur. Or, un jour, l'Empereur ayant prié Crescentini de lui chanter dans son prochain concert, l'air du père dans la *Nina* de Paesiello,

— Sire, répliqua le ténor stupéfait, c'est un air de basse-taille.

— Eh bien, dit vivement l'Empereur, vous en ferez un air de ténor. N'est-ce pas que cela est facile, monsieur Cherubini?

—Pour cela, répondit Cherubini, il n'y a qu'à chanter une octave plus haut.

—Alors, il chantera, s'écria l'Empereur, il ne faut pas tenir à une octave!

De retour à Paris, après avoir fait représenter à Vienne (1806) et avec un grand succès, son opéra de *Faniska*, Cherubini tomba malade d'une grave affection nerveuse. Il se crut perdu et pensa que, dans tous les cas, il devait renoncer à la musique. Mais on le fit revenir de sa mélancolie, et il écrivit à Chimay, sa fameuse *messe à trois voix*. Puis il fit représenter au théâtre des Tuileries (1809) son *Pimmalione;* à Feydeau son *Crescendo* (1810) et à l'Opéra ses *Abencerrages*, et en collaboration, *l'Oriflamme de Bayard à Mézières,* (1814).

A la première Restautation, on lui donna la survivance de Martini au Conservatoire. L'Empereur, à son retour, le nomma chevalier de la Légion-d'Honneur, le fit accueillir par la section musicale de l'Institut, et, sous la seconde Restauration, il partagea avec Lesueur la surintendance de la musique dù roi. On connaît l'admirable musique qu'il composa pour la chapelle de Louis XVIII, son *requiem* et sa messe du sacre. Il reçut en récompense de ces travaux, le cordon de Saint-Michel et la direction du Conservatoire sous Louis XVIII, et le cordon d'officier de la Légion-d'Honneur de Charles X.

Enfin Cherubini a fait représenter, en juillet 1833, son grand opéra d'*Ali-baba,* œuvre remarquable encore, mais pour une autre époque et pour un public moins habitué à la musique de Rossini surtout. Ceux de ses ouvrages que nous n'avons pas mentionnés parce qu'ils ont moins de valeur, sont: *Quinto-Fabio* (1780), *Armida* (1782), *Mesenzio* (1782), *l'Idalie* (1785) et *Lo Sposo di tre Femine,* à Florence et à Rome; *Adriano in Siria*, (1782) à Livourne; *Alessandro nell' Indie,* à Mantoue (1785); ses additions au marquis de *Tulipano,* à Londres (1784); des additions à l'*Italiana in Londra* de Cimarosa, (Paris, 1785); *Kou-Kourgi,* opéra inédit (1784 à 1790); *Anacréon,* (1803); *Achille à Scyros,* (1804) à Paris.

En outre, il a publié en 1802, avec Gossec, Lesueur et Mehul, des *principes élémentaires de Musique* (2 vol. grand in-4°), et a concouru à une méthode de violon et de violoncelle.

L'élève le plus distingué de Cherubini est aujourd'hui l'auteur de *Benvenuto Cellini,* Hector Berlioz.

M. R.

ALPHONSE DE LAMARTINE.

L'ÉTOILE la plus brillante du ciel de la poésie moderne est Lamartine. C'est en parlant d'une telle illustration qu'il serait permis de s'attacher à l'esprit des temps et aux destinées de la poésie, plutôt qu'aux détails vulgaires, aux petits faits et aux anecdotes choisies qui font le bonheur de l'historien pittoresque et du romancier biographe. Et cependant, comme les œuvres et le génie du poète sont connus de tout le monde, et que la vie de Lamartine est, au contraire, inconnue de la plupart; c'est de l'homme, de l'homme uniquement, que nous allons parler, laissant le poète, le poète illustre à sa gloire, à sa haute renommée et à l'admiration de son siècle et de la postérité.

ALPHONSE DE LAMARTINE est né à Mâcon, au commencement de 1791 : on était en pleine révolution; et c'est ainsi que, la veille du jour où la tête du jeune et malheureux André Chénier allait si tristement tomber sur l'échafaud, naissait au loin la fortune poétique de la France. Le chantre des *Méditations* et des *Harmonies* est venu au monde au milieu d'une horrible tempête. Son grand-père avait autrefois exercé une charge dans la maison d'Orléans, et s'était depuis retiré en province. La révolution frappa sa famille comme toutes celles qui tenaient à l'ordre ancien par leur naissance et leurs opinions : les plus reculés souvenirs de Lamartine le reportent à cette sombre maison d'arrêt où on le menait visiter son père. — Pour traverser les années encore difficiles qui suivirent la Terreur, ses parents vécurent confinés dans cette terre obscure de Milly, que le poète a si pieusement illustrée, comme Victor Hugo a fait pour les Feuillantines, comme Châteaubriand pour Combourg, le vieux château de Bretagne, dont l'Océan ne bat point les tourelles, quoiqu'en dise Jules Janin.

Milly, ses sept tilleuls, nous raconte quelque part Lamartine; et c'est en effet à l'ombre des sept tilleuls de Milly, que notre poète passa, avec ses sœurs, une longue et innocente enfance, dans la paix, dans le silence, dans la sainteté domestique des douces impressions du foyer, libre, rustique, errant à la manière du ménestrel de Beattie: le jour, courant les bruyères et les forêts; le soir, lisant ce qu'il trouvait sur les rayons de la bibliothèque de famille; enfin formé de bonne heure à l'excellence morale et à cette perfection de cœur qui le caractérise, par les soins d'une admirable mère, dont lui-même est, assure-t-on, toute l'image. Oh! qui pourrait dire les sentiments et les émotions qui troublaient alors cette âme d'enfant, cette âme qui déjà sentait instinctivement les harmonies de la nature, sans les comprendre encore?

Qui pourrait dire les vagues rêveries où flottait sa jeune et vive imagination au milieu de cette nature agreste et dans la solitude, cette haute et grande maîtresse des enfances du génie? — Ce serait là un poëme intime plein de charme, de grandeur et de mélancolie.

Notre doux enfant ne laissa cette vie domestique que pour aller à Belley, au collége des Pères de la Foi: moins heureux qu'à Milly, Lamartine trouva cependant du bonheur encore dans ce cloître tranquille, des amis qu'il garda toujours, des guides indulgents et faciles qu'il n'oublia jamais et qui lui semèrent de fleurs la route sévère et les nobles moissons de l'antiquité. Ce paisible séjour d'enfance à Milly et cette éducation paternelle de Belley, n'auront pas peu contribué, sans doute, à nous garder dans toute sa pureté, dans toute sa fraîcheur et sa sérénité, la belle âme primitivement si affable et si tendre de notre grand poëte. — Jocelyn, avant de s'engager dans les ordres et errant, tout rêveur, dans les églises, se souvient sans doute de cette vie intérieure de Belley, de ces heures lentes, douces, uniformes et pleines de la mélancolie des cloîtres.

Après le collége, vers 1809, Lamartine vécut à Lyon et fit, dès ce temps, un premier et court voyage d'Italie. Paris vint ensuite; et le jeune homme se laissa bientôt aller, mais toujours avec décence, à l'entraînement des amitiés et de l'âge effervescent, distrait de ses principes et de ses souvenirs du foyer domestique, obscurci dans ses croyances et se prenant avec ardeur à la vie joyeuse et animée; versifiant beaucoup dès-lors et se parlant, à lui-même et à lui seul, une langue d'harmonie, d'images et de passion; songeant avec enthousiasme à la gloire poétique, et, chose étrange! à celle du théâtre en particulier, lui, le moins dramatique de tous les poëtes; enfin aimant la beauté, espérant l'avenir, et ouvrant son ame aux instincts de la gloire, aux pressentiments du génie!

En 1815, sa santé s'étant altérée, Lamartine revit l'Italie. Un grand nombre de vers des *Méditations,* le *Premier Amour* des *Harmonies,* et beaucoup de souvenirs dont le poëte a fait usage par la suite datent de ce voyage. La nature splendide l'inspirait, et le soleil de ce beau ciel dorait ses inspirations, que la brise discrète ne devait pas encore murmurer au monde. — La chûte de l'Empire et la Restauration devaient apporter de notables changements dans la destinée de Lamartine. Nourri et élevé dans des sentiments opposés à la révolution, Lamartine, malgré l'éblouissant prestige de la gloire, n'avait jamais adopté ni servi l'Empire, qu'il appelle, trop sévèrement peut-

Galerie de la Presse,

de la Littérature et des Beaux-Arts



38. Chez AUBERT gal. Véro dodat

Imp. d'AUBERT & Cie

DE LAMARTINE.

être, le règne brutal du calcul et de la force, du chiffre et du sabre. En 1814, il entra dans une compagnie des gardes-du-corps ; mais son royalisme éclairé se conciliait déjà avec ces hautes idées constitutionnelles dont il devait être un jour, à la tribune, un des plus nobles défenseurs. Le jeune garde-du-corps avait même composé, dans ce sens, une brochure politique qui ne fut pas publiée, faute de libraire. — Après les Cent-Jours, Lamartine ne reprit point de service : une passion partagée, dont le poète a éternisé le céleste objet sous le nom d'Elvire, semble l'avoir occupé tout entier à cette époque. Nous n'aurons point l'indiscrétion de soulever même le plus léger coin du voile étincelant qui dérobe aux regards du profane cette mystérieuse figure ; — nous dirons seulement qu'Elvire n'a point fait avec son poète le voyage d'Italie, et que ce n'est que par fiction que son image chérie se trouve si harmonieusement encadrée dans cette belle et rayonnante poésie, dans toutes ces scènes délicieuses qui respirent les parfums et les brises de cette terre où dort *l'ombre du doux Virgile*. — La mort d'Elvire, une maladie mortelle de l'amant qui baigne de pleurs l'immortel *Crucifix* pieusement *recueilli sur* une *bouche expirante*, le retour à Dieu, le sacrifice qu'il fait, durant cette maladie, de poésies anciennes et moins graves : tels sont les événements qui précèdent l'apparition des *Méditations Poétiques*. — Enfin, les *Méditations Poétiques* paraissent au commencement de 1820.

Un grand poète s'est tout-à-coup révélé : le succès soudain qu'obtint ce livre merveilleux fut le plus éclatant du siècle, depuis le *Génie du Christianisme*. Une voix unanime d'admiration s'écria et applaudit. La France, enchantée, à ces accents si purs et si mélodieux, se reposa enfin de tant de gloire, et revint aux émotions, aux croyances, aux espérances de sa jeunesse. Grâce à Lamartine, la France crut encore une fois à la poésie, à l'éternité, à l'amour, à la fraîcheur du paysage, à la beauté de la nature, à la clarté du soleil d'Italie, tous ces mots effacés de la langue par l'afféterie des faiseurs de vers du dernier siècle ! Aussi le poète fut-il entouré de plus de louanges et d'estime que poète ne le fut jamais. Le nom de l'auteur, qui ne se trouvait pas sur la première édition, devint néanmoins instantanément glorieux. Docile aux désirs de sa famille, Lamartine profita de cette brillante réussite pour mettre un pied dans la carrière diplomatique, et il fut attaché à la légation de Florence. La gloire, un héritage opulent, l'héritage d'un oncle, un mariage conforme à ses goûts, tout lui arriva presque à la fois. Depuis lors, la vie et les travaux de Lamartine sont connus de tout le monde.

En effet, sa glorieuse réception à l'Académie française, en 1830 ; son mariage avec une adorable femme, une noble fille d'Angleterre, qui aime l'homme avec passion et admire le poète avec enthousiasme ; son départ pour l'Orient, avec sa famille ; son pèlerinage à ce berceau sacré de la religion et du genre humain ; la perte douloureuse de sa fille, cette jeune et blonde enfant, la bien-aimée Julia, dont le père a si pieusement rapporté le cercueil à travers l'Océan ; son retour en France et son entrée dans la carrière politique ; sa belle et haute position à la Chambre, au-dessus des orages éphémères et du tumulte des partis ; ses luttes éloquentes contre la peine de mort, et pour les infortunés enfants de saint Vincent de Paule ; enfin, la publication de ses divers ouvrages, des *Harmonies*, en 1830 ; de sa brochure *de la Politique rationnelle*, du *Voyage en Orient*, en 1834 ; de *Jocelyn*, en 1835, et, tout récemment, de *La Chûte d'un Ange*, ces deux premiers épisodes de cet immense poème qu'il élabore avec ardeur, et qui doit être l'histoire intime et sociale de l'humanité ; — *la Chûte d'un Ange*, les scènes primitives du monde naissant et les harmonies de la nature humaine dans sa pureté native ; *Jocelyn*, les récents tableaux et souvenirs vivants des derniers orages du dernier siècle et l'agitation des passions profondes de l'homme civilisé ; — ce sont là des faits qui ont eu trop de retentissement pour en reparler encore.

Lamartine occupe, dans la rue des somptueuses demeures, rue de l'Université, un fort bel hôtel, et mène un noble train de vie, une vie de grand seigneur et de fashionable, suivant ses goûts de luxe et d'élégance, aimant les chevaux et les promenades au bois ; allant même souvent à la Chambre, à deux pas, non la cravache à la main, comme Louis XIV au Parlement, mais en éperons, et tout prêt à fournir une belle et rapide course avec les gentlemen Riders, après avoir prononcé un éloquent et grave discours sur les études littéraires, contre M. Arago. Le chantre des *Harmonies* n'est pas toujours en intime et mystérieuse conversation avec sa Muse trempée de larmes et inondée de vague tristesse. — Lamartine, comme on sait, parle souvent, dans ses vers, de son *toit solitaire* et de son *modeste ombrage* : son *toit solitaire* est tout simplement le magnifique château de Saint-Point, près de Mâcon, et ses *modestes ombrages* sont les grands bois, les bois majestueux qui environnent cette belle et aristocratique habitation. C'est là que le député va retrouver le poète, après les travaux de chaque session, et que le poète rêve ses beaux vers, au bruit des eaux et du vent, sous les ombreuses allées de son parc aux fuites immenses.

A.-D.

BÉRANGER.

On pourrait trouver dans les chansons de Béranger, toute la biographie de leur auteur. — Il est peu de poètes qui se soient mieux peints dans leurs écrits que notre célèbre chansonnier, car il a marqué les différentes phases de son existence, par des couplets qui dureront plus long-temps que des médailles de bronze. — Les chansons de Béranger sont, tour-à-tour, graves, folles, frondeuses, tristes, rieuses, ou élégiaques, suivant qu'elles ont été écrites sur la table du commis de ministère, dans la chambre de Lisette, sous les verroux de Ste-Pélagie, ou dans la cellule de l'hermite philosophe. — A mesure que l'âge est venu enlever à Béranger quelques-unes des naïves et charmantes illusions de sa jeunesse, ses écrits se sont ressentis du changement qui s'opérait en lui, et ses dernières chansons, empreintes de tant de mélancolie, nous semblent plus admirables encore que ses premiers et joyeux essais. — Et pourtant quelques critiques ont fait un reproche à Béranger de la tristesse qui se trouve dans toutes les pages de son dernier volume, comme si le poète de cinquante ans devait chanter comme le poète de vingt ans! — Pour notre compte, nous ne trouvons rien de plus triste que la gaîté de ces éternels rieurs qui ont toujours à la bouche le même refrain. — Quoiqu'on en dise, Anacréon se couronnant de roses à quatre-vingts ans, nous semble une image fort peu grâcieuse; nous ne lui pardonnons tout au plus cette fantaisie que lorsqu'il chante le vin de Chio; mais Anacréon courtisant la jeune Glycère, et mettant sa tête blanche et ridée à côté d'une tête blonde et rose, n'est plus seulement ridicule; il devient odieux. — Il n'est pas de spectacle qui inspire plus de dégoût que celui d'un vieillard libertin.

Béranger *(Pierre-Jean de)* est né à Paris en 1780. Dans une de ses chansons, intitulée le *Tailleur et la Fée*, le poète donne lui-même la date de sa

naissance; puis, plus loin, il nomme les premières professions qu'il exerça dans sa jeunesse :

« Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi, nouveau-né, sachez ce qu'il m'advint, etc. »

Béranger, qui n'est nullement noble, bien qu'un DE précède son nom, ne put recevoir de sa famille qu'une éducation fort peu brillante, et ce fut dans une imprimerie, à Péronne, qu'il apprit l'orthographe. — Le jeune apprenti ne se contenta pas long-temps de *composer* les productions des autres auteurs· et, à peine âgé de seize ans, il essaya déjà de rimer, tant bien que mal, toutes les idées qui fermentaient dans sa tête.—Mais, en 1797, l'époque était peu poétique, et pendant plusieurs années même, tous les premiers efforts de Béranger, pour se faire un peu connaître dans la carrière littéraire, furent complètement stériles. — Dans la touchante dédicace adressée par Béranger à Lucien Bonaparte, en tête de son dernier recueil, on apprend comment la France fut dotée d'un grand poète. — En 1803, privé de toutes ressources pécuniaires, Béranger, lassé de versifier sans espoir, fit une dernière tentative en adressant le recueil de ses poésies inédites au prince Lucien. — Le pauvre poète avait déjà tant fait d'essais semblables, restés infructueux, qu'il ne comptait même pas sur une réponse ! Aussi, jugez de sa joie, lorsque, trois jours après, Lucien appelle auprès de lui le jeune poète, s'informe de sa position, lui prodigue des encouragements, des conseils, et lui accorde son traitement de membre de l'Institut !

Quelques mois plus tard, pendant l'exil de son généreux protecteur, Béranger, ne suivant que l'inspiration de son cœur et de sa reconnaissance, voulut faire paraître son premier ouvrage avec une dédicace adressée au prince Lucien ; mais la censure impériale s'y opposa, et le jeune poète, qui aurait aussi été obligé de supprimer plusieurs pièces de vers dans lesquelles il exprimait toute sa gratitude envers Lucien, aima mieux faire le sacrifice de son recueil entier. — Du reste, ce recueil n'a jamais vu le jour depuis ; il ne contenait que des *Poésies Pastorales*. — Le public qui ne connaît de Béranger que des chansons, ne se doute pas de la variété des travaux de cet auteur ; il est peu de genres que Béranger n'ait cultivé en secret, et le théâtre a été long-temps et est encore peut-être aujourd'hui la pensée de ses plus beaux rêves. — Mais il est à craindre que tous ces travaux de Béranger ne voient

Galerie de la Presse,
de la Litterature et des Beaux Arts.



40. Chez AUBERT gal Vero-dodat

Imp d'AUBERT & Cie

BÉRANGER.

jamais le jour; car peu d'auteurs sont aussi sévères pour leurs ouvrages. — Béranger était célèbre comme chansonnier, avant d'avoir rien livré à l'impression; ses couplets étaient déjà répétés par toute la France, que leur auteur ne les regardait encore que comme des essais sans importance.

Lors de la réorganisation de l'Université, on offrit à Béranger une place de commis au secrétariat de cette administration; il accepta, et ce modique emploi, qui rapportait *douze cents francs*, est la seule place que Béranger ait jamais voulu accepter, et il la conserva jusqu'au moment où il fut destitué lors de la publication de ses chansons.

Une longue dissertation, pour prouver le mérite littéraire de Béranger, serait parfaitement ridicule : ses chansons, par un rare et peut-être unique exemple, ont obtenu le même succès dans toutes les classes de la société. On chante les refrains de Béranger dans les ateliers comme dans les salons, et ces chansons, dans lesquelles l'ouvrier et le soldat ne voient que de gais et de patriotiques refrains, sont étudiées par les littérateurs et les poètes, comme des modèles de style et de versification.

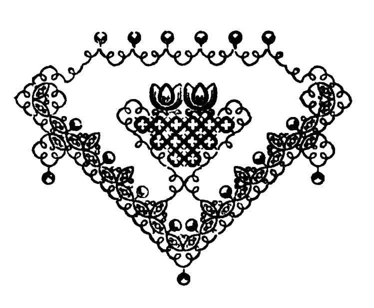
Si Béranger est remarquable par l'élévation de son génie, il l'est encore plus peut-être par l'élévation de son caractère.—La conduite de notre grand poète ne s'est pas démentie depuis trente ans et, dans un siècle de corruption générale, Béranger est toujours resté un simple chansonnier, pauvre et indépendant, ne flattant que les vaincus, n'acceptant aucune des places que ses amis, devenus puissants, voulaient lui offrir; refusant d'ouvrir à la Fortune quand elle vient frapper à sa porte, et vivant au milieu de Paris comme un philosophe de Rome ou de Sparte.—Si Béranger avait tenu de sa famille un héritage de deux mille francs de rente, jamais il n'eut spéculé sur le produit de ses ouvrages; il n'est personne au monde à qui il répugne plus qu'à Béranger de faire, de la poésie, métier et marchandise. — La preuve en est qu'aujourd'hui notre chansonnier se contente bien modestement du mince revenu que lui ont valu ses trois recueils. N'ayant que tout juste ce qu'il faut pour vivre, il dédaigne d'en gagner d'avantage, et pourtant les libraires achèteraient à prix d'or quelques feuilles couvertes de l'écriture du célèbre poète.

Long-temps on a cru dans le public que Béranger avait accepté les offres généreuses de plusieurs personnages très-riches et, entre autres, de M. Laffitte; mais il n'en est rien, et Béranger, sauf le traitement que lui fit Lucien pendant quelques années, n'a vécu que de ses modiques appointements de commis au ministère de l'Instruction publique, ou des modiques revenus

que lui ont valu ses travaux littéraires. — Lors des condamnations que le chansonnier éprouva sous la Restauration, on fit des souscriptions pour payer les amendes; mais on ne peut pas nommer cela des secours, puisque, pendant que les souscripteurs payaient quelques pièces de cinq francs, Béranger lui même payait de sa personne dans les prisons de la Force et de Sainte-Pélagie.

Béranger, après avoir habité assez long-temps un petit logement dans la rue de la Tour d'Auvergne, s'était retiré dans une petite chambre à Passy, moitié par mesure d'économie et moitié pour échapper aux importuns de Paris. — Depuis deux ans, l'hermite-chansonnier, dont la mélancolie semble s'augmenter chaque jour, est allé se réfugier d'abord à Fontainebleau, puis enfin au fond de la Touraine, où il se trouve actuellement. — C'est à Tours, dans une des plus modestes maisons de la rue Chanoineau, que Béranger travaille en silence à un vaste ouvrage qui contiendra son appréciation sur les hommes et sur les événements qui se sont succédé en France, depuis trente ans.— Quelque impatience que le public ait à connaître cet ouvrage, on doit désirer que son apparition soit aussi reculée que possible; car il ne verra le jour qu'après la mort de l'auteur. — Les historiens futurs pourront puiser hardiment à cette source précieuse, parce qu'ils seront certains que le jugement, laissé par Béranger, aura été rendu par la conscience d'un honnête homme.

L. H.



JULES JANIN.

Le plus brillant de nos écrivains, le célèbre feuilletoniste dont la verve inépuisable peut improviser à toute heure du jour ou de la nuit, sur le sujet le plus banal du monde, cent pages amusantes ou mélancoliques, bouffonnes ou poétiques, mais spirituelles toujours, est né dans la ville de France dont l'aspect inspire le moins d'idées poétiques ou riantes.—Jules Janin a pour compatriotes les noirs mineurs de Saint-Étienne et c'est dans cette ville qu'il a passé sa première jeunesse, depuis 1804, année de sa naissance, jusqu'en 1815, époque à laquelle il entra au collége de Lyon; après avoir fait ses premières études sous la direction de son père, homme d'esprit et de goût, avocat distingué du barreau de Saint-Étienne.

Jules Janin ne resta que peu de temps au collége de Lyon, il vint achever ses classes à Paris, au collége Louis-le-Grand, où il eut pour condisciples plusieurs jeunes gens dont les noms sont aussi devenus célèbres ; nous citerons entre autres, MM. Ste-Beuve, Lerminier et Boitard, professeur à l'École de Droit, qui vient de mourir tout récemment si jeune et si plein d'avenir.

En sortant du collége, Jules Janin, comme presque tous les jeunes gens qui ont habité Paris, prit en dégoût la province, où il aurait fallu retourner, et pour ne pas quitter ce Paris, objet de ses amours, il s'astreignit à vivre d'une vie de travail et de privation. — Logé dans une humble mansarde du quartier St.-Jacques, le futur feuilletoniste du *Journal des Débats*, donnait des leçons de latin et de grec, aux élèves qui se préparaient à passer leur examen de bachelier.—Nous nous souvenons d'avoir lu quelque part de charmantes pages où Janin rappelle ces premiers temps de sa studieuse jeunesse et nos propres lecteurs feront bien de les lire s'ils ne les connaissent pas, ou de les relire encore, s'ils ont déjà eu ce plaisir.

JULES JANIN.

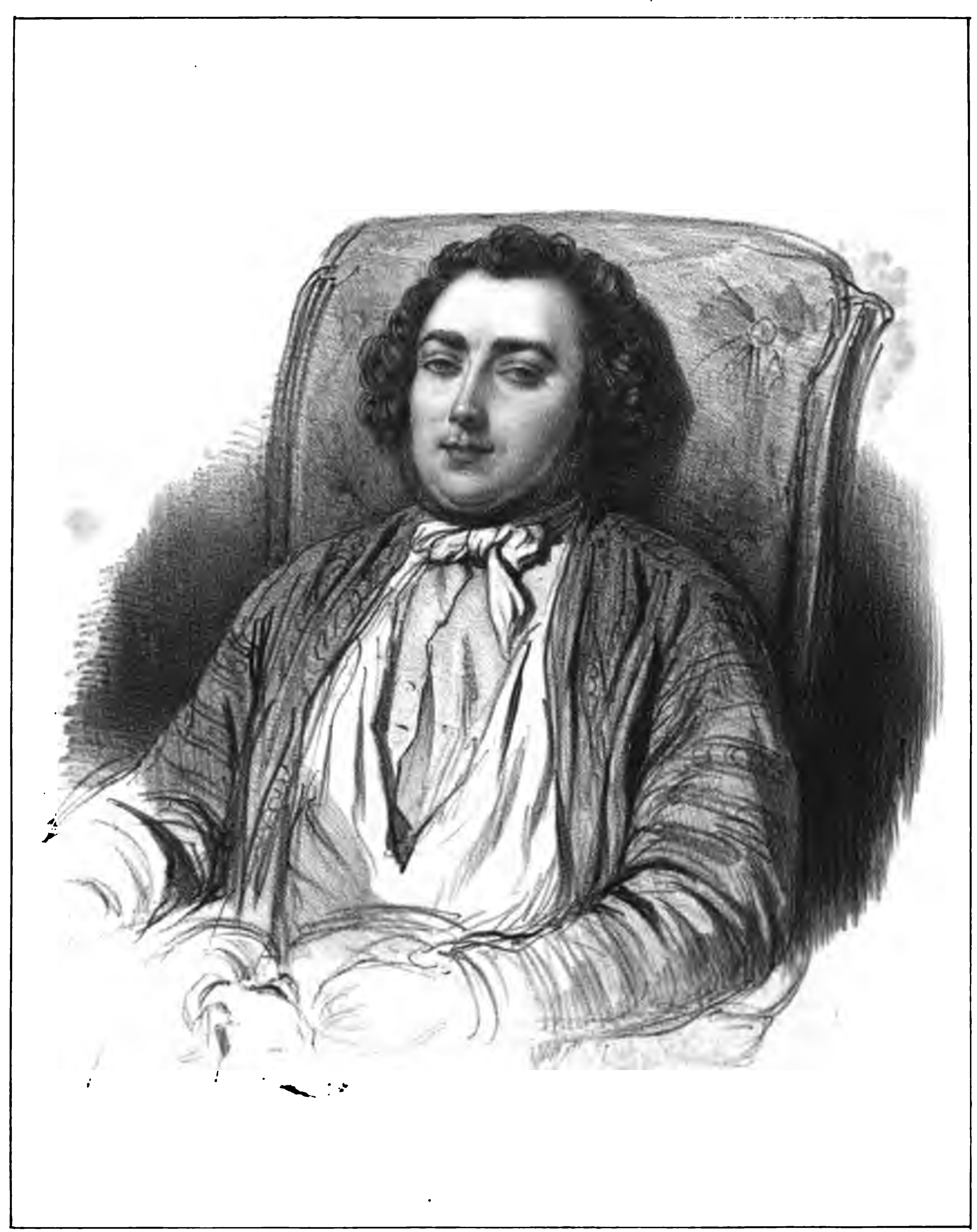
Jules Janin serait peut-être resté pendant bien long-temps à faire l'ingrat et ennuyeux métier de professeur avec de paresseux élèves, si une circonstance imprévue n'était venue lui révéler sa vocation de journaliste.—Un soir, Janin flanait tristement à l'entour d'un théâtre; on donnait une première représentation, et le jeune professeur de grec regardait passer d'un œil d'envie tous les heureux dandys qui allaient s'asseoir dans leurs stalles, toutes les belles dames qui allaient se pavaner dans leurs loges, pendant que lui, pauvre locataire d'une mansarde, se voyait forcé de regagner son noir quartier latin! —Tout-à-coup Janin reconnaît, dans l'un de ces heureux du jour, un ancien camarade du collége Louis-le-Grand, qui donnait le bras à une actrice jeune et jolie. Les deux amis s'accostent et renouvellent connaissance et le nouveau venu offre à Janin une place dans sa loge. Je vous laisse à penser si Janin accepta avec joie : une place dans une loge, à côté d'une charmante actrice! Il ne pouvait croire à son bonheur, et son étonnement ne fut pas moins grand lorsque son ancien camarade lui apprit qu'il n'avait pas plus de fortune que lui et que cette belle loge et cette belle dame lui venaient de son état de journaliste! — Journaliste! A peine si jusqu'alors Janin connaissait ce mot, et pendant toute la durée du spectacle, il ne songea qu'à cet étrange mot de journaliste qui, non moins merveilleux que le *Sesame* des Mille et une Nuits, devenait la clef des théâtres et la clef des cœurs.

Janin ne put fermer l'œil de la nuit, car il venait de s'écrier : *Et moi aussi je suis..... journaliste!* et le lendemain matin, après avoir à peine pris le temps de brosser son habit noir, il allait se présenter au bureau d'un petit journal de théâtre pour demander qu'on voulût bien essayer de sa plume.— Le directeur du journal confia à Janin, le compte-rendu de je ne sais plus quel vaudeville de l'Ambigu et, à partir de ce jour, Janin fut journaliste.

Dès ses premiers articles, Jules Janin se fit remarquer par cette verve piquante et spirituelle qui, depuis, a porté si haut sa réputation. Aussi ne tarda-t-il pas à devenir un des rédacteurs les plus assidus de l'ancien *Figaro,* de ce journal, qui obtint un si grand succès pendant les dernières années de la Restauration. — Puis arriva bientôt la publication de son premier roman, ayant pour titre *l'Ane mort et la Femme guillotinée,* livre bizarre qui commence comme une parodie et qui se termine comme un véritable roman bien lugubre et bien noir. — Le public ne chercha pas à deviner le mot de cette énigme littéraire; il se contenta de lire avec empressement cet ouvrage à part, qui ne peut être classé que dans un seul genre, qui, après tout, est le meilleur

Galerie de la Presse.

de la Littérature et des Beaux-Arts.



45. Chez AUBERT gal Vero Dodat   Imp. d'AUBERT & Cie

JULES JANIN.

même d'après Boileau, puisque c'est le genre spirituel et amusant. — Peu de temps après *l'Ane mort,* vint *la Confession,* ouvrage déjà plus correct et plus châtié, et qui plaça définitivement Janin au nombre de nos romanciers à la mode.

Immédiatement après la révolution de Juillet, parut le roman de *Barnave,* ouvrage hardi où l'on trouve au plus haut degré toutes les qualités, mais aussi tous les défauts de l'auteur.

Le Chemin de traverse est encore un roman où l'on retrouve tout le pêle-mêle d'esprit, de style, d'invraisemblances et de paradoxes ingénieux qui distinguent d'ordinaire tous les ouvrages de Jules Janin. — *Le Chemin de traverse* est l'image exacte de la manière dont Janin s'égare dans ses compositions. Lorsqu'il commence son roman, cet ingénieux écrivain a toujours en vue un but élevé, puis, au lieu d'y arriver en droite ligne, il laisse errer à l'aventure sa plume vagabonde et capricieuse qui se met à prendre le chemin de traverse pour arriver au but du voyage, et l'imagination de l'auteur, la folle du logis, se mettant à courir à travers tous ces petits sentiers bordés de rosiers, cueille les fleurs ou court après les papillons, et lorsqu'arrive le soir ou la fin du volume, le pauvre Janin, égaré par cette folle capricieuse, se trouve, grâce à son chemin de traverse, bien loin du but qu'il voulait atteindre.— Mais, après tout, le lecteur ne songe pas à se plaindre de cette course inutile; car le voyage a été fort amusant, et on est tout prêt à le recommencer avec ce guide aussi spirituel qu'infidèle.

Jules Janin a publié dans différents recueils littéraires un assez grand nombre de nouvelles ou de contes qui ont ensuite paru en huit volumes sous les titres de *Contes Fantastiques,* et de *Nouveaux Contes.* — Si le sujet de la plupart de ces petits ouvrages est presque toujours assez léger, en revanche, une merveilleuse broderie cache ce mince canevas. — Jules Janin est un habile joaillier qui enchâsse une tête d'épingle sur une monture si délicatement, si merveilleusement ciselée qu'il en fait un bijou digne d'orner le plus bel écrin.

Le roman en deux volumes intitulé *un Cœur pour deux amours* complette le nombre des ouvrages publiés par Jules Janin jusqu'à ce jour. — Voilà pour les romans. Mais il nous serait bien difficile de suivre le feuilletoniste dans sa laborieuse carrière.— Nous aurions plus tôt fait de citer le peu de journaux auxquels Janin n'a pas travaillé que de nommer tous ceux qui l'ont compté pour collaborateur.— Depuis quinze ans, on n'a pas fondé un recueil

littéraire sans aller demander tout d'abord l'appui de la plume de Janin, plume légère, mais toute puissante qui, comme une baguette magique, attire l'abonné dans le bureau du journal. — Nous nous contenterons de rappeler que Janin est un des fondateurs du *Figaro*, du *Journal des Enfants*, de la *Revue de Paris* et de *l'Artiste*.

Le plus grand titre de gloire pour Jules Janin est son feuilleton du *Journal des Débats*.—Voilà bientôt cinq années que, tous les lundis, le spirituel journaliste fait admirer cette verve inépuisable qui, selon son caprice, fait ou défait les réputations dramatiques de l'époque. — Le public qui s'imaginait qu'on ne pouvait surpasser les grands critiques du temps de l'Empire, Hoffman et Geoffroi, fut bien étonné lorsqu'il lui fallut reconnaître encore plus de talent et d'esprit au nouveau feuilletoniste qui laissait bien loin en arrière tous les anciens maîtres de la critique.

Comme le style de Jules Janin se distingue surtout par la légèreté et l'esprit, quelques personnes s'imaginèrent que le feuilletoniste n'avait pas une instruction aussi solide, une érudition aussi grande que ses célèbres devanciers du *Journal des Débats*, et tout justement Janin est peut-être le littérateur de notre époque qui soit le plus versé dans la connaissance des auteurs grecs et latins. — Le feuilletoniste dont la plume légère effleure tous les sujets, ne se délasse de sa vie de théâtre qu'au milieu de ses vieux livres poudreux, et Jules Janin, le *littérateur facile*, pourrait corriger les solécismes de plus d'un professeur du collége de France ou de la Sorbonne.

Du reste, il y a trois ou quatre ans, Janin a prouvé qu'il pourrait être lui-même un professeur habile, et il a fait un cours de littérature française, à l'*Athénée*, dans la chaire qui fut occupée autrefois par La Harpe. — Janin sut faire preuve d'éloquence et surtout d'études fortes et conscieneieuses, dans son cours qui eut pour objet l'histoire du *Journalisme en France*.

Depuis quelque temps, Jules Janin travaille exclusivement au *Journal des Débats*, et rédige le texte du grand ouvrage publié sous le titre de *Galeries historiques du Musée de Versailles*.

L. H.



JULIE GRISI.

Au commencement du mois d'octobre 1832, les dilettanti attendaient l'ouverture du Théâtre-Italien, avec autant d'inquiétude que d'impatience. Mlle Sontag avait échangé le titre brillant de cantatrice, contre celui de comtesse. Mme Pasta n'était restée qu'une saison à Paris et Mme Malibran, cette grande reine du chant, malgré notre admiration, malgré nos applaudissements, nous avait quittés pour Naples, d'abord, puis ensuite pour l'Angleterre qui ne devait plus nous la rendre. Sous l'impression de ces souvenirs, le public parisien n'espérait pas qu'on pût jamais remplacer ces trois admirables chanteuses. Le Théâtre-Italien était perdu. Lablache même l'avait abandonné, et, de tous les noms célèbres du passé, il n'avait conservé que celui de Rubini qui, seul, ne pouvait soutenir le répertoire. M. Robert comptait, il est vrai, Bordogni au nombre de ses chanteurs; mais c'était encore un tenor et sa voix ne secondait plus son habileté. Les premiers débuts parurent réaliser toutes les tristes prévisions du public. Mmes Boccabadati et Ekerlin furent tour-à-tour reçues avec froideur. Ces auditeurs, dont le goût toujours difficile n'est pas constamment impartial, devenaient de plus en plus sévères, quand heureusement un début vint rendre, à ces représentations, quelque peu de leur ancien éclat. Un jeune homme, dont la voix sonore, énergique, passionnée, avait obtenu successivement à Rome, à Naples, l'approbation enthousiaste du public italien, Tamburini enfin, fut accueilli avec de vifs et unanimes applaudissements; mais le public, tout en applaudissant, était tenté de s'écrier : une prima donna ! Enfin, un jour, parurent deux jeunes filles charmantes, dont le nom n'avait jamais été prononcé, presqu'inconnues, qui venaient recueillir le brillant héritage des Malibran et des Pasta. C'étaient les Grisi: l'une, Giuletta Grisi, débuta dans la *Semiramide;*

l'autre, Judith Grisi, dans la *Straniera*, et quelles que fussent les préventions du parterre, il dut applaudir ces deux femmes qui, dès ce début, se plaçaient au premier rang, et qui rivalisaient de talent et de beauté. Ce fut le plus éclatant succès de la saison et dès-lors chacun fut rassuré; personne ne craignit plus pour ses plaisirs; ces deux sœurs qui avaient quitté presque furtivement Milan, leur ville natale, Milan où elles étaient appplaudies à côté de Mme Pasta, pour venir soutenir à Paris, la musique italienne. Ces deux sœurs suffirent à toutes les exigences du répertoire. Les rôles de la *Semiramide*, de *la Donna del Lago*, dans lesquelles, pour la première fois, elles parurent ensemble sur la scène du Théâtre-Italien; de *la Straniera*, de la *Sonnambula*, furent chantés successivement par elles durant cette saison. Mais Giuletta et Judith Grisi avaient un talent trop semblable pour ne pas rechercher, chacune exclusivement, la faveur du public, et s'aimaient trop pour établir entre elles une lutte pénible. Elles cédèrent à cette nécessité, et, pour ne sacrifier ni leur tendresse ni leur noble ambition d'artiste, elles se séparèrent. Judith alla à Rome, et Giuletta qui, d'abord, ne s'était produite, pour ainsi dire, qu'à l'ombre de sa sœur, mais qui bientôt l'avait dépassée, resta seule à Paris, où le public l'adopta désormais pour sa cantatrice de choix.

On prononçait avec respect le nom de Mme Malibran; on la regrettait, chacun l'appelait de tous ses vœux; mais, aux applaudissements qu'elle recevait à Naples, Paris répondit par ceux dont il encourageait les heureux efforts de Julie Grisi; et, sauf Mme Malibran, il faut le dire, jamais on n'a pu opposer à Mlle Grisi une rivale sérieuse. Depuis ses débuts, Mmes Boccabadati, Ekerlin, Schulz, Ungher, Albertazzi ont paru sur la scène du Théâtre-Italien sans pouvoir lui disputer la première place. Aujourd'hui, Mme Persiani veut partager avec elle le triomphe de chaque soir; nous doutons qu'elle y réussisse complètement: on applaudira certainement le goût délicat, la sûreté d'intonation, les brillantes vocalises de la nouvelle cantatrice; mais elle reste loin de la vibration passionnée, forte en même temps que légère, dramatique, de la voix de Mlle Grisi. Les bonnes traditions de chant sont depuis long-temps dans la famille de Mlle Grisi, elle est nièce de Mme Grassini la célèbre cantatrice de l'Empire. Le père de Giuletta, extrêmement lié avec Guglielmi, obtint de l'habile professeur d'excellentes leçons pour sa fille, qui plus tard a reçu d'utiles conseils de Marliani; mais ce qui, plus que les leçons, contribua à développer le talent de Mlle Grisi, c'est son admirable intelligence, sa fine et pénétrante observation. Elle quitta, toute

Galerie de la Presse
de la Littérature et des Beaux Arts.



41 Chez AUBERT, gal. Véro dodat — Imp. d'AUBERT & Cie

JULIE GRISI.

jeune encore, Milan pour aller débuter à Bologne; elle n'y remplissait que les rôles secondaires, mais elle sentait en elle des forces pour un plus bel avenir. Aussi quitta-t-elle Bologne, et après avoir quelque temps parcouru l'Italie, demandant des conseils aux maîtres les plus renommés, écoutant avec soin les chanteuses les mieux accueillies, choisissant avec tact les meilleures parties de ces talens divers et rectifiant avec goût ce qu'ils avaient d'imparfait, Mlle Grisi parut enfin sur le théâtre de Florence, et là, grâce aux études sérieuses et persévérantes auxquelles elle s'était livrée, elle obtint des succès qui présageaient ceux qu'elle devait avoir plus tard. Déjà connue en Italie, elle fut engagée avec Mme Pasta au théâtre de la Scala de Milan. Au contact de cette grande actrice, Mlle Grisi ne pouvait qu'acquérir plus de perfection; c'était le modèle le plus remarquable qu'il pût lui être donné d'observer. Mme Pasta inspira à la jeune chanteuse une louable émulation et souvent elles partagèrent les applaudissements du public milanais. Mlle Grisi remplissait alors le rôle de Seymour dans *Anna Bolena*, ce bel opéra de Donizetti. Quelques mois après, quand elle vint à jouer à Paris le rôle d'Anna Bolena, elle prouva combien elle avait compris Mme Pasta qu'elle égala sans la copier.

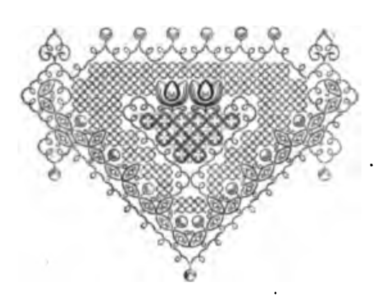
Mlle Grisi fit à Paris son premier début, au mois d'octobre 1832, dans la *Semiramide* et l'impression qu'elle produisit alors a laissé de profonds souvenirs au Théâtre-Italien; malgré de jalouses prévisions, son talent a grandi chaque année et, depuis la mort de Mme Malibran, Mlle Grisi occupe le premier rang avec une incontestable supériorité. Comme chanteuse, Mlle Grisi a une voix pleine d'éclat, de grandeur, en même temps que d'agilité; ainsi elle rend avec un égal talent les fioritures spirituelles de Rosine et les accents passionnés de Desdemona; elle a chanté avec une grâce et une naïveté charmante le rôle d'Amine, et dans le rôle de Norma elle a trouvé de profondes inspirations. Enfin, non-seulement Mlle Grisi est une grande cantatrice, mais c'est encore une admirable tragédienne. Mlle Grisi possède, au plus haut degré, cette puissance dramatique qui suspend à chaque geste et à chaque parole de l'acteur, un auditoire ému et entraîné. Cette rare sensibilité, cette exaltation passionnée donne à chacune des notes que laisse échapper Mlle Grisi, une accentuation, une expressive énergie qui ne s'acquiert jamais. A tant de qualités qui eussent seules assuré son succès, Mlle Grisi joint une tête d'une extrême beauté, une attitude élégante et noble qui rehaussent encore les caractères les plus élevés du drame italien.

JULIE GRISI.

On sait quel opéras importants ont été représentés à Paris depuis qu'elle a débuté parmi nous. Mozart, Rossini, Donizetti, Bellini, ont successivement trouvé en elle un habile interprète. L'Angleterre envieuse d'une si belle réputation, appelle chaque année à Londres Mlle Grisi qui n'y est pas moins fêtée qu'à Paris.

Mlle Grisi nous est revenue plus brillante que jamais; sa voix a encore gagné de la force. Cette légère dessication du gosier qui la fatiguait souvent a disparu, et la célèbre chanteuse a répondu à ceux qui élevaient, chaque année, de nouveaux doutes sur son talent, par d'admirables notes, et aux misérables commérages qui ont récemment inquiété sa vie intime par la plus honorable distinction. A son départ d'Angleterre, l'administration de l'hôpital de Westminster l'a nommée gouvernante honoraire à vie pour les services qu'elle a rendus à cet établissement.

L. MICHELANT.



THÉOPHILE GAUTIER.

Théophile Gautier, que de fortes études et un rare talent d'observation ont recommandé de bonne heure à la célébrité, ne devait pas se faire un nom dans la littérature. Né à Tarbes, le 31 août 1811, élevé au collége Charlemagne comme externe libre, ce qui lui permit d'apprendre tout autre chose que ce qu'enseignait le professeur, il entra pour étudier la peinture chez Rioult qui, en 1828, faisait de bons tableaux. Théophile Gautier passa deux ans dans cet atelier où il n'apprit rien, que l'emploi des couleurs et le maniement de la palette, car il serait devenu un bon peintre avec la nature pour modèle, comme il est devenu un poète en faisant de la peinture. A cette époque d'effervescence où se développaient doucement les germes qui fructifient aujourd'hui; lorsque Lamartine chantait; que Victor Hugo soutenait, contre une critique haineuse, la guerre terrible dont il est sorti vainqueur; que Joseph Delorme lançait, à un public trop peu mûr, ses rêveuses poésies, Théophile Gautier, oubliant le succès de son accessit en vers latins et les études de peinture qu'il pouvait signer sans rougir, comprit qu'il n'était pas le seul à trouver Corneille supérieur à Boileau, Byron à M. de Bernis et Goëthe à Jean-Baptiste Rousseau. Il lui sembla que la poésie pouvait ressortir de la vie ordinaire mieux peut-être que d'une thèse métaphysique; il étudia plus amoureusement encore ce qu'il y a de beau dans une fleur, dans un nuage, dans le fleuve bordé de ses roseaux, dans la voix des gens qu'on aime, et comme il s'était attaché d'abord à reproduire sur la toile, il peignit en poésie, dans des vers exacts, scrupuleux, parfaits, ne se pardonnant point la tache, la faiblesse, la négligence, polissant la forme, châtiant la rime, faisant enfin, à dix-huit ans, l'œuvre du poète devenu savant et infaillible. Une pièce de vers qu'il mit sous les yeux de M. Sainte-Beuve, *la Tête de Mort*, lui attira

des éloges si flatteurs et si vrais de la part du judicieux critique; il en fut encouragé tellement que, sans avoir eu jamais la pensée de faire des vers pour les autres, il publia un recueil de ses poésies d'enfance (certaines pièces datent de sa quinzième année). Ce livre parut le 29 juillet 1830; la voix puissante de la bataille étouffa le premier chant du jeune poète.

Théophile Gautier ne pensait plus à devenir illustre; mais, comme il demeurait à la Place Royale et qu'alors la statue de Louis XIII n'y attirait pas les flâneurs de tout le Marais; comme les tilleuls de cette promenade sont magnifiques, qu'on n'entendait aucun bruit sous les arcades et que deux amis du jeune poète logeaient dans le voisinage, on vivait à la Place Royale et l'on faisait des vers du matin au soir. C'était un délicieux loisir, varié souvent par des excursions dans les bois et des dialogues sérieux sur l'inutilité du monde en général et en particulier des gens qui ne font pas de vers. Cela dura jusqu'au moment où les trois poètes solitaires ayant fait insérer leurs poésies dans le *Cabinet de Lecture*, ce recueil de facile accès dont les colonnes furent ouvertes à tant d'illustrations naissantes, Théophile Gautier fut proclamé un écrivain de choix et chargé, pour *la France Littéraire*, d'*Études sur les poètes du temps de Louis XIII*, série d'articles qui firent beaucoup de bruit, donnèrent lieu à un procès fort singulier et jetèrent définitivement le poète dans la critique. Cependant il publia, de temps à autre, quelques nouvelles ou contes fantastiques, pleins d'esprit et d'originalité.

Le premier volume de prose qui parut sous le nom de Théophile Gautier, *les Jeune France*, avait été commandé par le libraire Renduel, à cette pléiade de jeunes écrivains que le *Figaro* d'alors baptisait du nom de camaraderie, et qui servait de point de mire aux bordées satiriques de M. de Latouche. Certes, ceux qu'on attaquait pouvaient se défendre; aujourd'hui qu'ils sont divisés, presque tous ont fait respecter et connaître avantageusement leurs noms; mais, fort jeunes pour la plupart, ils rompirent la chaîne qui les unissait, sans que l'amitié fût pour cela détruite; Gautier resta seul avec Gérard et composa le livre des *Jeune France*, auquel chacun des camarades devait fournir un chapitre. Un conte charmant de Gérard, *la Main de Gloire*, *Histoire maccaronique*, publiée dans le *Cabinet de Lecture*, prit place, dans le volume, auprès des six nouvelles de Th. Gautier. Quelque temps auparavant, Théophile Gautier avait publié *Albertus ou l'Ame et le Péché*, légende théologique en vers, seconde édition de son premier volume de poésies, augmentée de plusieurs pièces nouvelles et du petit poëme *d'Albertus*. *Mademoiselle de*

Galerie de la Presse.
de la Littérature et des Beaux-Arts.



46, Chez AUBERT, pl. Vero dodat | Imp. AUBERT & Cie

THÉOPHILE GAUTIER.

Maupin, roman en prose suivit les *Jeune France*. Le premier volume fut composé en un an; deux mois suffirent à l'enfantement du second volume. Le succès de ce livre, comme œuvre de style et de science littéraire, fut incontestable.

M. de Balzac appela, sur ces entrefaites, Théophile Gautier à la rédaction de la *Chronique de Paris*, où furent insérés plusieurs contes et nouvelles dont le mérite ouvrit à l'auteur les colonnes de la *Presse*. Théophile Gautier a dû se trouver mal à l'aise dans le feuilleton ; esprit indépendant, peu aggressif, passionné pour le beau, esprit paresseux et chiche d'attention, il est peu fait pour le rude métier du journaliste qui court les théâtres, étiquète les ouvrages d'un musée et enregistre tous les petits scandales desquels peut résulter une bouffonnerie. Et à ce propos les lecteurs de la *Presse* auront trouvé souvent bien pantagruélique et marotienne la plaisanterie de ce feuilletoniste malgré lui; car Théophile Gautier, on le peut voir dans *Albertus*, sait par cœur son Rabelais, dont il parlerait au besoin la langue, si la sienne n'était si riche et mise en œuvre avec tant de facilité. — Théophile Gautier entra au *Figaro* avec Alphonse Karr, et il a participé à la rédaction de ce spirituel journal, jusqu'au moment où Alphonse Karr le quitta. (Mai 1838).

La Comédie de la Mort publiée cet hiver (1838), acheva de placer Théophile Gautier au rang des poètes les plus distingués. La critique en signalant quelques répétitions de descriptions intérieures, quelques minutieuses recherches dans l'anatomie du *farniente*, sujet favori des rêveries du poète, et où, pour notre compte, nous le trouvons toujours heureusement inspiré, a établi que nul peut-être n'entendait mieux le mécanisme difficile du vers, la variété des rhythmes, la poésie saisissante de l'image, et l'application du mot à effet, comme aussi la régularité inviolable de la prosodie.

Fortunio roman *incroyable*, vient de paraître. Il avait été publié par extraits dans le *Figaro* en 1836, sous le titre de *l'Eldorado*. Aucun écrivain n'a emprunté plus que Théophile Gautier à son individualité propre. On peut dire qu'il respire et se produit tout entier dans ses ouvrages. C'est bien l'homme frileux qui s'abrite sous la plaque de sa cheminée et se réjouit du silence. Théophile Gautier est d'un orientalisme que beaucoup trouvent immodéré. On admira fort cet hiver son bournous noir à glands soyeux, et ses cheveux gigantesques sont un sujet inépuisable de commentaires pour les passants. Mais, s'il porte ce bournous étrange et cultive cette longue chevelure, ce n'est pas qu'il veuille paraître excentrique; c'est simplement qu'il

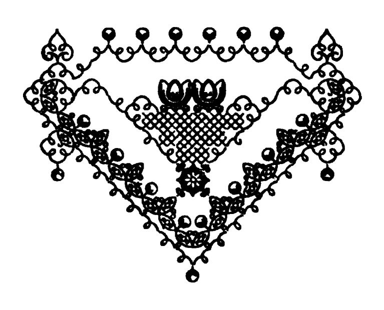
trouve belles les draperies de laine, large le costume africain, et qu'il aime les figures ombragées de cheveux noirs.

Théophile Gautier a peu voyagé. Il cite une excursion dans la Normandie, et une navigation de trois jours, entreprise, en compagnie de deux amis, dans un petit canot qui chavira souvent avant d'arriver à Rouen. L'aspect des navigateurs et leurs chants barbares furent pour les riverains un sujet de frayeurs grotesques, et pour les voyageurs eux-mêmes, une occasion de petites guerres à coups de motte de terre et de cailloux, artillerie dont ils souffrirent quelque peu en route. Théophile Gautier alla visiter la Belgique en 1836, accompagné de Gérard. Il publia son voyage dans la *Presse*.

Théophile Gautier partage son temps entre le grand soleil et le feu de sa cheminée; entre les chats qu'il chérit au nombre de huit et un petit nombre d'amis qu'il aime à condition qu'ils feront des vers. — Il habite une vaste chambre meublée à la Louis XV, où ses amis les chats trouvent d'excellents sofas pour dormir, et ses amis les poètes, d'excellents tableaux pour s'inspirer.

Théophile Gautier est un nageur fort habile, et il composa au collége un petit traité *de Arte natandi*, qui ne verra jamais le jour. Il serait peut-être curieux de dire qu'il déteste la mer et n'en parle jamais. Peut-être est-ce parce qu'elle fait trop de bruit.

A. M.



LEVASSOR.

Levassor (*Pierre*), né à Fontainebleau, au commencement de l'année 1808, a dû le jour à l'un de ces vieux soldats de l'empire qui avaient gagné leurs blessures et leurs grades autre part que dans les coulisses de l'Opéra ou de la Montansier. Le père Levassor n'avait pas d'idées très-arrêtées sur l'avenir de son fils; mais deux classes d'individus l'offusquaient par-dessus tout : celle des comédiens et celle des jésuites; et justement la prédilection du petit Pierre se partageait également entre les jeux de la scène et les doctrines des frères de l'école chrétienne; peut s'en fallut même, à cette époque, que la destinée du futur acteur comique ne se transformât en celle d'un pauvre frère ignorantin ! Par bonheur, le père Levassor, qui ne goûtait pas plus l'une que l'autre de ces deux professions, se contentait de briser, d'un coup de canne, certains essais informes de théâtre, désastre facile à réparer à l'aide de quelques planches et de quelques morceaux de carton ; tandis qu'il brisait d'une manière bien plus efficace les essais de séduction des bons frères, en déplaçant subitement son fils, et en le confiant, à Paris, aux soins intéressés d'un commerçant, chargé de lui inculquer les premiers principes de son état. — Pierre Levassor avait alors douze ans.

Échappé aux piéges que les frères ignorantins lui tendaient dans sa ville natale, il n'était plus dominé que par une seule passion, et certes ce n'était pas celle du commerce, quoique pourtant il s'acquittât consciencieusement de ses modestes fonctions, en raison d'une rétribution de cinq sous par semaine. Mais le moyen de satisfaire son goût favori avec un revenu aussi modique et rarement grossi par la bourse paternelle. Heureusement il existait alors, comme il existe encore aujourd'hui, sur le boulevart du Temple, un petit théâtre, puant, malpropre, enfumé, mais qui avait et qui a du moins

le mérite de se trouver à la portée de la plus mince fortune. C'est là que Levassor, libre des ennuis du commerce et délivré de la sévérité de son patron, allait, chaque dimanche, se reposer des fatigues de la semaine. Mais quelque bonheur qu'il éprouvât, lorsqu'après une attente de huit jours, il lui était permis de se faufiler au milieu de cette foule tumultueuse et compacte, dans laquelle il lui arriva plus d'une fois d'oublier un pan de son habit, afin de pouvoir rester ensuite, trois longues heures debout, inondé de sueur, condamné à une immobilité absolue, mais ébahi d'admiration et saisi d'un muet enthousiasme, cela ne suffisait pas encore à son ambition.

Un jour enfin, et ce jour décida peut-être de tout son avenir, il avait plu beaucoup, la foule était grande aux abords du théâtre bien-aimé, et Levassor, affublé d'un pantalon blanc, mouillé, crotté jusqu'à l'échine, cherchait vainement un abri en attendant l'ouverture des bureaux, tout en désespérant de trouver place parmi les élus de la soirée; tout-à-coup une petite porte bâtarde vient s'offrir à sa vue : à chaque instant, la petite porte mystérieuse donnait passage à un individu, sur qui elle se refermait aussitôt. Levassor en était encore à se demander où elle pouvait conduire, lorsqu'un gros monsieur se présente, franchit l'enceinte sacrée et disparaît; mais Levassor était là, aux aguets, et la porte, en se refermant, venait de retomber sur lui.— Il était alors engagé dans un couloir souterrain, à peine éclairé et qui aboutissait à une sorte d'échelle. Il n'y avait plus moyen de reculer : Levassor avance en tremblant, met un pied sur l'échelle, puis deux; tout-à-coup sa tête soulève une trappe, un éclat subit vient frapper ses yeux, et quand il les rouvre, il se trouve au beau milieu d'une douzaine de sauvages, armés d'arcs et de massues; c'étaient les comparses qui allaient figurer dans le mimodrame de *Robinson Crusoé;* Levassor marchait sur le pied de Vendredi, il foulait les planches du théâtre de Mme Saqui, il nageait au sein des acrobates. — Vous dépeindre sa terreur, puis son passage subit de la crainte à la surprise et à la joie, pour ma part, j'y renonce. Qu'il vous suffise de savoir que la soirée se passa sans autre événement et que Levassor, rentré chez son patron, ne put dormir de la nuit, en songeant qu'il avait abordé les coulisses d'un théâtre, qu'il avait salué trois actrices et parlé à un acteur.

Dès ce moment, toutes les idées de Levassor prirent une direction éminemment dramatique; les années se succédèrent, et quand il en eut atteint dix-huit, il osa se risquer sur un théâtre, non plus comme spectateur, ou comme intrus, mais bien comme acteur. Sa première apparition sur la scène eut lieu

Galerie de la Presse

de la Littérature et des Beaux-Arts.



45. Chez AUBERT gal Vero Dodat

Imp. d'AUBERT & Cie

LEVASSOR.

chez la duchesse d'Uzès, dans un petit théâtre de la rue Saint-Dominique, où Levassor prononça son premier mot, son premier vers, le seul par malheur qu'il eût à dire dans la comédie de *Tom Jones*. — Ce début fut brillant, et Levassor en fut si étourdi qu'il s'embarrassa en entrant dans une chaise et faillit renverser un candélabre. — Dès ce moment, il sut, par une adroite alliance, faire marcher ensemble le commerce et le théâtre. Plusieurs réunions d'amateurs le comptèrent au nombre de leurs sociétaires les plus distingués, et la comédie bourgeoise occupa tous les instants qu'il put dérober à la vente du magasin.

La révolution de 1830 surprit Levassor au milieu d'un voyage qu'il avait entrepris pour le compte de sa maison. Arrivé à Marseille au moment de la fermentation générale, produite par la nouvelle de ce grand événement, il le fêtait comme tant d'autres, dans un repas de corps auquel avaient été convoqués tous les commis voyageurs, alors en tournée dans le midi. A la suite de ce repas, où Levassor avait fait entendre la cantate nouvelle des *Trois Couleurs*, on se rend en masse au grand théâtre, la tête un peu échauffée, et là un des convives jette sur la scène un gros sou enveloppé dans un billet contenant la proposition faite par Levassor de répéter en public cette cantate qui avait déjà obtenu à la table d'hôte, le plus magnifique succès. On accepte. Levassor court à son hôtel passer un habit plus décent, revient au théâtre et entonne de nouveau sa cantate, au bruit des applaudissements de toute la salle.

Ce nouvel essai avait donné au jeune commis voyageur une certaine confiance dans ses forces. Aussi, à peine de retour à Paris, il dit adieu au commerce, en même temps qu'un de ses confrères, dévoré comme lui de la fièvre du théâtre, et tous deux, réfugiés dans une pauvre mansarde, se frappèrent le front en s'écriant, l'un : *je serai auteur*, et l'autre, *je serai acteur*. Le premier tailla ses plumes, le second prit son chapeau, et alla frapper à la porte du théâtre des Nouveautés, dirigé alors par M. Langlois, qui l'accueillit de prime abord, et lui confia quelques rôles, à la suite de ses débuts qui eurent lieu dans *le Charpentier*, rôle créé par Bouffé, et où Levassor obtint quelques succès. Pendant les dix mois qu'il passa au théâtre de la Bourse, il eut peu d'occasions de se pousser, quoique pourtant on vît déjà poindre en lui le germe des qualités qui le distinguent aujourd'hui ; aussi le théâtre qui lui offrait de bien faibles ressources, ne pouvait-il lui suffire, et il se vit contraint de retourner à son premier état, et de partager de nouveau son temps entre

la direction-Langlois et la maison Berthelemot, qui l'avait admis sans même soupçonner la nature de ses doubles travaux; quoiqu'il en soit, la position n'était guères tenable, et il était sur le point de faire un choix définitif, lorsque le hazard amena chez Berthelemot, la perle du Palais-Royal, la sémillante Déjazet, que Levassor aborda sans être connu d'elle, la suppliant de prendre sous sa protection ses heureuses dispositions et sa bonne volonté et de recommander le tout à son directeur. L'inspiration ne pouvait être plus heureuse; l'aimable protectrice l'appuya vivement auprès de Dormeuil, et deux ou trois mois après, Levassor devenait son camarade, et commençait sous ses auspices, dans la *Ferme de Bondy*, cette série de succès qui lui ont si rapidement mérité la faveur du public parisien. Citer les *Deux Grivet*, *la Fille de Dominique*, *les Chansons de Désaugiers*, *Farinelli*, *la Prova d'un Opera Seria*, *Riquiqui*, *la Marquise de Prétintailles*, *Mademoiselle d'Angéville*, etc., c'est rappeler autant de triomphes, plus ou moins brillants, qui marquent à la fois dans les fastes du Palais-Royal et dans ceux de Levassor. Mais c'est surtout dans l'*Hôtel des Haricots*, *l'Ile de la Folie*, et tout récemment dans *les Trois Dimanches*, que cet habile comédien a su déployer toutes les nuances qui caractérisent un talent jeune encore et si plein d'avenir, auquel tant de bluettes devront, comme ces dernières, une longue existence.

Nous ne devons pas oublier que Levassor, joignant à son mérite d'acteur celui d'agréable chanteur de romances, a mis dernièrement à la mode ces charmants intermèdes du Palais-Royal, variés par les chansonettes d'Achard, ou par les charges que Levassor sait faire valoir d'une manière si plaisante. Tout Paris connaît le *Postillon de Mame Ablou*, *l'Anglais et le Ramoneur*, *le Gamin de Paris*, etc., et ces excellentes bouffonneries descendues maintenant du théâtre dans les salons les plus élégants de la capitale, ont acquis une telle vogue, qu'il n'y a plus, pendant l'hiver, de fête complète sans Levassor.

Tant et de si divers titres le recommandent à l'attention universelle que le public n'apprendra pas, sans quelque surprise, un fait presqu'inconnu, même du monde dramatique, à savoir que Levassor est peut-être le pêcheur à la ligne le plus intrépide qui se mire dans les eaux de la Seine, depuis le pont d'Austerlitz jusqu'à Asnières.

D. D.

HIPPOLYTE MONPOU.

De tous les jeunes compositeurs arrivés par la romance à l'Opéra-Comique, Hippolyte Monpou est sans contredit le plus fécond et le plus original, celui qui brille au premier rang. Si Monpou a donné des ailes à la romance pour voler dans des régions inconnues, et visiter joyeusement, en artiste, l'Espagne et l'Italie, la Romance, à son tour et par reconnaissance, a prêté des ailes au jeune compositeur pour monter jusqu'au ciel de l'Opéra-Comique et suivre, dans ses heureuses traversées, à travers les flots si souvent orageux du parterre, son *beau navire aux grands mâts pavoisés.*

Monpou (François-Louis-Hippolyte) est né à Paris le 12 janvier 1804. Sa carrière musicale commença de bonne heure; car, dès l'âge de cinq ans, le futur auteur des *Deux Reines* et de *Piquillo* était enfant de chœur à Saint-Germain-l'Auxerrois et obtenait la faveur de suivre les cours de musique de la Maîtrise de Notre-Dame, dirigée alors par un ami de son père. En 1817, le même jour que Duprez, Hippolyte Monpou fut reçu au concours élève de l'Ecole de chant fondée par Choron; mais Duprez, qui rêvait déjà les cent mille francs de rente qu'il avait dans le gosier, s'occupait de chant, de vocalisation et de roulades, tandis qu'Hippolyte Monpou s'appliqua surtout à l'étude du piano, de l'harmonie et de l'accompagnement et fut jugé capable, à seize ans, de tenir l'orgue de la cathédrale de Tours, aux modestes appointements de huit cents francs. Il est vrai que Duprez n'était pas encore arrivé à ses cent mille francs!

Notre jeune organiste passa deux ans à Tours, mêlant ses premières improvisations aux chants du *Salut,* déroulant son chapelet d'harmonie à travers les arceaux majestueux et sous les voûtes sonores de cette belle église métropolitaine et rêvant, non point sans doute les triomphes et les lauriers de Feydeau, mais cette haute et grave musique religieuse qui faisait autrefois tressaillir et chanter les vieilles cathédrales sous leur manteau de granit.

Choron qui avait su deviner et apprécier son élève, le rappela bientôt et l'installa comme professeur accompagnateur dans son Institution qui prenait chaque jour un plus grand développement et promettait à l'art de beaux fruits dans l'avenir. Ce fut alors qu'Hippolyte Monpou se livra avec ardeur à la composition, ayant successivement, pour maîtres, Porta, élève de Sacchini, Chelard, auteur de *Macbeth*, et M. Fétis, l'historien pittoresque de la musique et le grand écornifleur du moyen-âge.

La direction toute religieuse que ce brave Choron avait imprimée à son Institution, força Hippolyte Monpou à s'occuper exclusivement de musique sacrée. C'est ainsi que, sous son habile maître Marrigues, le jeune compositeur qui devait un jour dénouer avec tant de passion et livrer au vent de sa mélodie les longs cheveux noirs de l'*Andalouse*, devint tour-à-tour organiste de Saint-Nicolas-des-Champs, de Saint-Thomas-d'Aquin, de la Sorbonne et composa plusieurs messes qui ont été exécutées dans différentes occasions et deux recueils de cantiques à trois voix dont un grand nombre sont devenus populaires. Patience! après le cantique, le cantique mystique et sacré, viendra la romance ardente et passionnée! A la révolution de 1830, le gouvernement ayant jugé à propos de fermer l'Ecole de musique religieuse, Hippolyte Monpou comprit bien que c'en était fait de cette belle partie de l'art. Il jeta donc, mais non sans regret, le froc aux orties et se mit à faire des romances! Vivat! la Romance, depuis si long-temps perdue, noyée, paroles et musique, dans les fugues langoureuses et sentimentales des Crevel de Charlemagne et des Romagnési de l'époque, la Romance est retrouvée, la Romance est régénérée, elle est libre et s'en va joyeusement courir comme une fille échappée à travers l'Espagne et l'Italie, à Madrid, à Venise, au fond de l'Allemagne sur le coursier de Lénore, puis à travers les ballades du moyen-âge et les poésies de Victor Hugo et d'Alfred de Musset! Vivat! c'est bien l'Espagne avec ses yeux noirs et ses noires mantilles; c'est l'Italie avec ses madones et ses rendez-vous d'amour; c'est la mer avec ses fraîches brises et ses blanches voiles à l'horizon; enfin c'est le moyen-âge avec ses francs archers, ses fantastiques apparitions et ses douces voix de pages sous le balcon de nobles châtelaines! Laissez, laissez passer *l'Andalouse*, *le Lever*, *la Marine*, *la Madona Col Bambino*, *Mignon*, *Madrid*, *les Deux Archers*, *les Résurrectionnistes*, *Si j'étais Ange*, *Addio Térésa*, *Lénore*, et vingt autres; toutes ces romances alertes et fringantes, toutes ses compositions si habilement, si chaudement colorées, si pittoresques, si dramatiques, toutes ces mélodies piquantes

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts.



41 Chez AUBERT gal. Vero Dodat — Imp. d'AUBERT & Cie

MONPOU.

et originales qui vont vivement réveiller les touches harmonieuses des pianos et faire leur entrée triomphale dans les plus brillants salons ! Vous aurez tour-à-tour et les pétulantes poésies d'Alfred de Musset, dont le jeune compositeur reproduira toute la vivacité espagnole, et les sombres ballades de Victor Hugo qu'il déroulera dans ses strophes musicales avec une inspiration digne du poète et pleine de verve et de couleur ! — Enfin vous aurez les romances d'Hippolyte Monpou !

Pourtant n'allez pas vous imaginer que Monpou soit en train de faire si rapidement fortune dans les salons et surtout près des éditeurs de musique! Par exemple, le jeune compositeur débute par l'*Andalouse*, et l'*Andalouse* est vendue *vingt-cinq* francs ! Entendez-vous bien ; *vingt-cinq* francs ! Après ce premier *succès*, arrivent à la file, et toujours fringantes et cavalières, toutes les productions que vous savez; mais les marchands qui achetaient, séduits par la fraîcheur et l'originalité de toutes ces mélodies, se plaignaient bientôt; car les romances restaient en magasin, les romances *ne s'écoulaient pas*, selon leur expression. Les quelques amateurs qui se risquaient, alléchés par les mirifiques lithographies de Célestin Nanteuil, les rapportaient immédiatement, en donnant au diable romances et compositeur; de telle sorte que Monpou se voyait grandement menacé de devenir, aussi lui, *un homme incompris*, s'il n'avait pris le parti de les chanter lui-même, avec sa mauvaise voix, mais avec une verve, une expression, un entrain, un *chick* vraiment admirables. Alors les choses changèrent d'aspect et sa réputation commença. D'abord on le traita de fou, d'original; on riait quand il se mettait au piano; et si quelques belles dames n'avaient charitablement déclaré qu'il était au moins *fort amusant*, le pauvre garçon en était pour ses frais de composition et de chant, et se trouvait infailliblement condamné à retourner à l'orgue ou à donner des leçons toute sa vie ! Et voyez quelle peine pour vaincre le public et dompter la route !

Cependant tant de productions si chaudement, si diversement colorées, éveillèrent enfin l'attention des artistes; et l'auteur de *Clotilde* et de *Roméo et Juliette*, Frédéric Soulié, ne craignit pas de confier un *poëme* à l'auteur des *Résurrectionnistes*. Les *Deux Reines* données à l'Opéra-Comique, le 6 août 1835, furent un éclatant début. Ce fut un succès brillant, inespéré ; le *beau navire* est là pour en faire foi, le *beau navire* qui fut salué par des acclamations d'enthousiasme et qui, tout pavoisé, partit à pleines voiles du théâtre de la Bourse pour aller aborder en triomphe à tous les théâtres de France.

l'acteur du même nom, qui, en 1793, jouait tous les jours le principal rôle dans le mélodrame ayant pour titre *la Terreur*, et qui faisait chaque jour une sanglante besogne sur l'échafaud permanent de la place de la Révolution. —*Sanson* faisait verser des larmes, *Samson* excite le rire du public; le second rôle est de beaucoup préférable au premier.

Sorti du pensionnat à l'âge de onze ans, ce qui ne lui avait pas permis de pousser bien loin ses études littéraires, Samson entra dans une étude d'avoué, à Corbeil, et là il apprit l'art de sauter les ruisseaux, en qualité de très-petit clerc.—Après avoir cultivé pendant quelque temps cet exercice gymnastique, Samson éprouva le désir de passer à une autre branche de connaissances et comme il aimait assez la musique il entra, en qualité de commis, dans un bureau de loterie de Paris. — Le jeune commis, tout en distribuant d'excellents numéros aux personnes qui venaient lui apporter leur argent, n'eût pas le bon esprit de gagner lui-même un quaterne, et un beau jour, fatigué de la monotonie de l'*ambe* et *du terne*, Samson, à qui d'ailleurs la grosse caisse et la clarinette de la loterie impériale, avaient inspiré des idées de gloire, prit la résolution de se lancer dans la carrière des arts. — L'ex-commis du bureau de loterie fut admis à suivre les classes du Conservatoire, et après quelques années d'études, Samson, comme tous les artistes, alla mettre en pratique sur des théâtres de province, les leçons de ses professeurs. Dijon et Besançon furent les deux premières villes où le jeune acteur fit son apparition; ces débuts furent heureux, et bientôt après le parterre si difficile du théâtre de Rouen, sanctionna, de ses applaudissements, les précédents succès obtenus par Samson.

De Rouen à Paris, la distance est courte, aussi fut-elle promptement franchie par le jeune artiste, qui ne tarda pas à débuter au théâtre Favart, dirigé alors par Picard, après l'incendie de l'Odéon en 1818.

Après une courte apparition au théâtre Favart, Samson fut engagé au second Théâtre-Français, lors de la réouverture de la salle, qui eut lieu le 31 septembre 1819. Notre acteur resta attaché à ce théâtre, depuis cette époque jusqu'en 1826, et ce fut pendant cette période que Samson, qui avait sous les yeux d'excellents modèles, perfectionna son jeu et acquit, par un intelligent travail, toutes les qualités qui, depuis lors, lui ont valu de si légitimes applaudissements.

Les débuts de Samson, au Théâtre-Français, eurent lieu en 1826; cet acteur obtint beaucoup de succès et pourtant, nous ne savons par quel caprice

Galerie de la Presse,

de la Littérature et des Beaux-Arts.



Chez AUBERT gal. Véro-dodat

Imp. d'Aubert & Cie

SAMSON.

SAMSON.

Samson quitta un beau jour ce théâtre royal, pour aller jouer sur la petite scène du théâtre du Palais-Royal, qui venait de s'ouvrir en 1831. — Samson créa à ce théâtre le rôle si original de *Rabelais*, dans le vaudeville de ce nom. Puis le joyeux curé de Meudon se vit obligé de retourner au bercail de la rue de Richelieu, de par un jugement du tribunal, attendu que Samson avait quitté le Théâtre-Français, avant que son engagement fût expiré. — Le public accueillit ce jugement avec des bravos, puisqu'il restituait au Théâtre-Français un de ses comédiens les plus distingués. Depuis ce petit procès, Samson a vécu dans la meilleure intelligence possible avec le directeur et surtout avec les habitués du théâtre de la rue Richelieu.

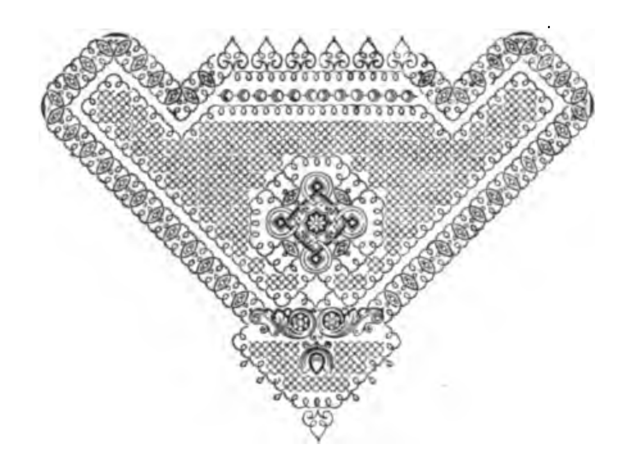
Les principaux rôles créés par Samson depuis quelques années sont : celui de *Bertrand*, dans *Bertrand et Raton;* de *Quexada*, dans *Don Juan;* de *Marco*, dans la *Famille de Luther;* de *Lord Novart*, dans la pièce de ce nom ; du *Pair de France*, dans *la Camaraderie ;* de *Grantois*, dans le *Procès Criminel* et de *Simon*, dans la *Vieillesse d'un grand Roi*. — Samson a su donner à ces différentes créations comiques, un cachet de bon ton et de bon goût qui convient parfaitement au public éclairé et littéraire qui fréquente le théâtre de la rue Richelieu. Cet acteur fin et spirituel n'ambitionne pas le gros rire du parterre et, même sous le manteau noir de Crispin, ou sous la souquenille de Marcarille, on retrouve dans Samson une finesse exempte de ces charges et de ces contorsions, qui sont cependant presque de tradition au théâtre, dans les emplois que l'on nomme *rôles à manteau*.

Nous avons déjà dit que Samson joignait à sa réputation comme acteur, une réputation non moins distinguée comme auteur dramatique. — Les ouvrages de Samson ont pour titre : la *Tête de Molière*, comédie épisodique en un acte, en vers, jouée à l'Odéon, le 15 janvier 1825; *la Belle-Mère et le Gendre*, comédie en trois actes, en vers, jouée à l'Odéon, le 20 avril 1826. Cette pièce a été reprise au Théâtre-Français, le 24 février 1830 et, depuis cette époque, elle a été représentée un assez grand nombre de fois et toujours avec le même succès.

Samson est professeur de déclamation au Conservatoire et outre les élèves qu'il a formés dans cet établissement, il a encore été le professeur des deux jeunes actrices qui, à trois années de distance, ont obtenu des débuts si éclatants au Théâtre-Français. — Nous voulons parler de Mlles Plessis et Rachel. De pareils élèves témoignent assez de l'intelligence du professeur, et ce qui prouve bien qne ces deux actrices doivent une grande part de leurs

succès aux excellentes leçons de leur professeur, c'est qu'à partir du jour où Mlle Plessis n'a plus été guidée par les conseils de Samson, elle a vu sa réputation dramatique décroître aussi rapidement qu'elle s'était élevée. Nous souhaitons vivement que Mlle Rachel montre plus de persévérance dans ses études, et ne laisse pas s'éclipser, dans quelques années, les brillantes espérances qu'elle a données dès son entrée dans la carrière.

L. H.



MICHEL CHEVALIER.

Chevalier (*Michel*), fils d'un petit marchand de flanelles du département de la Haute-Vienne, naquit à Limoges, le 13 janvier 1806; il entra au collége de cette ville en l'an 1817. Doué, dès sa première jeunesse, d'un ardent amour pour l'étude, il fit de bonnes classes et acquit l'affection de deux de ses professeurs, MM. Deschamps et Pinault, qui le préparèrent pour l'école polytechnique. Un fait assez rare et que nous nous plaisons à signaler, c'est que, lors de sa présentation, il se trouvait, quoique aspirant de province, en tête des candidats. Il entra à l'école en 1823 et en sortit en 1825, à l'âge de 19 ans, après y avoir tenu un rang distingué. A cette époque, on le nomma élève-ingénieur à l'école d'application des mines. Cette nouvelle position de savant et d'industriel faisait déjà pressentir ce que Michel Chevalier serait un jour. Elle fut en outre très-favorable à sa santé, faible et chancelante, par les voyages géologiques qu'il fut forcé d'entreprendre à pied en France, en Suisse et en Allemagne. — Michel Chevalier, qui avait toujours eu une tendance prononcée pour les idées religieuses et pour tout ce qui tenait aux réformes sociales et au bien-être du pays, se lia, peu de temps après sa sortie de l'école, avec les premiers disciples de Saint-Simon, et suivit activement les travaux de la nouvelle doctrine économique.

Vers la fin de 1830, les Saint-Simoniens, organisés en corps, firent l'acquisition du *Globe*. Ce journal, qui avait eu pour rédacteurs principaux des hommes d'un grand talent, tels que MM. Dubois, Rémusat, Duchâtel, Pierre Leroux, Duvergier de Hauranne, Vitet, Sainte-Beuve et beaucoup d'autres, qui sont aujourd'hui ministres, préfets, députés et journalistes, reçut une nouvelle impulsion favorable aux progrès de l'industrie, des sciences et des beaux-arts. Les deux *Pères-suprêmes*, Enfantin, ancien élève de l'école

polytechnique, et Bazard, ex-président des carbonari, confièrent, au mois de novembre 1830, la rédaction en chef du *Globe* à Michel Chevalier. La politique de ce journal, autrefois purement démocratique, devint, sous la direction du jeune publiciste et d'après les inspirations et les conseils d'Enfantin et de Bazard, une politique générale, universelle et sociale. On s'occupa du peuple; mais d'une manière large, consciencieuse et utile. On combattit les abus qui entravent la marche de l'humanité, mais on le fit dans l'intérêt de tous; du gouvernement et des masses, des maîtres et des ouvriers, des savants et des artistes, des industriels et des agriculteurs. On prêcha l'organisation, en grand, du travail, et l'association des partis politiques; on donna le moyen de protéger le commerce contre la banqueroute et la concurrence; on justifia, par des faits, les religions et les institutions civiles du passé; et l'on trouva, dans le présent, les germes féconds de l'avenir.—Voilà quel fut le *Globe* sous son nouveau rédacteur en chef.

Michel Chevalier, chargé presque seul de la rédaction d'un journal quotidien, et obligé de former de nouveaux rédacteurs, produisit, malgré toutes ces occupations, un grand nombre d'articles remarquables sur la politique, la science industrielle, le commerce et les beaux-arts. Nous citerons seulement ceux qui furent traduits en plusieurs langues et réunis en volumes sous le titre de *Politique Européenne* et de *Système de la Méditerranée*.

Après la scission qui eut lieu entre les chefs du Saint-Simonisme et lorsque le *Globe* cessa de paraître, Michel Chevalier se retira à Ménilmontant dans une superbe propriété que possédait le Père Enfantin, et y vécut avec ses co-religionnaires dans ce qu'ils appelaient la *Retraite*. Le 6 juin 1832, chose étrange, le jour même où le canon et la fusillade retentissaient à Paris, les Saint-Simoniens se revêtaient d'un nouveau costume, et Michel Chevalier était nommé administrateur ou premier ministre de la congrégation de Ménilmontant.

Le fameux procès qui eut tant de retentissement en France et à l'étranger, servit beaucoup à Michel Chevalier en ce qu'il lui fournit l'occasion de faire, de vive voix, un très-spirituel cours d'économie politique et sociale à MM. les juges et jurés du département de la Seine; mais, ces messieurs qui entendaient probablement parler, pour la première fois, d'organisation industrielle, de canaux, de chemins de fer, et qui voulaient, quand même, se déclarer compétents pour juger des hommes qui n'avaient commis d'autres crimes que d'exposer loyalement ce qui se met aujourd'hui en pratique,

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux Arts.



Chez AUBERT gal. Vero dodat

Imp. d'Aubert & Cie

MICHEL CHEVALIER.

les déclarèrent coupables; et ils furent condamnés à un an de prison.

Le gouvernement qui commençait à étudier les ouvrages publiés par les Saint-Simoniens, fut mécontent de cette condamnation. Il fit tout ce qu'il put pour que les condamnés demandassent leur grâce : ceux-ci refusèrent.

Depuis six mois que Michel Chevalier habitait avec Enfantin sous le même toit que les détenus de juin, plusieurs propositions lui avaient été faites touchant sa mise en liberté. Le célèbre chimiste Gay-Lussac, M. Baunier, inspecteur-général des mines, et le général Lamy, le suppliaient chaque jour de signer un recours en grâce : il refusa, ne voulant pas, disait-il, faire tort à la justice, des six mois qui lui restaient encore à faire. M. le garde-des-sceaux, touché d'une probité si rare, ordonna sa translation dans une maison de santé.

Les divers écrits du jeune économiste avaient été, à ce qu'il paraît, assez goûtés par le pouvoir : c'est pourquoi M. Thiers, alors ministre, fit preuve d'une certaine supériorité d'esprit en nommant Michel Chevalier ambassadeur industriel, et en lui donnant mission d'aller étudier en Amérique la question des chemins de fer. Celui qui, six mois avant, fut blâmé par l'opinion publique, et trouvé coupable par un jury, était alors regardé par les hommes éclairés de tous les partis, comme l'un de nos théoriciens politiques les plus consciencieux, les plus habiles et les plus avancés.

Il partit le 18 octobre 1833, et envoya successivement au *Journal des Débats* une série de lettres très-originales, très-curieuses, et écrites avec une profondeur de pensée et une clarté de style vraiment extraordinaires. Ces lettres furent ensuite publiées en deux volumes in-8°, sous le titre de *Lettres sur l'Amérique du Nord.*—A son retour, on le nomma membre de la Légion-d'Honneur et maître des requêtes.

De 1835 à 1836, il fut chargé, dans le *Journal des Débats*, de la rédaction des articles d'économie politique et de politique industrielle. Il s'en acquitta avec tant d'honneur que le gouvernement le chargea de lui faire un rapport sur la crise commerciale des États-Unis et sur l'influence qu'elle pouvait exercer sur le commerce français. Il se rendit en Angleterre, et, le 18 avril 1837, trois jours après son arrivée à Londres, il faillit être tué. En revenant à une heure du matin, avec M. Bourqueney, chargé d'affaires, d'une séance du parlement, les chevaux s'emportèrent; Michel Chevalier, en s'élançant de la voiture, tomba sur la tête et se fit une large ouverture à la partie occipitale. Il resta *trois jours* sans connaissance; mais, grâce aux soins

du savant docteur M. de la Belinaye, médecin de l'ambassade, et, après un traitement assez long, il se rétablit entièrement.

Au mois de janvier 1838, une circonstance à laquelle personne ne s'attendait, vint marquer, d'une manière nette et précise, la position actuelle de l'ancien rédacteur du *Globe*. M. Louis de Carné publia, dans le *Journal des Débats*, un article où il comparait Saint-Simon à Babeuf et les Saint-Simoniens aux républicains: Michel Chevalier lui répondit par une lettre insérée le 6 janvier 1838, dans laquelle il exposa les points fondamentaux de la nouvelle école économique, et revendiqua pour Saint-Simon, son maître, tout ce qu'avaient de civilisateur et de puissant les principes généraux posés par ce philosophe.

En avril 1838, le ministère ayant présenté plusieurs projets de chemins de fer, Michel Chevalier fit paraître sous le titre : *Des Intérêts matériels en France*, un ouvrage où il donna un plan complet de travaux publics, combiné de telle sorte qu'en faisant jouer à la navigation un rôle important, et en dotant le pays de nouvelles voies de communication, il réduisait, de plus de deux tiers, la dépense et la durée d'exécution des travaux précédemment proposés. Cet ouvrage eut un succès immense, et quelque temps après sa publication, Michel Chevalier fut nommé conseiller-d'état.

En terminant cette notice, nous dirons que Michel Chevalier s'est toujours tenu dans une complète indépendance, et qu'il n'a jamais accepté de fonctions salariées par le gouvernement.

E. B.



LOUIS DESNOYERS.

Louis Denoyers est né près de Mâcon (Saône-et-Loire). Ainsi, par singularité, M. de Lamartine, l'auteur des *Méditations* et des *Harmonies* et le rédacteur de la *Caricature* et du *Charivari* sont compatriotes.

Après plusieurs années de cléricature dans des études d'avoués et de notaire, où il passa son temps à étudier la musique et à composer des symphonies et des quatuors, que sa philanthropie bien connue, dit-il, l'a toujours empêché de faire exécuter en public, même alors qu'il était chef d'orchestre, il vint à Paris en 1828, sous prétexte d'y suivre le cours de droit. Ce fut au Vaudeville, aux Variétés, aux Nouveautés qu'il étudia Cujas et Duranton, et il se rendit coupable, à cette époque, de quelques vaudevilles, en complicité de MM. Varin, E. Arago, Desvergers et Laurencin. Puis, voulant se livrer à la presse périodique, où l'appelait sa vocation, il envoya quelques articles au *Globe*, au *Figaro* et à la *Pandore* (1828). M. Dubois que, depuis, la presse légère (par une vengeance bien innocente peut-être) a surnommé Dubois *de la gloire inférieure*, Dubois accueillit peu la tentative du jeune postulant. La boîte du *Figaro* n'eut, de son côté, aucune réponse pour les articles qui lui avaient été confiés à titre d'essais. Quant à la *Pandore*, M. Gosse, le vénérable directeur de cette feuille, engagea Louis Desnoyers à faire sa ronde chez les libraires, pour en obtenir les exemplaires d'usage et rendre compte des ouvrages nouveaux.

Louis Desnoyers ne fit aucune espèce de ronde, et, de ce moment, il semble avoir résolu de se créer des tribunes toutes nouvelles, au lieu d'en demander aux autres.

Ayant rencontré deux jeunes gens dans les mêmes dispositions d'esprit que lui, il fonda un petit journal qui, pour se dispenser du cautionnement exigé des journaux quotidiens, paraissait sous quatre titres différents : le *Sylphe*,

Journal des Salons; le *Lutin, Echo des Salons;* le *Trilby, Album des Salons;* et enfin le *Follet, Courrier des Salons*. Ce dernier journal de modes a survécu. Cette quadruple feuille avait son unité dans la couleur de son papier, qui était rose. Elle reposait sur d'assez minces capitaux : on n'était pas encore habitué à ne compter que par millions. Les trois jeunes associés avaient mis dans la chaussette qui leur servait de caisse, chacun douze cents francs, tant en espèces qu'en crédit. Aussi se servirent-ils à eux-mêmes de rédacteurs, d'administrateurs, de caissier, de teneur de livres, de correcteur, de faiseur d'adresses, de tout, et plus d'une fois, leur dîner du jour et du lendemain dût se convertir en papier timbré. Peu à peu, cependant, le journal se fit remarquer par l'esprit et la verve de sa rédaction. Il était en pleine prospérité, lorsque, après dix-huit mois d'existence, six semaines seulement après la révolution de Juillet, qui l'avait compté parmi les signataires de la fameuse *protestation de la presse*, il fut supprimé par arrêt de justice, pour défaut de cautionnement. La justice de la Restauration avait bénévolement fermé les yeux sur cette infraction à la loi fiscale.

Un peu découragé par cette première récompense nationale, le journaliste désarçonné ne s'occupa d'abord qu'à être malade par suite des travaux excessifs auxquels il venait de se livrer en pure perte. Il prétend même que, tout-à-fait dégoûté des belles-lettres, il était en train d'acheter un fond d'épicerie, lorsque notre spirituel Philippon le fit chercher dans tous les recoins de Paris, et lui offrit la rédaction en chef de la *Caricature*, qu'il continua, sous le pseudonyme de L. D. DERVILLE, jusqu'à la promulgation des lois de septembre 1835.

A ce même moment (1831) un autre grand maître en satire politique, M. Henri de la Touche, le faisait déterrer de son côté, pour lui proposer d'écrire au *Figaro* qu'il dirigeait alors avec tant de talent, et qui n'eut qu'à s'applaudir de cette nouvelle recrue.

Ce fut à cette époque que Louis Desnoyers écrivit, dans le *Livre des Cent-et-un*, les trois premiers chapitres des *Béotiens de Paris* qui obtinrent tant de succès et le placèrent d'emblée parmi nos peintres de mœurs les plus vrais et les plus amusants.

Quand le *Figaro* subit des modifications dans sa direction politique, Louis Desnoyers passa à la rédaction du *Corsaire* qu'il ne quitta, sur la fin de 1832, que pour fonder, avec son collaborateur et ami, Charles Philippon, le *Charivari*, dont il conserve encore la rédaction en chef.

Galerie de la Presse,

de la Littérature et des Beaux-Arts



chez AUBERT, gal. véro-dodat — Imp. d'AUBERT & Cie

LOUIS DESNOYERS.

LOUIS DESNOYERS.

Ce fut dans le cours de cette même année que l'un des hommes qui ont le plus honoré la presse contemporaine, Carrel l'appela à la rédaction du *National*, où il écrivit divers articles politiques, et notamment une série intitulée : *Revue de la Semaine*, qui fut fort remarquée. Il y fut chargé en même temps du compte-rendu des théâtres lyriques. Ses longues études spéciales le servirent parfaitement; et les articles qu'il publia, pendant quelques années, sur la musique, lui valurent une place distinguée parmi les écrivains qui traitent de cet art.

Des travaux d'une nature bien différente l'occupèrent simultanément. Le *Journal des Enfants*, qui fut fondé vers ce temps, lui dut deux petits romans qui resteront comme types du genre : *Jean-Paul Choppart* et les aventures de *Robert-Robert*. Le *Livre des Conteurs* lui dut aussi une charmante nouvelle : *Comment la gaîté revient aux dames* ; — *Paris révolutionnaire*, un tableau fort ingénieux de l'avenir, sous ce titre : *Paris révolutionné ;* — le *Voleur*, plusieurs articles originaux ; — le *Journal du Peuple*, quelques opuscules fort piquants, etc., etc.

Enfin, en 1836, Louis Desnoyers coopéra à la fondation du journal le *Siècle*, dont il dirige la partie littéraire avec infiniment de goût.

Si l'on recueillait tout ce que, depuis quelques années, Louis Desnoyers a parsemé d'articles dans tous les journaux de son opinion, il y aurait déjà matière à composer cinquante volumes in-8°. Mais tel est le sort de tous les jeunes écrivains qui suivent cette carrière de l'anonyme et du pseudonyme. On se faisait jadis plus de renommée avec un sonnet ou un bout-rimé qu'on ne s'en fait maintenant en dix ans de presse périodique.

Il est un fait que nous ne saurions passer sous silence dans la vie littéraire de Desnoyers. C'est à lui qu'appartient l'idée de la *Société des gens de lettres ;* c'est à lui que, par la création de cette institution, les écrivains de nos jours devront en partie d'avoir enfin substitué la force et la mutualité de l'association, à cet isolement qui était si préjudiciable à leurs intérêts matériels et moraux.

Louis Desnoyers consacre, en ce moment, tout le temps que lui laissent la direction du *Charivari* et celle du feuilleton du *Siècle*, à préparer ou à achever plusieurs ouvrages importants, et notamment les *Béotiens de Paris*, œuvre longue, devant les difficultés de laquelle il a reculé bien souvent déjà, faute de loisirs. *Madame Macaire*, roman de mœurs contemporaines ; et une comédie de mœurs. *Madame Macaire* paraît devoir être publiée avant les

deux autres ouvrages. Nous ne doutons pas du succès, à en juger par tout ce que nous connaissons de l'auteur. Les *Béotiens* notamment ont donné la mesure de son talent d'observation; et la *Caricature*, le *Corsaire*, le *Figaro*, le *Charivari* ont montré tout ce que ce talent avait de bon comique, de bon style, de nouveauté, de verve inépuisable. Louis Desnoyers a imprimé un caractère tout nouveau au pamphlet politique qui, moins âpre sous sa plume, est devenu plus amusant; et à la satire contemporaine, des allures moins rudes et plus gaies.

On ferait un dictionnaire spécial avec tous les piquants néologismes, tous les types comiques, toutes les formules heureuses qu'il a jetées dans la circulation. C'est le chef de cette spirituelle école de jeunes écrivains qui continuent de militer avec tant de succès dans le *Charivari*. Le caractère de son talent, c'est un mélange de bon sens et d'ironie, d'observation et d'originalité, de bonhommie et de gaîté, de bon goût et de verve, qui donne droit de bien espérer de ses œuvres futures; car ce sont là les qualités qui constituent le vrai comique.

C. G.



CAMILLE ROQUEPLAN.

Au nombre des jeunes artistes qui, depuis quelques années, enrichissent les expositions du Louvre, Camille Roqueplan se distingue au premier rang par l'esprit, l'heureux choix de ses compositions, et surtout par la richesse et le charme des couleurs de sa palette. — Il n'est pas un amateur des arts qui ne se soit arrêté vingt fois devant le tableau du *Lion amoureux*, et surtout devant le délicieux petit tableau de genre qui nous représentait Jean-Jacques Rousseau et Mlle Merceret. De tous les peintres de la nouvelle école, Roqueplan est peut-être celui dont le coloris soit le plus brillant et le plus apprécié de tout le public.

ROQUEPLAN (*Camille-Joseph-Étienne*) est né en 1804, à Aix, en Provence, département des Bouches-du-Rhône. Dès son enfance, Roqueplan montra de vives dispositions pour le dessin, et au collége, sans avoir jamais eu de maître, il corrigeait souvent les ouvrages de ses jeunes camarades. — Vers l'âge de dix-huit ans, le futur artiste commença à prendre des leçons de peinture, et ce genre de travail fut pour lui le plus grand plaisir qu'il pût goûter. — Par une bizarrerie assez singulière de la nature, lorsque le père de Roqueplan, voyant le goût de son fils pour les arts, voulut qu'il fit de la peinture une véritable profession, Roqueplan éprouva la répugnance la plus grande à suivre cette décision. Il voulait bien faire de la peinture un délassement, mais non pas un état; il sentait déjà que, de cet art si noble, on ne devait pas faire un vulgaire métier. — Roqueplan, *forcé* de cultiver la peinture, prit tellement les ateliers en dégoût que, pour échapper à la profession qu'on voulait lui donner, il se mit à étudier la médecine. — Il est vrai que cette nouvelle carrière ne fut pas suivie pendant bien long-temps par le futur docteur qui ne passa même pas d'examen. — Roqueplan trouva peu séduisante la nature que l'on étudie dans les amphithéâtres d'anatomie; et

il eut la fantaisie de devenir commis au ministère des finances, dans les bureaux où son père occupait un emploi. — Le jeune commis ne fit pas un plus long séjour dans les bureaux du ministère que l'étudiant dans les salles de l'école de médecine; et à vingt ans, Camille Roqueplan, dont les idées ne pouvaient se fixer sur aucune profession, semblait vouloir exercer dans sa vie aventureuse autant de métiers que Gilblas, de changeante mémoire. Ces essais infructueux eurent cela de bon du moins, qu'ils réveillèrent dans Roqueplan son premier amour pour la peinture, et finissant par céder aux sollicitations de sa famille, il dit adieu pour toujours aux livres de médecine comme aux plumes et aux canifs des bureaux; et, se vouant tout-à-fait aux travaux d'atelier, il suivit assiduement les leçons de M. Maillard. — Ce maître, après avoir donné à son jeune élève les premières notions du paysage, l'engagea à aller prendre, auprès d'un autre professeur, des leçons pour la figure et les études académiques. — Roqueplan, suivant ce conseil, devint l'un des élèves les plus assidus de l'atelier de M. Abel de Pujol; et il puisa dans les leçons de cet excellent maître tous les germes du talent qui s'est developpé depuis avec tant d'éclat.

Un jour pourtant, l'affection toute particulière qu'Abel de Pujol portait à son jeune élève, faillit encore une fois le décourager de ses études. — M. Abel de Pujol avait accordé à Roqueplan la permission de venir voir un tableau qu'il venait d'achever. Ce tableau avait pour sujet: *Joseph expliquant les songes*. — Deux personnages de cette composition étaient entièrement dans l'ombre; l'effet du *clair-obscur* était parfaitement rendu, et cet effet même parut d'une si grande difficulté au jeune élève que le courage vint encore à lui manquer; et, désespérant d'atteindre jamais un talent aussi difficile, il voulut de nouveau renoncer à son art. — Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à faire reprendre courage à Roqueplan, et à continuer ses études avec persévérance.

Après Abel de Pujol, Roqueplan eut pour professeur, Gros, qui ne témoigna pas à son élève la même affection que le premier maître; car Roqueplan resta trois ans dans son atelier sans recevoir de lui le moindre encouragement, et à peine même si Gros lui donnait une bien courte leçon quand arrivait son tour. — Après avoir concouru pour le prix de Rome, Roqueplan, de son propre mouvement, sortit de l'atelier de Gros, et se mit travailler suivant sa fantaisie, et il s'amusa à faire des tableaux de paysage, pour mettre à profit les premières leçons qu'il avait reçues de M. Maillard. — Ce genre de

Galerie de la Presse,
de la Littérature et des Beaux-Arts



29. Chez AUBERT gal. Vero Dodat

Imp. d'AUBERT et Cie

CAMILLE ROQUEPLAN.

tableau détermina Roqueplan à faire un voyage dans le Dauphiné; et il travailla beaucoup dans cette contrée si pittoresque. — De retour à Paris, il exécuta un grand paysage avec figures, qu'il exposa au Salon, et cet ouvrage valut à l'artiste une médaille d'or.

Roqueplan est le premier peintre qui, à l'époque où les romans de Walter Scott jouissaient de leur plus grande vogue, eut l'idée d'emprunter quelques sujets aux ouvrages de ce célèbre romancier. — Il commença par faire une scène de l'*Antiquaire*. (Tableau de grandeur demi-nature, gravé et lithographié).

Les principaux ouvrages de Camille Roqueplan sont : — La *Mort de l'Espion Moris*, tableau de dix pieds de hauteur, figures demi-nature. Ce tableau a été acheté par la ville de Lille et figure dans son musée.

Une *Vue des côtes de Normandie* : cette marine qui est placée au musée du Luxembourg, est fort estimée de tous les amateurs des arts, et surtout des Anglais qui regardent cet ouvrage comme un des meilleurs de l'école de nos jours.

Les deux tableaux représentant deux scènes des *Confessions de Jean-Jacques Rousseau*. — Ces deux charmants tableaux de genre ont obtenu le plus grand succès à l'une des dernières expositions du Louvre, et vont paraître incessamment gravés, l'un par Tavernier, l'autre par Prévost.

Une *Scène de la Saint-Barthélemy*, tableau d'histoire de grande dimension.

Le *Lion amoureux*, figure allégorique de grandeur naturelle, dont la gravure est sur le point de paraître : on la doit au talent de M. Desmadryls. Ce tableau a été acquis par le duc d'Orléans.

La *Bataille de Rocoux*, cette toile, qui a douze pieds de longueur, figure au Musée de Versailles.

Le *Passage du Danube* par le maréchal Ney : cette composition historique figure aussi dans les galeries du Musée de Versailles.

Camille Roqueplan travaille en ce moment à un vaste tableau d'histoire représentant la *Fuite en Égypte*. Cet ouvrage, qui a douze pieds de hauteur, a été commandé par le ministère.

Outre les compositions que nous venons de citer, Roqueplan a encore exécuté un grand nombre de petits tableaux de chevalet, parmi lesquels on distingue :

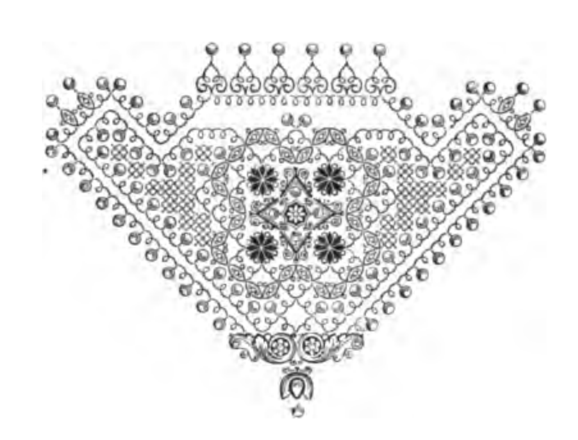
— Le *Billet*, (appartenant à M. de Rotschild);

CAMILLE ROQUEPLAN.

— Les *Payeurs de Rente*, (à M. Paturle);
— Le *Vieil Antiquaire*, (au duc d'Orlléans;
— La *Madelaine*, (au comte Maison);
— *Van Dick à Londres*, (au même);
— Les *Plaisirs du soir* et le *Déjeûner sur l'herbe*, paysages avec figures.

Camille Roqueplan est occupé actuellement avec Decamps à faire quatre tableaux qui, sous le titre des *Quatre Saisons*, doivent concourir à orner les magnifiques salons de M. Paturle, ce riche amateur des arts. — Roqueplan a eu en partage les tableaux de l'*Été* et de l'*Automne*.

L. H.



LÉON GOZLAN.

Bien souvent déjà, dans le cours de cet ouvrage, Marseille s'est retrouvée sous notre plume lorsque nous avons eu à nommer la ville natale des écrivains les plus distingués de notre époque. — Léon Gozlan est le confrère en talent et le compatriote de Méry, d'Eugène Guinot, des frères Reybaud et de dix autres jeunes littérateurs pleins d'avenir. — L'auteur des ***Méandres*** et du ***Notaire de Chantilly*** marche glorieusement à la tête de cette phalange d'élite, qui aujourd'hui venge dignement Marseille des reproches qu'on lui adressa si long-temps, de n'être qu'une ville de négoce, qui ne songeait à apprendre à ses enfants que la table de Pythagore et la tenue des livres en partie double.

Léon Gozlan, qui, depuis huit à dix ans, a su se faire un nom célèbre dans la littérature, est cependant âgé à peine de trente-deux ans, car il est né dans le courant de l'année 1806. — Léon Gozlan, après avoir fait toutes ses études au collége de Marseille, fut lui-même professeur pendant quelques mois, et mauvais professeur à ce qu'il prétend. Nous comprenons parfaitement qu'avec son imagination ardente et poétique le maître, âgé de dix-neuf ans, prit bien vite en profonde aversion les ennuis que devaient lui causer des élèves paresseux et indociles. — Un beau matin, le jeune professeur se mit lui-même à faire ***l'école buissonnière***, et il s'embarqua sur un navire marchand qui le conduisit sur les côtes d'Afrique. — Léon Gozlan a longuement raconté, dans le ***Musée des Familles***, ses impressions de voyage au Sénégal, et nous renvoyons nos propres lecteurs à ces pages brillantes; toutefois nous devons mentionner l'accident qui faillit nous enlever le futur auteur du ***Notaire de Chantilly***. — Un coup de poignard, vigoureusement appliqué par un des naturels peu hospitaliers de la côte du Sénégal, perça la main de Léon Gozlan et lui fit en même temps une dangereuse blessure au front. — Gozlan, dans ses courses

aventureuses, a aussi parcouru toute l'Italie, et comme ce spirituel écrivain se plaît surtout au milieu des paradoxes, il a écrit bon nombre d'articles dans lesquels il prétend et, ce qui est plus fort encore, dans lesquels il prouve victorieusement, que l'Italie n'est pas le moins du monde la patrie des beaux-arts, comme le public se l'imagine depuis une foule de siècles: ce n'est que la patrie de fort sales auberges, et de fort mauvaises copies de tableaux anciens. — Léon Gozlan excelle surtout à décrire les pays qu'il n'a pas vus, parce qu'alors son imagination poétique se met à créer mille ravissantes fantaisies qui se trouvent être la réalité; ainsi, nous nous souvenons avoir lu quelque part une ravissante et exacte description de Londres par Léon Gozlan, et Léon Gozlan n'a jamais traversé le détroit du Pas-de-Calais. — Contrairement à ses habitudes paradoxales, Gozlan a décrit le Sénégal avec une grande fidélité, quoiqu'il ait visité réellement ce pays; ce qui fait que, si le voyageur ne montrait pas encore aujourd'hui les traces du coup de poignard africain, ses amis ne pourraient jamais se persuader qu'il a visité les côtes du Sénégal.

Léon Gozlan vint à Paris en 1828, et plutôt que de recommencer l'ennuyeuse existence de professeur, il entra en qualité de commis dans un magasin de librairie. — L'entrée dans cette carrière ne fut pas moins pénible pour Gozlan qu'elle ne le fut jadis pour le célèbre poète allemand Gessner; et le libraire disait aussi en parlant de son jeune commis : « Ce garçon lit des livres au lieu de les vendre; il ne fera jamais rien de bon! » — Fort heureusement pour lui et pour le public, Léon Gozlan ne se contenta pas de lire les ouvrages des autres, et bientôt il prit la plume pour en écrire lui-même de charmants. Le jeune commis-libraire débuta dans un journal appelé : l'*Incorruptible*. Avec des principes pareils, le pauvre journal ne pouvait vivre long-temps; aussi, après avoir végété pendant quelques mois, il mourut. — Léon Gozlan, de feu l'*Incorruptible*, passa au *Figaro* de spirituelle mémoire, et il fut l'un des plus zélés collaborateurs de ce journal, pendant l'époque de sa plus brillante prospérité; alors ce petit journal était une véritable puissance, et les traits légers décochés, chaque matin, par le *Figaro*, faisaient de profondes blessures. — Lors de la révolution de 1830, tous les rédacteurs du *Figaro* se partagèrent le butin de la victoire. M. Bohain, directeur du journal, fut nommé préfet; Léon Gozlan seul demeura toujours simple journaliste; rien ne fut changé dans sa modeste position : nous nous trompons cependant, il y eût un changement, un seul; ses articles qui lui avaient tou-

Galerie de la Presse.
de la Littérature et des Beaux-Arts.



Chez AUBERT gal Vero-Dodat. Imp. d'AUBERT & Cie

LEON GOZLAN.

jours été payés dix francs la colonne, ne furent plus payés que *sept francs*. — Voilà tout le bénéfice que Gozlan a retiré de la révolution de juillet.

Du *Figaro*, Léon Gozlan passa à la *Revue de Paris*, et les ravissantes nouvelles publiées par cet écrivain ne contribuèrent pas médiocrement au succès qu'obtint la *Revue de Paris*, sous l'administration de M. Véron. — En récompense du mérite littéraire de son journal, M. Véron obtint la croix d'honneur, et cela fit le plus grand plaisir à Léon Gozlan.

Léon Gozlan n'a jamais écrit une ligne de politique dans les feuilles quotidiennes; mais il n'est presque pas de petit journal ou de recueil littéraire qui ne doive à cet écrivain une foule d'articles spirituels, empreints au plus haut degré du sarcasme et du paradoxe qui distinguent tout ce qui sort de la plume de cet auteur. — Le public qui, d'un air dédaigneux, veut bien accorder de l'esprit aux petits journaux, ne se doute guère que la plupart de ces articles anonymes sont rédigés par des hommes qni s'appellent Léon Gozlan, Alphonse Karr, Méry, ou Eugène Guinot. — Il ne se doute pas, ce bon et naïf public, qu'il faut plus d'esprit et de talent pour écrire un de ces articles frivoles que pour rédiger de longues et lourdes colonnes sur la *question suisse*, la *question belge*, la *question des sucres* ou la *question des morues* et des *harengs saurs!* — On ferait dix volumes en réunissant tous les articles semés par Gozlan dans le *Figaro*, le *Corsaire*, le *Vert-Vert*, et dans dix autres petits journaux. — Le seul genre que Léon Gozlan n'ait jamais abordé est le théâtre; de sorte que, comme il le dit lui-même, il n'a jamais trempé dans aucune comédie.

Depuis deux ans, Gozlan a renoncé presque entièrement à cette vie si dévorante du journaliste, pour s'occuper enfin d'ouvrages plus sérieux et plus dignes de son beau talent. — Le feuilletoniste a fait place au romancier, et dès ses débuts dans cette nouvelle carrière, l'auteur du *Notaire de Chantilly* s'est placé sur la même ligne que Balzac et qu'Alphonse Karr. — Léon Gozlan ne s'est pas fait romancier seulement pour couvrir de pages brillantes une fable plus moins neuve et ingénieuse; l'auteur s'est proposé un but plus noble, et il s'attache, dans une série d'ouvrages, à poursuivre un but moral et à lever le voile qui cache quelques-unes des plaies de la société à l'époque actuelle. — Nous avons eu le notaire; puis est venu le tour du philanthrope fastueux dans *Washington Levert et Socrate Leblanc;* plus tard, ce sera le tour du médecin, dans un roman en trois volumes, qui va paraître sous le titre du *Médecin du Pecq*.

LÉON GOZLAN.

Les romans de Léon Gozlan se distinguent par leur portée morale et par l'admirable style de l'écrivain. — Sous le titre de *les Méandres*, Léon Gozlan a réuni en deux volumes, plusieurs des contes et des nouvelles qu'il avait fait paraître primitivement dans la *Revue de Paris*, le public a relu ces pages charmantes avec le même plaisir.

Léon Gozlan va faire paraître, d'ici à très-peu de temps, un roman en trois volumes ayant pour titre : le *Médecin du Pecq* : dans cet ouvrage, l'auteur dépeint l'influence du médecin sur la société de nos jours. — C'est là un sujet vaste et fertile qui, traité avec toute l'habileté dont Gozlan a déjà donné si souvent des preuves, ne peut manquer de fournir bon nombre de situations intéressantes et de pages spirituelles.

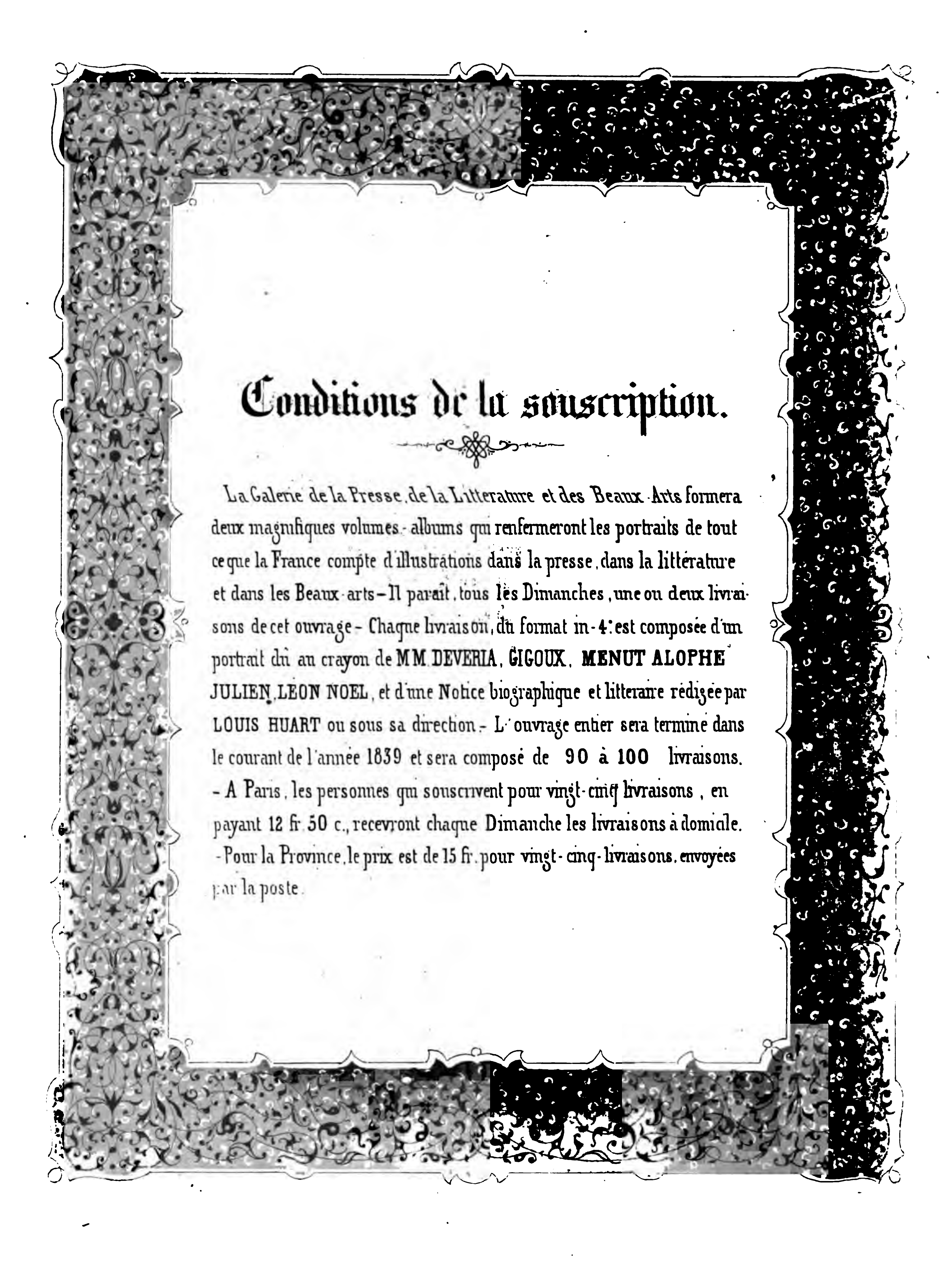
Gozlan va livrer aussi très-incessamment au public plusieurs volumes ayant pour titre : les *Châteaux de France*, cet ouvrage formera de véritables archives pour la noblesse française.

L. H.



TABLE

DES LIVRAISONS CONTENUES DANS LA PREMIÈRE SÉRIE.



Conditions de la souscription.

La Galerie de la Presse, de la Littérature et des Beaux-Arts formera deux magnifiques volumes-albums qui renfermeront les portraits de tout ce que la France compte d'illustrations dans la presse, dans la littérature et dans les Beaux-arts – Il paraît, tous les Dimanches, une ou deux livraisons de cet ouvrage – Chaque livraison, du format in-4°, est composée d'un portrait dû au crayon de MM. DEVERIA, GIGOUX, **MENUT ALOPHE JULIEN, LEON NOEL**, et d'une Notice biographique et littéraire rédigée par LOUIS HUART ou sous sa direction. – L'ouvrage entier sera terminé dans le courant de l'année 1839 et sera composé de **90 à 100** livraisons. – A Paris, les personnes qui souscrivent pour vingt-cinq livraisons, en payant 12 fr 50 c., recevront chaque Dimanche les livraisons à domicile. – Pour la Province, le prix est de 15 fr. pour vingt-cinq livraisons, envoyées par la poste.



